

Rage de Guerre

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Rage de Guerre

Richard Sapir
et
Warren Murphy

PRESSES DE LA CITÉ



RAGE DE GUERRE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU tiers-monde
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

RAGE DE GUERRE

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-FRANÇOIS BERNIES**



**PRESSES DE LA CITÉ
PARIS**

Titre original :
AN OLDFASHIONED WAR

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1986

© Presses de la Cité/GECEP, 1989

pour la traduction française

ISBN : 2-258-02886-8

Édition originale :

ISBN : 0-451-14039-7

NEW AMERICAN LIBRARY, BROADWAY

New York N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Il allait mourir.

Un jour de plus à Chicago et il se rendrait au sommet de la tour Sears, le plus haut building du monde. Arrivé là-haut, il se jetterait dans le vide. À moins qu'il n'essaye le vieux Colt 45 que son frère avait ramené du Vietnam. Mais l'idée de l'effet qu'aurait la lourde balle blindée sur son cerveau lui donna mal à la tête d'avance. Du coup, il caressa l'idée de se jeter sous un train, mais la rejeta après mûre réflexion : les trains n'étaient pas sûrs, ils pouvaient très bien le rater et le laisser atrocement mutilé.

« Non, décidément on ne pouvait pas compter sur les trains, » soupira Bill Buffalo. Pas plus d'ailleurs que sur la destinée et, Bill Buffalo, pétri de culture grecque, en connaissait un rayon sur la destinée. Il la voyait même comme une personne, une déesse, une muse qui s'exprimait dans une langue aussi étrangère à l'anglais que sa langue ojupa.

Car avant de devenir un helléniste distingué, Bill Buffalo avait d'abord été un guerrier ojupa. Il était né pour chasser, courir, danser autour du feu la nuit et trouver le fond de son âme dans le regard des animaux de la prairie.

Mais les seuls animaux qu'il entendait courir dans son appartement étaient des souris, peut-être quelques rats et bien sûr des cafards. Et la seule danse à laquelle il voulait se livrer était une danse de mort. La sienne.

Soudain, il se décida et, avec un mouvement appliqué, engagea le chargeur dans la crosse du Colt jusqu'à ce qu'il claque contre la culasse. Il fixa d'un œil terne les rayures noires du canon.

« Quelle vision finale, se dit-il avec dérision : l'outil du blanc, son message civilisateur. »

— Qu'est ce que vous faites là-dedans ?

La voix avait éclaté dans le couloir, acide et éraillée. Il reconnut sa propriétaire. Elle venait rôder, dès qu'il fermait sa porte.

— Rien, je me fais sauter la cervelle ! cria le guerrier ojupa.

— Sautez ce que vous voulez mais n'abîmez pas le papier peint, soupira la brave dame.

— Là je ne peux rien vous promettre, répondit Bill Buffalo.

— Et pourquoi s'il vous plaît ?

— Parce que je serai mort et que les morts ne font pas le ménage, prévint l'Indien.

— Oh, mon Dieu !

D'un glissement de pantoufles, la propriétaire s'était introduite dans la pièce et avait découvert le jeune étudiant assis en slip sur le rebord du lit, l'arme enfoncée dans sa bouche, le pouce sur la détente de l'arme.

Elle mesura instantanément tout le danger. S'il se ratait, la balle irait se perdre dans la cloison, celle justement qu'elle venait de faire retapisser avec une fin de série en solde, (ils appelaient ça une promotion maintenant) absolument introuvable. Un trou là-dedans et il faudrait refaire tout le mur, peut-être même changer le papier de toute la pièce. Le désastre absolu.

— Ne tirez pas ! cria-t-elle avec l'énergie du désespoir. Vous avez tant à perdre.

— Quoi, par exemple ? demanda Bill Buffalo sans ironie.

— Ben, plein de choses, balbutia la dame, cherchant désespérément.

Son nom était Tracto et, à cause de ses formes généreuses, tout le monde la surnommait tracteur, mais seulement derrière son dos.

— Mais encore ? fit l'Indien.

— Moi par exemple, répondit madame Tracto en se jetant à l'eau.

Elle passa une grosse langue violette sur ses lèvres desséchées. Au début, quand elle avait loué sa chambre à l'Indien, elle avait vécu dans la terreur de se faire violer. Une peur presque délicieuse au ventre, elle le regardait déambuler dans le couloir, détaillant son corps athlétique et cuivré, à peine couvert d'un mini-short, imaginant la puissance contenue dans la bosse qui le gonflait. Le soir, elle s'enfermait à double tour dans sa chambre et tremblait longuement. Mais, rien ne se produisant, elle avait cessé de boucler sa chambre, puis laissé sa porte entrouverte, oubliant même d'enfiler sa robe de chambre. Mais, ses craintes les plus torrides ne s'étant toujours pas réalisées, elle vit là l'occasion inespérée d'aider ce fragile et timide jeune homme. Après tout, puisqu'il s'agissait de sauver une vie, ce n'était plus un péché.

— Vous ? fit l'Indien. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je donnerais mon corps pour vous sauver.

— Mais je vais très bien, je n'ai pas besoin de transplantation d'organes, remarqua l'Indien qui ne comprenait toujours pas.

— C'était une image, fit la dame en rosissant, je parlais de vous faire don de mon corps, vous comprenez.

L'Indien eut une grimace de dégoût et ramena son pouce sur la détente du Colt. Ses yeux s'écarquillèrent dans l'attente de l'explosion.

— Attendez, il y a encore autre chose, tenta encore la dame.

— Quoi donc ? soupira l'Indien.

— Vous ne voulez pas dire adieu à vos amis de la tribu ojupa ?

— Il n'y a plus de tribu ojupa, il n'y a plus qu'une réserve pourrie où des Indiens se saoulent du matin au soir.

— Mais vous avez encore des amis !

— Oui, j'ai des amis, reconnu le guerrier ojupa avec un soupir, des amis indiens et des amis blancs. Et pourtant je suis seul. Vous savez ce qu'on retire de trois années de littérature grecque classique ?

— Une licence ?

— Non, un écrasant sentiment d'absurdité. Je ne sais plus si je suis indien ou blanc. Je me sens plus grec qu'américain. En fait je ne suis plus de nulle part, j'appartiens au néant et la place du néant, c'est la mort.

— Attendez, ça ne s'est pas fait d'un coup, fit Angela Tracto d'une voix aiguë.

Si seulement elle arrivait à le faire tourner un peu, la balle atteindrait la fenêtre au lieu de toucher le papier. Dans son assurance les fenêtres étaient garanties mais pas le papier des murs.

— Mon frère est mort, reprit l'Indien, il s'est saoulé et son tracteur s'est retourné. Je ne suis même pas allé à son enterrement.

— Vous ne pouvez rien faire pour les morts, fit remarquer madame Tracto. Vous ne voulez pas vous tourner un peu ?

Elle faisait des signes désespérés mais cet idiot la fixait sans comprendre.

— Non, ce n'est pas sa mort qui m'a fait le plus mal, ni le fait que je ne puisse pas me rendre à son enterrement. C'est quand mon père a entonné le chant des morts au téléphone. C'est là que j'ai compris que j'étais mort. Et vous savez ce que j'ai fait ?

— Vous lui avez demandé s'il appelait en PCV.

L'Indien la regarda sans comprendre et poursuivit, les yeux fixes.

— J'ai réalisé alors que je ne savais plus parler l'ojupa. Je ne distinguais plus le mot père du mot mère, j'étais devenu complètement acculturé et j'avais répondu à mon père par une citation de Sophocle.

Bill Buffalo prit une longue inspiration et ferma ses yeux parce qu'il venait de décider qu'il préférerait ne pas voir partir la balle.

— Attendez ! Ne tirez pas ! s'écria la dame.

Vous pouvez apprendre à redevenir un Indien.

— C'est trop tard.

— Vous avez très bien pu la première fois.

— La première fois, il n'y avait pas toutes ces langues qui dansaient dans ma tête. La première fois, je ne rêvais pas en grec ou en latin.

— Vous pourrez encore, vous verrez. J'ai eu d'autres étudiants du tiers-monde avant vous. Ici, ils étaient perdus mais, dès qu'ils retournaient chez eux, ils retrouvaient leurs racines et tout allait bien mieux.

Bill Buffalo rouvrit les yeux et baissa son pistolet. Il vit que madame Tracto se remettait à sourire. Cela l'étonna un peu de voir autant de sollicitude sur ce visage vulgaire où il n'avait jamais lu qu'un grossier appétit pour l'argent et l'envie à peine déguisée de se faire saillir.

— Vous voyez, ça va déjà mieux, fit la dame, rassérénée.

— Je me sens exactement comme avant.

— Ça, c'est parce que vous n'êtes pas encore retourné chez vous. Les gens devraient rester chez eux. Ça vaudrait mieux pour tout le monde.

Le jeune Indien haussa les épaules mais se dit quelle avait peut-être raison.

Madame Tracto se frotta les mains en le voyant se lever pour préparer ses affaires. Bien loin de soupçonner qu'en sauvant ainsi son papier peint, elle avait déclenché une chaîne de réactions qui allait mener le monde au bord de la destruction.

Le lendemain, quand Bill Buffalo arriva sur la réserve des Ojupas dans l'Oklahoma, il découvrit le même spectacle qu'il avait quitté quelque trois ans plus tôt : une rue centrale de terre battue, bordée de vieilles caravanes hérissées d'antennes de télé rouillées, jonchée de carcasses de voitures abandonnées et de bouteilles de whisky. Parfois un Ojupa ivre mort était encore cramponné à la bouteille vide. L'air était jaune de poussière et écrasant de chaleur.

Bill Buffalo comprit alors pourquoi il avait abandonné la réserve. Il n'y avait ici aucun futur et, pour lui, à peine plus de passé.

— Alors, mon pote, t'es de retour ? Ça fait plaisir de te revoir.

Se retournant, Bill Buffalo reconnut John Deere, un de ses anciens compagnons à l'école primaire. L'Indien devait son nom à la fameuse firme de tracteurs. On ne voyait plus beaucoup d'animaux courir dans la réserve et les Ojupas s'étaient mis à nommer leurs enfants d'après les nouveaux symboles de la vie. Il y avait désormais des Jack Daniels et des Johnny Walker qui convolaient en justes noces avec des demoiselles Cadillac V 8 et Electrolux.

— Qu'es t'es v'nu fout' ici ? reprit son ancien compagnon de jeux en remontant son jean trop étroit sur ses abdominaux Budweiser [1]. Il portait un T-shirt qui proclamait son amour pour Enid, ville-phare de l'Oklahoma.

— Je me suis tiré de là-bas, Johnny Deere. Le pays des Blancs est notre perdition, je ne sais même plus qui je suis. Je vais me recueillir sur la tombe de mon frère, je vais y chanter le chant des morts. Tu veux bien venir avec moi ? Et amener ceux qui connaissent encore la langue ojupa ? Et aussi l'homme-médecine ?

Johnny Deere se gratta le ventre et se passa la langue sur les lèvres avant de répondre :

— T'es sûr que tu veux pas boire une bière d'abord ?

— Non, je ne veux pas de bière, je ne veux pas de whisky, je ne veux pas de tracteur. Je veux l'esprit ojupa, les traditions ojupas. Je ne veux même pas de mes habits de Blanc.

— Hé, fit aussitôt John Deere, si tu veux pas de tes jeans 501, je les prends.

— Tu peux tout avoir, répondit Bill Buffalo, les yeux dans le lointain. Tout ce que je veux, c'est que tu viennes avec moi sur la tombe de mon frère avec l'homme-médecine et nos frères de race.

*

* *

Cette nuit-là, Bill Buffalo revêtit des vêtements où il se sentait bien, des vêtements qui n'entravaient pas ses mouvements et il se rendit avec ses amis d'enfance sur la tombe de son frère. Là, ils commencèrent la cérémonie d'hommage à celui qui avait rejoint le royaume des ombres.

La nuit était fraîche et sa peau était hérissée de chair de poule

mais il était heureux de sentir les vieux chants gonfler sa poitrine. Chauds comme le lait de sa mère et l'accolade de ses compagnons d'armes, les mots roulaient dans sa gorge, humectant sa langue et ses lèvres. Il ne les avait jamais oubliés. Les longues heures d'étude dans la bibliothèque de la faculté lui semblaient maintenant à des années-lumière. Madame Tracto avait eu raison.

Au comble de la joie, il s'exclama de tout son cœur :

— *Atque in perpetuum frater, ave atque vale.*

Il sourit de toutes ses dents à ses compagnons et découvrit avec stupeur leurs expressions pétrifiées. Même l'homme-médecine, dont la vieille face craquelée n'exprimait jamais le moindre sentiment, semblait en état de choc.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit Bill Buffalo.

— Quelle langue parlais-tu ? demanda l'homme-médecine.

— L'ojupa bien sûr je viens juste de dire à mon frère : et ainsi mon frère, pour l'éternité, salut et adieu.

— Ce n'était pas de l'ojupa, fit John Deere d'un ton lugubre.

L'homme-médecine opina dans un grand froissement de plumes.

— Mais les mots sortaient de mon âme ! s'écria Bill Buffalo. C'est un grand poème ojupa, l'histoire d'un frère qui revient au pays pour découvrir son frère mort.

Soudain, Buffalo se frappa le front avec un cri de détresse et se jeta aux pieds de l'homme-médecine.

— Sauve-moi ! Je réalise maintenant que c'est un poème latin de Catulle que je viens de réciter. Sauve-moi, tue les esprits étrangers qui me hantent. Débarrasse-moi de la malédiction des Blancs. Je ne veux pas de leur éducation ni de leurs langues ni de leurs rêves. Je veux pouvoir rêver dans la langue de mon peuple.

Mais le vieux chaman secoua la tête.

Ça, je ne peux pas le faire, fit-il tristement. C'est une cérémonie beaucoup trop dangereuse. La plus ancienne et la plus dangereuse de notre peuple.

— Tel quel, je suis déjà foutu, je n'ai plus rien à perdre.

— C'est beaucoup plus que ta vie qui est en jeu, objecta l'homme-médecine.

— Allez, intervint John Deere, sois sympa, donne-lui ce qu'il veut.

Johnny Deere aimait bien Buffalo, son pote à la communale et il trouvait que l'homme-médecine faisait trop de chichis avec ses

traditions. Pour ce qu'il en restait ; quand on voyait les Mc Do, les John Deere et les Jack Daniels.

Mais l'homme-médecine secoua encore la tête.

Ils se trouvaient sur un sol sacré, une colline où, depuis des générations, la tribu enterrait ses morts et s'unissait au monde de l'au-delà. Des totems délavés par la pluie voisinaient avec de longues cornes emplumées et quelques croix rouillées (ça mangeait pas de pain). Tous les guerriers étaient enterrés là, ceux qui étaient tombés sous les balles des « longs-couteaux » comme ceux qui étaient morts dans les guerres lointaines des Blancs.

— Hé, homme-médecine, pourquoi secoues-tu ta tête sans rien faire, intervint Petit-Elan.

C'était un Indien gigantesque qui travaillait dans le bâtiment à Enid, la ville la plus proche. Il était si fort qu'il aurait pu coincer la tête du sorcier sous son aisselle jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Mais le vieux chaman tint bon.

— Il y a une vieille légende qui parle d'un homme qui, comme ça, a perdu l'âme de son peuple. C'est très grave, il faudrait que toute la tribu demande la visite des esprits.

— Et après ? Tu fais toujours venir les esprits, sorcier.

— Mais ceux-là sont de mauvais esprits, les esprits du sang et de la colère et le grand esprit du mauvais jugement.

— Mauvais jugement ? ricana Petit-Elan.

Il commençait à trouver l'endroit sinistre.

John Deere regarda sa montre : le débit de boisson allait bientôt fermer et il n'avait plus de bière. Les autres battaient de la semelle et commençaient à peler de froid.

— Allez, reprit Petit-Elan, regarde ce pauvre Buffalo qui flippe comme une bête. Il a toujours été sympa à l'école, fais-lui une fleur. Et après on ira tous s'envoyer une bonne bière, ou même deux.

Les autres opinèrent, bien d'accord.

— OK, soupira le vieil homme, comme vous voudrez, mais je suis vieux, ce n'est pas moi qui supporterai les conséquences de ces actes.

Ayant dit, il secoua la tête, se laissa aller au sol, les paumes vers le ciel et se mit à chanter. Il battait doucement le rythme de la terre et ses chants vibraient comme un crépitement d'étoiles. Bill Buffalo reprit le chant dans sa langue étrange et les autres se turent, saisis. Sur ce, Johnny Deere éprouva le besoin soudain de faire un feu et Petit-Elan se joignit à lui pour ramasser du bois mort.

Quand le feu crépita à son tour, petite étoile de terre aux reflets de soleil, le sorcier sortit de sa ceinture une poignée de champignons séchés qu'il jeta dans le brasier. Un épais nuage bleuâtre commença à monter dans le ciel et les guerriers se rapprochèrent pour humer la petite fumée des esprits.

Aussitôt ils se mirent à hululer comme une bande de coyotes à la pleine lune. Bill Buffalo rit comme un dément et Petit-Elan roula au sol en grognant comme un ours. Alors, un cinglant bruit de métal se fit entendre dans le ciel. Les Indiens poussèrent des cris comme s'ils avaient été blessés puis soudain se figèrent. Une voix sépulcrale, qui semblait jaillie du feu, tonnait à leurs oreilles.

— Bonjour la compagnie, vous avez l'air d'une joyeuse bande.

Clignant des yeux, les Ojupas distinguèrent un homme en costume au milieu des tourbillons de fumée. Malgré sa tenue très classique on pouvait voir qu'il était remarquablement bâti, avec des traits bien dessinés et un sourire carnassier. Il se tenait debout au milieu des flammes, une serviette de cuir à la main. Pourtant il ne brûlait pas, sa serviette ne brûlait pas et il était en train de leur faire un petit signe de la main quand, brusquement, le feu s'éteignit. C'était comme si une forte averse l'avait douché. Pourtant le ciel était toujours pur et plein d'étoiles.

— Bon, et si on allait prendre un verre ? fit l'apparition.

— Bien parlé, mais c'est trop tard, le débit de boisson est fermé, grogna Johnny Deere après avoir consulté sa montre, je savais bien qu'on allait se faire baiser.

— Fermé ? coupa le nouveau venu. Qui a décidé de fermer le débit ?

— Le gouvernement US, soupira Johnny. C'est lui qu'a la concession.

— Et vous allez laisser l'oncle Sam vous dicter sa loi ?

— C'est fermé, M'sieur, et ils ont mis de gros cadenas.

— Personne n'a le droit de mettre des cadenas sur vos terres. Vous êtes ici chez vous.

— Et vous, qui êtes-vous et que faites-vous ici ? intervint sèchement Petit-Elan.

— Un homme qui vous fera boire quand vous aurez soif. Ce n'est pas au gouvernement yankee de vous dire quand vous devez boire ou ne pas boire.

— Il a raison, hoqueta Johnny Deere que la soif torturait depuis

toujours.

— Allons-y, coupa l'homme, qu'est-ce qu'on attend ? Leur permission ?

Une étrange détermination irradiait de cet homme au costume et au maintien impeccables. Les Indiens se laissèrent gagner par son langage de révolte et s'entassèrent à l'arrière d'une camionnette défoncée en poussant des cris de guerre.

Arrivés à Enid, ils trouvèrent le débit de boisson solidement cadenassé.

— Passons par l'arrière ! lança l'homme dont la poussière de la piste n'avait pas affecté l'élégance.

Comme ils semblaient hésiter, il s'empara d'un démonte-pneu et sauta souplement du plateau bâché. D'un coup sec, il fit sauter le cadenas qui gardait une porte de fer et Johnny Deere fonce comme si sa vie était en jeu, suivi de près par Petit-Elan. La sirène d'alarme se mit à mugir dans la nuit mais les deux Indiens ressortaient déjà, ployant sous une lourde caisse de whisky et la camionnette repartit en tanguant vers la réserve.

Les libations se poursuivirent tard dans la nuit. Après leur triomphale expédition, les « braves » se sentaient comme leurs ancêtres au soir de la bataille de Little Big Horn [2] Mais, le lendemain, quand les guerriers émergèrent de leur coma éthylique, le crâne fendu par une terrifiante gueule de bois, ils virent avec horreur que les voitures du shérif convergeaient sur eux, sirènes hurlantes.

— Comment nous ont-ils trouvés si vite ? gémit Petit-Elan en se tenant la tête à deux mains.

— Parce que je les ai tuyautés, fit, comme si de rien n'était, l'homme au costume d'alpaga noir.

Ordure ! grogna l'énorme Indien en avançant ses mains d'équarrisseur pour l'étrangler.

Mais ses doigts se refermèrent sur le vide et l'inconnu éclata de rire dans son dos.

— C'est pour votre bien que je les ai tuyautés.

— Nous balancer aux flics, t'appelles ça nous faire du bien ? s'étrangla Johnny Deere qui s'apprêtait à foncer à son tour.

— C'est pour que vous ne trembliez plus en entendant les sirènes des flics blancs. L'heure de la liberté a sonné pour vous. Combattez, si vous êtes des hommes.

Sa voix grave leur avait donné des frissons. Ils se redressèrent tous,

fouettés par le défi.

— Et on va se défendre comment, avec des arcs et des flèches ?
intervint Bill Buffalo.

— Avec ça, répondit l'étrange visiteur.

Il ouvrit sa serviette et la vida sur le sol de terre battue. Cinq pistolets-mitrailleurs roulèrent avec des claquements de métal. Ils étaient petits et ultramodernes, on aurait dit des scorpions d'acier bleui.

Pas une main ne trembla quand les braves se baissèrent pour ramasser les armes.

Ce soir-là, les Indiens chantèrent comme ils ne l'avaient pas fait depuis le sanglant massacre de Wounded Knee. Demain, après l'anéantissement de la patrouille du shérif, les Blancs enverraient sûrement la garde nationale, mais demain serait un autre jour et, comme le dit Johnny Deere :

— Demain, nous serons peut-être morts, mais notre lutte ne sera jamais oubliée.

Le lendemain, les réservistes de la garde nationale [3] arrivèrent en force, avec des armes automatiques et même une automitrailleuse. Mais un esprit nouveau soulevait les Indiens, l'esprit de combat que leur insufflait cet homme mystérieux sorti du feu sacré.

Toute la journée, les Indiens résistèrent et, à la nuit tombée, une bande menée par Petit-Elan tomba sur les arrières des gardes nationaux. Se croyant coupés de leur base, les soldats se débandèrent et se rendirent en masse.

Ils se retrouvèrent, tremblants, leurs armes jetées en tas aux pieds des Indiens qui les entouraient comme des ombres menaçantes.

— Relax, ricana un Indien à l'air féroce, on va vous laisser filer. Comme ça vous pourrez aller dire aux autres que vous avez rencontré de vrais Ojupas.

C'était John Deere qui avait abandonné ses jeans et son T-shirt à la gloire d'Enid, Oklahoma, pour une tenue en peau de daim.

— Fais pas le malin ! cria un des gardes, furieux d'avoir été humilié par ces peaux-rouges. Quand on va revenir y aura tellement d'hélicos qu'on bouchera le soleil.

— Tant mieux, laissa tomber John Deere, j'aime mieux me battre à l'ombre.

Ces mots et les exploits des Ojupas firent le tour de toutes les réserves indiennes. Le temps que la garde nationale rassemble ses

troupes, l'armée hétéroclite des Ojupas s'était grossie de bandes de Cherokees, de Cheyenne, de Sioux et de Crows, et même d'Apaches, de nouveau unis comme sous la bannière de Sitting Bull.

Prévenu, John Deere avait fait mettre en batterie des fusées sol-air et quand les hélicoptères de la garde grossirent à l'horizon, ils furent accueillis par des volées de stingers. La bataille fit rage toute la journée, coûteuse pour les deux camps. Mais l'étranger galvanisait les volontés des Indiens.

— L'arbre de la liberté puise sa sève dans le sang des martyrs ! s'écria-t-il au plus fort des combats.

Le soir, ils enterrèrent leurs morts. L'un d'eux était Bill Buffalo. John Deere insista pour qu'il fût mis en terre avec tous les honneurs. Pourtant il semblait bien qu'il n'était pas mort des mains de l'ennemi. Le trou d'entrée de la balle qui avait déchiré sa tempe droite était noirci de poudre brûlée et il tenait encore à la main un Colt 45 pointé sur sa cervelle.

— « *Tu cogno, tu cogno* », qu'il répétait tout le temps, dit un des guerriers indiens qui l'avait vu mourir.

— Qui sait ce que ça veut dire ? demanda John Deere à la ronde.

Ils secouèrent tous la tête.

« Ça pourrait vouloir dire, t'es un con, en espagnol, » pensa un guerrier apache. Mais il garda sa réflexion pour lui. On ne dérangeait pas les morts.

Plus tard, quand un de ses professeurs vint de Chicago pour saluer sa dépouille (Bill Buffalo avait été un des plus brillants étudiants qu'il ait jamais eus), John Deere lui reposa la question.

— Il s'adressait à qui ? demanda le Latiniste en fronçant les sourcils.

— À personne. Il regardait juste notre nouvel ami, celui qui a surgi des flammes pour nous libérer et il répétait ces drôles de mots. Puis il a sorti son flingue et il s'est tiré une balle dans la tête. Comme ça.

Il fit le geste.

— Il a dû vouloir dire en latin : je te connais, je te connais, fit le professeur, qui ressentit un frémissement inexplicable le long de sa colonne vertébrale.

Mais John Deere se contenta de hausser les épaules.

— Tant mieux s'il le connaissait, ça en fera au moins un. Parce qu'ici, personne ne sait d'où il sort.

*

* *

À Washington, l'ambiance, au conseil des ministres, était franchement sinistre. Toute une division de la garde nationale, une des meilleures et des mieux équipées, venait de se faire étriller en Oklahoma. En plus ; l'armée indienne remontait vers le Nord, chaque jour grossie de nouveaux volontaires. Il fallait les arrêter. À tout prix.

Le problème, pensait le Président, c'est que ça la foutait mal. Les massacres d'indiens n'étaient plus aussi à la mode que du temps de Custer et il venait juste de s'indigner vertueusement contre la barre à gauche que son collègue soviétique avait asséné à ses Transcauciens.

Assis autour de la grande table ovale, les ministres attendaient prudemment qu'il donne le coup d'envoi. Il se racla la gorge et se décida pour une formule consensuelle. Ça collait au thème de l'« Amérique plus humaine » qu'il avait choisi pour sa campagne électorale.

— On ne peut pas laisser des Américains tuer d'autres Américains.

— On pourrait leur offrir les parcs nationaux, proposa le ministre de l'Intérieur [4].

— Si seulement vous pouviez augmenter notre budget, soupira mécaniquement le ministre de la Défense.

— Parce qu'il y a une arme que vous n'avez pas encore achetée ? cingla le Président.

« Ils ont un budget qui fait toute la dette du tiers-monde, pensa-t-il amèrement. On s'est trompé, on aurait dû l'appeler le ministère de la Dépense. »

Mais il se contenta de hausser les épaules. Il savait déjà ce qu'il devait faire.

— Merci Messieurs, ce sera tout, laissa-t-il tomber en gardant ses yeux fixés sur son buvard.

Il n'avait pas besoin de se faire bouffer par ces clowns qui lui ressemblaient trop. Il était pressé de décrocher son téléphone et d'entendre la voix rassurante qui allait lui dire encore que tout allait s'arranger.

Mais cette fois, alors qu'il aurait dû atteindre l'arme la plus efficace jamais mise au point par l'Amérique, il eut le mauvais numéro.

CHAPITRE II

Son nom était Remo et il pouvait se brancher aussi bien qu'un autre. C'était juste une question de brancher quatre fils. Le fait que pour ça il fallait franchir l'un des périmètres les mieux défendus du monde, patrouillé par des chiens et interdit par des champs de mine n'y changeait rien.

C'était quand même juste une question de branchement.

— Le fil rouge sous la vis rouge, avait répété Smith, comme si sa vie en dépendait.

Remo avait haussé les épaules : c'était encore une histoire de sécurité. Depuis que n'importe qui pouvait acheter dans n'importe quelle boutique d'électronique de quoi se monter un laboratoire d'écoute, ça devenait difficile de garder ses conversations secrètes. Même pour le Président. Et Smith vivait dans la terreur qu'on découvre que le Président avait recours aux services de son organisation. Une organisation totalement secrète, créée pour protéger les institutions du pays tout en les violant systématiquement. Ça faisait des années que Smith vivait sur le fil du rasoir, obsédé par la nécessité de maintenir ce secret qui protégeait encore les illusions de l'Amérique. Parfois, il se laissait aller à imaginer ce qui se passerait si des journalistes ou des politiciens découvraient l'existence de CURE, son organisation, le bras armé qui garantissait souterrainement la survie des États-Unis. C'est peut-être cette constante tension qui lui donnait sa face vert-jaune de citron pressé.

Pour protéger les conversations du Président, Smith avait eu l'idée de placer le répéteur là où personne ne penserait à aller le chercher : au cœur même de la plus importante station d'écoute de Cuba. Quant aux Cubains, ils avaient eu l'idée, pour garder leurs troupes sur le qui-vive, d'installer cette station juste en face de la base américaine de Guantanamo [5], gardée par les marines.

Placée sous la double surveillance des troupes d'élite cubaines et américaines, la station était un des endroits les mieux gardés du monde. Y pénétrer était virtuellement impossible.

— Bon, alors répétons, fit Remo pensivement, le fil rouge sous la vis rouge. C'est bien ça ?

Smith opina.

Ils étaient dans un cabin-cruiser qui patrouillait au large des côtes cubaines. Ils devaient se retrouver, si tout avait bien été, à Porto-Rico. Malgré la chaleur, Smith portait son inévitable costume trois-pièces. Remo, bien sûr, n'était vêtu que de son T-shirt noir et d'un pantalon gris.

— Il faut traverser d'abord trois champs de mines successifs, fit Smith d'une voix hésitante. Ensuite il y a un périmètre grillagé où ils lâchent des chiens-loups. Ils sont si dangereux qu'ils rôdent seuls. On les a dressés à émasculer. Sur des prisonniers politiques.

— Et le fil bleu sous la vis bleue, reprit Remo en se concentrant.

— L'électronique ne pose pas de problèmes, fit Smith. Mais après les chiens, il y a des escouades de troupes spéciales.

— Bleu sur bleu, rouge sur rouge, ça devrait être facile.

— Et s'ils s'aperçoivent que quelqu'un a tripoté quelque chose, c'est foutu, reprit Smith qui se tordait les mains de nervosité.

— Je commencerai par le rouge, décida Remo après un instant de silence.

« Oui, autant commencer par le rouge », se dit Remo en se glissant dans le dos d'un marine de la base de Guantanamo.

Le soldat, en tenue camouflée et casque en kevlar, M 16 en bandoulière, continua de faire les cent pas dans sa tranchée. Il n'entendit pas le glissement imperceptible de Remo qui venait d'enjamber le parapet. Le crépuscule tombait et il se mélangea aux ombres obliques qui brisaient le lit asséché du rio Hondo, frontière entre la base américaine et le territoire cubain.

Les pas de Remo se firent de plus en plus légers ; ils n'écrasaient pas le sol mais l'effleuraient comme une caresse, glissant comme la brise humide qui soufflait de l'océan. Remo se laissait porter par les effluves de bois mouillé qui montaient de la jungle. Il n'était plus un homme qui se glissait entre un cordon de marines, il était devenu l'environnement où ils se déplaçaient, l'air qu'ils respiraient, le sol qu'ils piétinaient de leurs lourdes rangers, les bruissements de la jungle nocturne qui résonnaient à leurs oreilles indifférentes. Un sergent eut bien l'impression d'avoir vu une ombre bouger mais ça ne lui donna pas l'éveil : des ombres il y en avait partout, surtout au crépuscule. Machinalement le soldat américain tendit l'oreille mais ce qu'il entendit était l'habituel bruit de bottes des troupes cubaines qui montaient à la relève.

Le marine soupira. Tous les soirs, les Cubains faisaient le même cinéma, s'approchant des lignes américaines comme s'ils allaient

attaquer puis s'arrêtant au dernier moment, se bornant, à lancer quelques insultes.

Secouant la tête, le sergent écouta la jungle craquer sous l'intrusion de quinze cents, hommes de troupe cubains. Pourtant ils se déplaçaient avec toute la discrétion dont ils étaient capables : ils étaient l'élite de l'armée de Castro, tous d'anciens volontaires internationalistes prolétariens qui avaient connu la brousse d'Angola et les caillasses d'Éthiopie. Leur front s'avança, flotta à la lisière du camp retranché US puis recula, mais, invisible pour eux, un homme s'était joint à leur exercice et se repliait avec eux à travers les corridors ouverts dans les champs de mines. De la même façon, il se faufila entre les grillages qui fermaient les enclos des chiens-loups.

Remo se laissa emporter par le reflux de la grande vague cubaine jusqu'aux baraques de pisé qui servaient de caserne. Toujours invisible, il se glissa jusqu'à la station d'écoute. Il la repéra, accroupie sur un monticule herbeux, derrière un dernier rideau de barbelés.

Remo avait étudié la disposition des lieux sur une maquette reproduite d'après des photos de satellite. Elle s'avérait précise au centimètre près. Même les gardes étaient aux postes prévus. Il pouvait les entendre remuer. C'étaient des fumeurs et des mangeurs de viande, incapables de rester immobiles ou silencieux. Il pouvait même sentir leur odeur.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Profitant de la relève, il glissa sans un bruit entre deux soldats qui échangeaient des consignes au seuil de la casemate. Il les frôla mais ils ne le virent pas.

Il lui avait fallu des années d'entraînement pour atteindre ce niveau de silence, un silence fait de vide intérieur. En lui, toutes les voix s'étaient tues, le brouhaha incessant des pensées s'était arrêté. Dans ce silence sans obstacle, il pouvait entendre les autres. Il savait quand ils marchaient, quand ils s'asseyaient, quand ils se relevaient. Et il se glissait entre eux, partout où ils n'étaient pas, ombre parmi les ombres.

Se faufilant ainsi le long de corridors verdis de moisissure tropicale, il découvrit la pièce qu'on lui avait décrite. Elle était presque nue à l'exception d'un téléscripteur et Remo n'eut aucun mal à repérer dans la pénombre le réceptacle où il devait se brancher. Il distingua même la vis rouge dont Smith lui avait parlé. Mais il vit aussi un fil rouge qui y menait. Il se figea.

Smith n'avait pas fait mention d'un fil rouge.

« Tant pis », pensa-t-il en glissant son fil sous la vis. Puis il passa à la vis bleue. Elle était bien là et il y connecta son fil bleu.

Il se redressa, satisfait. Cette mission avait été un jeu d'enfant.

Mais pourquoi la prise se mettait-elle soudain à grésiller ? Et maintenant des pas résonnaient dans le couloir.

« Pas de panique », se dit-il en se penchant : sur la prise. À la lueur bleue de l'arc électrique, il repéra des caractères cyrilliques.

Il s'était trompé de prise !

Où était la bonne ? Dans le couloir, les pas se rapprochaient.

Remo promena son regard sur le mur taché de vert-de-gris et repéra enfin, à demi : cachée par le téléscripteur, une autre prise, pratiquement identique. Cette fois, il n'y avait pas de fil sous la vis rouge.

Vite, il débrancha ses fils de l'ancienne prise et se rebrancha sur la nouvelle. Il s'appliqua, sans se laisser distraire par un grincement tonitruant de l'autre côté de la porte : du cuir de bottes qui, mal graissé, crissait. Il y eut des claquements de métal et des craquements de bois et le garde fut dans la pièce.

Remo était si content de sa connexion qu'il se retint de prendre le Cubain à témoin. Il avait même fait fondre le cuivre dans ses doigts pour faire la soudure, juste pour être sûr qu'il n'y aurait plus d'incidents. Mais dans son dos, le Cubain, qui n'appréciait pas le bon travail électrique, dégainait son Makarov. Il allait abîmer son œuvre. En plus, il fallait que personne ne sache que Remo était passé par là. C'était impératif.

Remo ne bondit pas mais se laissa plutôt tomber en arrière. En fait on aurait dit que le garde l'attirait sur lui.

Le Cubain, lui, vit un homme qui lui tournait le dos et braqua son pistolet. Il ouvrit la bouche pour lui ordonner de lever les mains mais, comme au ralenti, il vit l'homme se retourner, enfoncer ses doigts dans son estomac comme s'il voulait saisir sa colonne vertébrale. Une douleur éblouissante fulgura dans son ventre et tout devint noir.

À peine le garde s'était-il écroulé dans ses bras, que Remo le poussa devant lui jusqu'au poste de garde suivant. Ahuri, l'autre garde vit son collègue se ruer sur lui, l'arme au poing et commencer à le rouer de coups. Il poussa un cri et se défendit pieds et poings. Il hurla de nouveau ; un coup de feu venait d'éclater et une balle l'avait frôlé. Il tira à son tour, vidant aveuglément son chargeur dans le corps disloqué de son agresseur.

Remo se retira sagement. Le deuxième garde tirait encore. Plus tard, il pourrait jurer que son collègue était devenu fou et l'avait attaqué. À aucun moment de la brève altercation, il n'avait vu la main

de Remo qui animait le bras de son agresseur.

Dans les couloirs, des hommes accouraient de toutes parts. Remo se glissa dans un placard et les laissa passer. Dans la confusion, personne ne penserait à vérifier une simple prise téléphonique. Et personne non plus ne se demanderait pourquoi, le garde était subitement devenu fou, ni comment il avait pu se briser la colonne vertébrale. Les militaires de tous les pays avaient les mêmes réflexes : ils avaient horreur du désordre et se dépêchaient de boucler leurs rapports avec la première explication satisfaisante. Remo avait subi des années de formation dans la tradition de Sinanju. Dans cet ordre millénaire qu'avaient grossièrement imité les ninjas japonais, on avait toujours su fournir des explications satisfaisantes aux militaires.

Attendant sur le goudron de là base, de Guantanamo l'hélicoptère d'évacuation, Remo repassait mentalement le film des événements de la soirée. Mission accomplie, une fois encore. Tant de missions accomplies depuis que, petit flic dans le New Jersey, on l'avait fait tomber pour une histoire de légitime défense déguisée en meurtre et qu'un juge aux ordres l'avait condamné à la chaise électrique. Tout ça pour qu'il disparaisse officiellement et devienne l'homme qui n'existait pas, l'exécuteur d'une organisation qui n'existait pas. On l'avait fait passer pour mort puis on lui avait refait le visage, brûlé la peau des doigts pour éliminer ses empreintes digitales. Soumis pendant des années à l'instruction impitoyable d'un Maître coréen, il avait peu à peu perdu son conditionnement d'Occidental et appris la voie de Sinanju.

Remo leva la tête. Frôlant la crête des vagues, un hélicoptère fonçait vers la base. Sûrement l'hélico qui devait le récupérer. L'appareil surgit dans le sifflement strident de ses deux turbines. C'était un Blackhawk, entièrement peint en noir mat pour les opérations spéciales de nuit. Il s'immobilisa au-dessus du tarmac, soulevant des nuages de poussière.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? hurla soudain quelqu'un d'une voix rugueuse.

Remo devina qu'il s'agissait au chef de l'héliport. Il s'adressait au pilote de l'hélicoptère. L'autre lui répondait qu'il s'agissait d'une mission spéciale.

— Rien à fout' moi. CIA, NSA, FBI, vous pouvez me coller le sigle que vous voulez. Si j'ai pas un papier du commandement du Marine Corps personne ne passe.

Tout occupé à faire la démonstration de son autorité, le militaire ne vit pas Remo qui grimpait de l'autre côté de l'hélicoptère. Assourdi par le bruit de l'appareil, il ne l'entendit pas non plus parler au pilote.

— C'est vous XK 120 ? glissa le pilote sans se retourner.

— Oui, quelque chose comme ça.

— Alors c'est bien vous. Ils m'avaient prévenu que vous ne sauriez pas le mot de passe.

— Qui ça ils ? demanda Remo.

— Je ne sais pas moi, ils ne nous le disent jamais, répondit le pilote en enfonceant les manettes de régime des turbines.

Poings sur les hanches, l'officier de marines regarda avec un sourire de triomphe le pilote décamper, nez au raz du sol. Il bomba le torse. Si seulement il avait été né à temps pour faire le Vietnam, les Viets auraient vu...

Remo se laissa aller sur la banquette de toile. L'appareil dégageait des odeurs de neuf et de kérosène brûlé. Remo pouvait même distinguer l'odeur de soudure des plaques de la carlingue mais il se concentra sur les étoiles et les nuages noirs qui apparaissaient à travers le plexiglas. Il redescendit en lui, écoutant son cœur puiser lentement le sang dans ses artères et il ferma les yeux, sur une paix à goût d'éternité.

Quand l'hélicoptère arriva à destination, une aube rouge sang noyait la côte des Caraïbes, enflammant les façades crépies des villas de Flora del Mar, une station balnéaire de Porto Rico.

Remo se repéra sans mal dans la mosaïque de terrains de golf, de courts de tennis et de piscine. Il guida le pilote jusqu'à une petite villa au bord d'un canal. Des bateaux de plaisance à cabine surélevée étaient amarrés à des ponts de bois. Tout le monde semblait dormir.

— Ici, c'est bon, laissa soudain tomber Remo et le pilote laissa échapper un cri de surprise : son étrange passager venait de sauter de l'hélico alors qu'il se trouvait encore à six mètres du sol.

Remo se reçut comme un chat et leva le pouce pour faire signe au pilote de repartir. Puis, tandis que le fracas des pales diminuait dans le lointain, il s'avança vers la maison, se dirigeant aux sons d'une musique aux octaves surélevées. Sous ses tennis, la pelouse crissait ; elle avait besoin d'être arrosée. Des chiens s'assemblaient, incertains, grattant nerveusement le sol, comme attirés par l'étrange musique. Remo sourit. Il connaissait ce chant, il en connaissait même les paroles. C'était un hymne de bienvenue au soleil. Le son monta puis s'interrompit brusquement.

— Est-ce que tu as amené le riz ?

La voix était aiguë, grinçante, presque féminine.

— J’ai oublié, petit père, je suis désolé, j’étais perdu dans une histoire de branchements électriques.

— Tu ferais mieux d’apprendre la voie de Sinanju. Tu peux laisser l’électronique aux Blancs et aux Japonais.

— Petit père, d’abord je suis blanc. Ensuite, les Coréens se mettent aussi à l’électronique.

Dans le salon, un petit homme tout frêle, la tête couronnée de touffes de longs cheveux blancs, soupira tristement. Il était assis devant la grande baie vitrée, face au soleil levant, drapé dans un kimono doré dont les ornements jaunes symbolisaient l’éclat du soleil au pays du matin calme.

— Bien faire quelque chose vous rend spécial. Le faire à la perfection, c’est la voie de Sinanju. L’esprit de Sinanju est un perpétuel devenir, car ce qui ne monte pas se met aussitôt à descendre.

Ainsi parlait Chiun, Maître de Sinanju, tandis que le soleil des tropiques montait à l’horizon.

Remo secoua la tête.

— Désolé, petit père, mais je ne vais pas relire les chroniques de Sinanju.

— Et pourquoi s’il te plaît ?

— Parce que j’ai passé la dernière épreuve.

Je suis un Maître de Sinanju moi aussi. Je vous aime petit père mais je ne vais quand même pas relire la genèse de Sinanju, ce chef-d’œuvre de propagande qui raconte par le menu comment l’ordre a sauvé le monde de siècle en siècle grâce aux bonnes œuvres de ses tueurs à gages.

— Pas des tueurs. Des assassins. Un mauvais virus est un tueur. Un accident d’auto est un tueur. Un soldat qui tire est un tueur. Mais l’assassin éclairé d’un despote est une force de progrès, de paix et de justice.

— Quelle justice, petit père ? ricana Remo. Nous allons au plus offrant.

— Parce qu’aller au moins offrant serait plus juste peut-être ?

Chiun en avait gloussé de joie.

— Des tueurs à gages, c’est bien ce que je disais, trancha Remo.

— Si tu lisais les chroniques de Sinanju, tu saurais que derrière la surface de chaque chose se cache une raison.

— Notre raison à nous, c’est d’entasser des trésors inutiles dans les

caves de Sinanju.

— Les trésors de Sinanju, un entassement inutile !

La voix de Chiun avait grimpé de plusieurs octaves.

— En plus, il a été volé, grinça-t-il quand il eut retrouvé le souffle.

— Ah ! ne ramenez pas encore ça sur le tapis, soupira Remo. Le gouvernement américain a triplé ses livraisons d'or rien que pour compenser cette perte.

— Cette perte est irremplaçable Remo et tu le sais bien. Comme tu sais bien qu'au moment du vol tu courais de par le monde. Prétendument pour le sauver. Encore une chimère. Alors que j'étais seul pour défendre le trésor.

Remo eut un rire sec.

— Et où serait Sinanju s'il n'y avait plus de monde ?

Chiun secoua la tête.

— Le monde ne peut pas disparaître. Il restera toujours le monde, sous une forme ou sous une autre.

— Bien sûr, fit Remo, en attendant je vais chercher le riz.

On ne pouvait jamais discuter avec Chiun. Il était la mauvaise foi incarnée, une diva capricieuse drapée dans le kimono d'un vieux sage.

Quand Remo revint, il trouva Smith assis sur le canapé du salon. Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées, partout où il apparaissait. En Extrême-Orient, pour garder un secret on laissait tout ouvert, pour être sûr qu'aucun espion ne se soit glissé près de la pièce mais avec Smith on ne risquait rien. Il ne se déplaçait jamais sans un arsenal de détecteurs. Remo avait même dit une fois en riant que Smith pouvait détecter les gens avant même qu'ils aient pensé à écouter.

— Alors Remo, cette mission ? fit Smith après s'être gratté la gorge.

— Je pense que le branchement devrait aller, cette fois-ci, annonça Remo.

Assis en lotus, le dos bien droit et ses doigts aux ongles longs délicatement posés sur ses genoux, Chiun ouvrit un œil et laissa tomber :

— Les Coréens sont très bons en électronique. Je l'ai personnellement entraîné.

Remo trouva la force de sourire mais Smith poursuivait déjà :

— Une situation inquiétante se développe dans l'Oklahoma. En fait dans tout l'Ouest américain. Une bande d'indiens ojupas s'est engagée sur le sentier de la guerre.

— J'imagine qu'ils doivent déjà être encerclés, remarqua Remo. Les temps ont bien changé depuis le général Custer.

— Les militaires ! fit Chiun, une intonation d'abyssal mépris dans la voix.

— L'armée ne peut pas servir dans cette situation de toute façon, coupa Smith.

— Une armée ne sert jamais à rien, reprit Chiun d'un ton acide. La seule fonction de l'armée est d'enlever le pain de la bouche des assassins.

— Le Président ne veut pas, voir des Américains tuer d'autres Américains, continua Smith sans commenter l'interruption.

Alors il ferait bien d'éviter nos villes, laissa tomber Remo.

En coréen et en aparté, Chiun glissa à Remo qu'il avait bien raison mais qu'il était imprudent de parler honnêtement à son employeur.

— Le quatre-vingt-troisième parchemin des chroniques de Maître Gi le Majeur, en commentaire de Gi le Mineur, portait la citation suivante : « l'honnêteté d'un assassin envers son empereur est comme une épée tenue par la lame ; elle ne peut que blesser l'assassin. »

Remo répondit dans la même langue qu'il connaissait la citation et que dire la vérité à Smith rendait le travail plus facile, pas plus difficile.

Chiun répondit sur le même ton que ce qui était sucré au début finissait par être amer.

Smith promenait un regard effaré de l'un à l'autre : ces deux-là s'entretenaient en coréen, comme s'il n'existait pas. En plus, à en croire le ton de leurs voix, ils se disputaient.

— Désolé d'interrompre cet aimable échange de vues, finit-il par dire, mais notre bande d'indiens est devenue une armée. Elle a fait mouvement sur le Dakota du Nord et elle se trouve maintenant sur le site de Little Big Horn, un lieu symbolique s'il en est [\[6\]](#).

— Le massacre ! s'écria Remo.

— Les armées massacrent ou se font massacrer. Mais vous ne les verrez jamais pratiquer l'art délicat de l'assassinat, interrompit aussitôt Chiun en se drapant dans son kimono.

— Justement, fit Smith, nous aimerions que cette armée soit paralysée par l'élimination de son chef. Il semble bien être la force qui

les guide et les inspire et il a surgi de nulle part. Tout comme son armée, qui s'est matérialisée à partir de rien et vient de manifester un incroyable esprit de combat.

— Vous avez bien choisi, ô Empereur Smith, approuva Chiun. Car un royaume qui a de bons assassins n'a besoin que d'une petite armée et un roi qui a de grands assassins n'a pas besoin d'armée du tout.

Sans reprendre son souffle, Chiun suggéra que peut-être le nouveau tribut pour Sinanju devrait être calculé sur la base du budget de la Défense américaine, oh ! juste une petite fraction, quatre cent milliards de dollars par exemple. Une misère quand on pensait aux mille milliards que coûtait le Pentagone [71].

— Petit père ! intervint Remo en coréen, Smith ne va jamais marcher. Et puis qu'est-ce que vous feriez de quatre cent millions de dollars par an ?

— Je remplirais les coffres qui ont été vidés sous mon magistère. Dans toute l'histoire de Sinanju, aucun maître n'a perdu même une pièce de cuivre, alors que moi, à cause de la négligence de mon disciple, je dois rougir devant l'éternité de laisser des coffres vides. Comme si ce n'était pas assez d'avoir amené un Blanc dans la maison de Sinanju.

— Hé, assez de ces remarques racistes, s'indigna Remo. Je sais très bien comment le trésor a disparu. Ce sont les services secrets nord-coréens qui l'ont volé. Et pour vous attirer dans un piège. Souvenez-vous.

— Un esprit égaré. Une seule pomme gâtée ne saurait pourrir tout le panier.

— Pas si gâtée la pomme : il s'est suicidé pour que vous ne découvriez pas la vérité.

Sur ce dernier échange de vues, Smith se leva et les pria de s'excuser. Chiun lui promit qu'ils allaient disperser cette armée indienne à la plus grande gloire de Smith. Remo lui assura sur le pas de la porte qu'il n'entendrait plus parler de leurs chefs. Smith hocha la tête : c'est exactement ce qu'il était venu entendre.

Des colonnes de camions, de chars et de canons tractés s'étiraient à perte de vue sur les routes qui menaient à Little Big Horn. Mais cette fois-ci, c'était l'armée américaine qui encerclait les Indiens et le général William Tecumseh Buel n'attendait plus que le feu vert de la Maison Blanche. Le général représentait la cinquième génération de cavaliers dans la famille. Le premier Buel avait été tué justement à Little Big Horn et le général, qui affirmait bien haut qu'il ne voulait pas mort d'hommes, espérait en secret arroser sa dépouille du sang des

Peaux-Rouges. La nuit précédente, il avait volontairement laissé deux routes d'accès ouvertes aux guerriers. Plus ils seraient nombreux à s'enfermer dans le piège...

Il avait divisé ses forces en cinq colonnes qui feraient mouvement à l'aube pour se refermer comme un étau sur le dernier Indien. Il espérait bien pouvoir lui donner le coup de grâce, peut-être au ventre. « Ah, le regarder se tordre pu sol, grimaçant, comme William T. Buel 1^{er} avait dû mourir. »

Il ne dormit pas de la nuit, attendant le lever du soleil. Quand une aube froide rosit enfin la grande plaine, il donna l'ordre de démarrer les moteurs et dans les grondements des gros Diesel il faillit ne pas entendre le téléphone de campagne qui le reliait directement à la Maison Blanche. Il ne décrocha qu'à la huitième sonnerie, la poitrine exaltée.

— Ça y est, Monsieur le Président, claironna-t-il dans le combiné, nous avançons !

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, général.

— Quelle bonne nouvelle ? fit le général, incertain.

Est-ce que ce pékin allait le priver de sa victoire ?

— Je pense que nous allons pouvoir éviter un massacre, fit le Président.

— Tiens donc, grinça le général.

— Tenez vos troupes et attendez les résultats. J'ai les choses en main.

— Et comment allez-vous faire ?

— Je ne peux pas vous le dire mais je vous assure qu'ils s'occuperont de tout.

— Tant mieux, nous attendrons, fit le général, ne cherchant même pas à déguiser son ironie. La dernière fois qu'ils avaient envoyé un commando dans les rangs des Indiens ils avaient tous fini accrochés sans leurs scalps aux poteaux de torture.

Le général décida d'accorder jusqu'à midi au Président. Ensuite il ouvrirait le feu. Au fond, c'était mieux comme ça. Les Indiens crèveraient de soif. Il pouvait faire une chaleur d'enfer dans ces collines du Dakota et il ferait en sorte de les couper de la rivière. Qu'ils souffrent un peu sous le soleil. Comme son ancêtre, il y avait des années de cela.

CHAPITRE III

La route avait été longue depuis l'Oklahoma, mais, comme l'avait appelé l'étranger : « La route du courage est toujours longue. »

C'est par des formules de cet acabit qu'il redressait leur volonté chaque fois qu'elle fléchissait. Et elle fléchissait chaque fois qu'ils se demandaient comment une petite bande d'indiens pourrait bien battre les États-Unis. La nation indienne s'était fait écraser cent ans plus tôt et, à l'époque, le rapport des forces n'était pas aussi défavorable. Mais l'étranger avait fait remarquer que les chances de victoire n'étaient jamais bonnes au début d'une bataille.

— Mais cette fois, avait ricané un Indien des plaines, elles sont franchement mauvaises.

— On les a déjà battus et ici même ! cria un fier-à-bras.

— Oui, mais nous étions plus nombreux, maintint le critique (il avait fait des études d'ingénieur). Et c'est Custer qui jouait les matamores. Ça lui a coûté la vie, d'ailleurs.

Son observation provoqua un flottement parmi les guerriers indiens. L'étranger le sentit et intervint pour inverser le mouvement. Il fit remarquer que les Israéliens aussi étaient numériquement débordés et, pourtant, ils gagnaient toujours.

— Oui, mais ils sont mieux entraînés, observa l'ingénieur qui ne lâchait pas prise. Mais nous ? Quelle supériorité avons-nous ?

— La justesse de notre cause ! tonna l'étranger. Notre colère, le goût de sang de notre désespoir. Qu'avons-nous à perdre ? Les miettes des Blancs, leurs bagnoles d'occase, leur whisky frelaté ?

« Il est pas mauvais pensa Petit-Elan. Il est encore meilleur qu'au début, à la prise du débit de boisson. »

C'est vrai que l'étranger savait galvaniser son monde. En quelques mots, il aurait fait du dernier des lâches de la chair à canon premier choix.

Ils le regardaient tous désormais comme un esprit indien revenu parmi eux pour les mener sur le sentier de la guerre. Après tout, il était bien apparu dans les flammes du feu sacré, appelé par les incantations du sorcier. En plus, il n'était jamais fatigué et il semblait les connaître mieux que leurs mères.

Il était bien un esprit mais lequel ? Le vieux sorcier refusait de répondre à leurs questions et Bill Buffalo s'était tiré une balle dans la tête quand il avait trouvé la réponse.

— Qu'importe qui je suis, avait fait l'étranger, comme s'il pouvait les entendre penser, sachez seulement ceci, je suis avec vous dans cette guerre.

— Vous avez un nom au moins ? avait sèchement demandé Petit-Elan.

Il avait bien changé depuis leur expédition sur le débit de boisson d'Enid. Il était devenu, comme l'étranger l'avait prédit, un stratège militaire. C'est lui qui avait mis au point le plan de bataille du lendemain : laisser les chars s'avancer et les couper par un mouvement tournant. Il trouvait que la guerre était un jeu génial.

Dommage qu'elle coûte si cher en hommes.

— Quel nom vous ferait plaisir ? demanda l'étranger.

— Parce que vous en avez plusieurs ? s'étonna John Deere.

— On vous a demandé votre nom. Arrêtez de tourner autour du pot.

La voix de Petit-Elan était coupante, le ton d'un chef de guerre, habitué à se faire obéir. Il était pressé de retrouver ses hommes.

— OK, fit l'étranger, je m'appelle Arieson et je suis un vieil ami des Ojupas.

— Tant mieux, grommela Petit-Elan, on a besoin de plein d'amis ce soir.

Le chef indien fit brusquement demi-tour. Ses chefs d'unité l'attendaient dans son PC.

Le camp bruissait des préparatifs de la bataille. Il gonfla sa poitrine. Il adorait ça.

Chiun poussait les bornes. Remo ne l'avait encore jamais vu s'en prendre au mobilier. En faisant ses bagages, le vieil Oriental pulvérisa la machine à laver. Pour qui le prenait-on ? Il n'était pas une femme de ménage ! Il arracha le conditionneur d'air, envoyant une giclée de fréon dans l'atmosphère – tant pis pour la couche d'ozone – et fit rebondir la télévision cinq fois contre les murs du salon. Là Remo ne dit trop rien.

Il fallut quinze chariots de golf pour porter toutes ses malles jusqu'à la voiture de maître qui devait les emmener à l'aéroport. Le concierge de la marina avait perdu leur note et pensait pouvoir les faire attendre. Chiun, parti. On fit l'erreur d'envoyer le directeur à ses

trousses. Chiun poursuivit son chemin, le directeur sous le bras.

— Petit père, on ne peut pas garder les gens comme ça, fit Remo en le rattrapant, c'est de l'esclavage. Laissez-le, je m'occuperai des bagages.

— Je ne t'ai pas donné Sinanju pour que tu sois un portefaix, grinça Chiun.

— Chiun, il faut rendre ce directeur, c'est du vol.

— Ils me l'ont envoyé, il est à moi.

— Petit père, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu ne vois pas ? Consulte les astres. Lis les chroniques de Sinanju et tu sauras. Au moins tu ne te les as pas fait voler celles-là.

*

* *

En arrivant au Dakota du Sud, Chiun refusa carrément de quitter l'aéroport.

— Chiun, fit Remo, à bout de patience, est-ce que vous allez enfin me dire ce qui ne va pas ?

— Lis tes chroniques de Sinanju.

— D'accord, soupira Remo, en attendant, allons-y.

Il ouvrit la porte pour Chiun qui se laissa aller avec réticence sur les coussins de la Cutlass de location. Il continua à grogner tout le long du chemin. Quand, enfin, un soldat de la Police Militaire se dressa, bras étendu en travers de la route, Remo accueillit la diversion avec soulagement.

Le MP se pencha à la portière. Remo cligna des paupières. Le casque blanc de l'homme brillait au soleil. Le cuir de son ceinturon luisait, son Colt 45 réglementaire dégageait une odeur d'huile d'arme. Remo se recula, pinçant les narines : le menton de l'homme était imprégné d'une mauvaise senteur d'after shave.

— On évacue le parc national. Les civils sont interdits dans cette zone.

— D'accord, fit Remo en descendant de voiture.

Chiun fit de même et ils se glissèrent derrière le Policier Militaire. Celui-ci tourna sur lui-même, les yeux exorbités. Où avaient bien pu passer les deux zigotos ? Le vieux était drapé dans une espèce de robe de chambre grise et avait un air chinetoque.

— Hé ! Vous deux ! On ne passe pas ! cria-t-il en les rattrapant.

Remo le saisit par la boucle de son ceinturon et l'envoya valdinguer contre le capot de sa jeep. Son collègue accourait, se disputant avec son étui pour en extraire son arme. Chiun le saisit par le cou et, d'une pression d'ongle sur sa moelle épinière, le persuada que sa mission était de les emmener jusqu'aux premières lignes.

Et c'est dans cet équipage qu'ils remontèrent les colonnes blindées. Chiun n'arrêtait pas de râler en montrant les kilomètres de chars, de 155 automouvants et de VTT [8].

— Quand on voit tout ce gâchis, on se dit que quatre cents petits milliards sont vraiment une aumône. Et ils feraient si bien dans les caisses de Sinanju.

— Qu'est-ce qu'ils y feraient ? Le beau ? fit Remo en haussant les épaules.

— Un trésor est comme une fleur, chantonna Chiun, une fleur qui ne flétrit jamais.

— Parce qu'elle est déjà sèche. Les trésors ne servent à rien.

Chiun refusa de relever une remarque aussi basse mais son prisonnier poussa un couinement de douleur. Le vieil Oriental venait de lui enfoncer son ongle dans le cou. Ça lui avait fait l'effet d'une guillotine.

Le temps qu'il retrouve toute sa tête, les étranges duettistes avaient disparu.

Chiun et Remo cheminaient sous le soleil, se dirigeant vers la rivière de Little Big Horn. Ils n'avaient pas besoin de bâtons de coudrier pour savoir où se trouvait l'eau ; toute la nature se tendait vers elle. Les herbes froissées leur disaient aussi qu'un large rassemblement d'hommes s'était installé sur ses rives.

Devant eux, un jeune guerrier aux longs cheveux noirs s'agita dans son trou d'homme et finit par sortir, pointant sur eux une carabine de chasse à gros calibre. Il avait l'air d'avoir voulu les surprendre.

— Ton heure est venue, homme blanc, fit-il d'une voix caverneuse en enfonçant la détente.

Le coup ne partit pas et il se retrouva dans son trou, cul par-dessus tête, le fusil en travers de la gorge.

Chiun et Remo poursuivirent leur chemin sans se consulter. Ils savaient où ils allaient. Les Quartiers Généraux pouvaient bien appartenir à n'importe quelle armée, être installés sur n'importe quel champ de bataille, ils avaient toujours la même position stratégique par rapport aux unités qu'ils contrôlaient. Il y avait toujours le même flot de subordonnés qui y accouraient ou en sortaient, du plus simple

soldat au gradé le plus étoilé. Il suffisait de suivre leur mouvement pour remonter la chaîne du commandement.

Toutes les armées étaient les mêmes, c'était cela la grande sagesse de Sinanju. La différence entre les camps ennemis n'existait que dans l'imagination de ces camps ennemis.

Quand Remo s'en était aperçu pour la première fois cela l'avait mis en colère. C'était au Vietnam où il se battait comme marine. Les deux hommes avançaient en silence, comme absorbés par les brumes de chaleur qui nappaient la vallée. Personne ne remarquait qu'ils ne transpiraient pas ou qu'ils ne soulevaient pas de poussière avec leurs pieds où quand ils s'en apercevaient il était déjà trop tard, ils étaient sur eux. Tour à tour ils mirent hors de combat des mitrailleurs crows, des canonniers sioux et des voltigeurs pieds noirs.

Les deux hommes poursuivirent leur silencieuse progression jusqu'à ce qu'ils remarquent un long camion hérissé d'antennes. Des hommes étaient accroupis à son ombre, consultant des cartes. Un seul était en civil. Il était impeccablement vêtu d'un costume d'alpaga sombre et portait une cravate. De temps en temps, les guerriers dans leur nouvel uniforme en peau de daim se tournaient vers lui pour le consulter. Ils l'appelaient monsieur Arieson.

— C'est notre homme, glissa Remo en repérant les lieux. Il n'y avait que quelques hommes postés en sentinelles mais, même s'ils avaient été plus nombreux cela n'aurait pas eu d'importance. Ce ne serait pas trop dur de foncer, de s'emparer du leader et de mettre les autres hors d'état de nuire, par exemple en les enfermant dans la remorque du camion. Une fois privée de chef, l'armée indienne se désintégrerait en meute déboussolée.

Les survivants pourraient alors être pris en charge par les services du shérif ou les assistantes sociales.

Remo s'avança vers le groupe, sifflotant l'air d'un film de Walt Disney. Il cherchait à se souvenir du titre et l'effort lui fit un instant plisser le front.

Il se retourna, le front barré pour de bon. Chiun ne le suivait pas, peut-être à cause de son dégoût pour les militaires.

Au même moment, Remo reconnut la voix de crécelle du vieil Oriental. De très loin, Chiun lui criait de revenir.

— Laisse tomber ! s'époumonait-il. Nous rentrons à Sinanju, l'heure, est venue de quitter ce monde de fous et de les laisser se débrouiller sans nous.

— Que voulez-vous dire ? cria Remo, abasourdi.

— Reviens ! Tu ne pourras pas faire ce que tu veux !

— On se reverra quand le boulot sera fini ! lui lança Remo en reprenant sa marche.

— Tu ne pourras pas. C'est impossible.

Les premiers gardes s'étaient retournés, braquant leurs armes. Remo les fit basculer dans la poussière. D'autres guerriers chargèrent en hurlant, baïonnettes à l'horizontale. Il les évita comme un toréador, les faisant trébucher au passage. Des coups de feu claquèrent, Remo se glissa entre les balles comme si elles se déplaçaient au ralenti. Il franchit le dernier cordon de sentinelles, arrachant leurs armes au passage. Il les jeta en vrac sur la grande carte d'état-major plastifiée, ce qui donna quelque chose à faire aux hommes à genoux. Le temps pour Remo de s'occuper de l'homme vêtu du costume trois-pièces. Il remarqua qu'il avait un cou épais et qu'il ne transpirait pas, bien que debout en plein soleil.

Cet homme avait quelque chose de particulier. Était-ce ce que Chiun avait voulu lui dire ?

Remo s'avança en se présentant de face, tout son corps offert comme une cible. Il voulait inciter l'homme à frapper pour voir comment il bougeait. Mais l'homme ne bougea pas. Il ne semblait même pas respirer. Il se contenta de fixer sur lui des yeux brûlants et d'éclater de rire.

Petit-Elan, Johnny Deere et les autres commandants d'unité se regardèrent, ébahis. Qui était ce fou qui jetait un paquet d'armes sur le plan des opérations ? Mais où donc étaient passées les sentinelles ? Un regard sur les corps étalés dans les herbes jaunies les renseigna. Johnny Deere, qui avait renoncé à la bière et dont l'action des derniers jours avait aiguisé les réflexes, fit jaillir son revolver d'ordonnance et tira en visant la tête de l'inconnu. Curieusement l'arme dut avoir un raté car il entendit une détonation et vit de la fumée mais la balle rata son but. Il tira de nouveau. Et rata encore sa cible.

L'Indien jura. Le nouveau venu se déplaçait comme si l'Autre là-haut s'énervait sur la manivelle à faire tourner le temps. L'Ojupa tira comme dans un western, réarmant le chien de son arme avec le tranchant de sa main. Mais le nouveau venu devait tourner dans un film en accéléré parce qu'il avait bondi en arrière, puis roulé en avant et maintenant, il se trouvait entre Johnny Deere et M^r Arieson. Avant même d'avoir pu penser, Johnny Deere tira encore deux fois. L'Indien ouvrit dérisoirement la bouche pour avertir leur ami mais curieusement les balles manquèrent les deux hommes.

Seuls Remo et M^r Arieson savaient que les balles n'avaient pas raté leur but. C'est volontairement que Remo avait attiré les tirs sur lui. Le gros Colt trooper réglementaire était une arme lente et lourde. Il pouvait voir distinctement, comme détachés au ralenti, les mouvements du guerrier ojupa qui relevait le chien, enfonçait la détente. L'arme se cabrait avec une explosion sourde. Remo se penchait pour laisser passer la balle et se retournait pour suivre sa trajectoire.

Les deux projectiles allèrent se perdre dans un monticule à un kilomètre de là mais Remo les avait vus distinctement entrer sous le troisième bouton de la veste gris sombre de M^r Arieson. Celui-ci ne s'était même pas donné la peine de faire un geste d'esquive. Il ne portait pourtant pas de gilet pare-balles et il ne semblait pas pour autant être affecté par les projectiles.

Remo s'accroupit et se mit à battre l'air au raz du sol, le comprimant à une vitesse folle contre la poussière jusqu'à ce qu'il soit aussi dur que du bois. Avec un sifflement d'ouragan déchaîné, la poussière explosa comme une tornade brune. L'herbe gicla, arrachée à la terre sèche mais M^r Arieson ne bougeait toujours pas.

Johnny fonça sur le nouveau, ses mains d'équarrisseur brandies pour déchiqueter. L'Indien poursuivit sa course, mais sans ses mains.

— Je pense vous connaître, remarqua M^r Arieson, mais je m'étonne que vous soyez blanc. Je n'ai jamais vu un Blanc se déplacer comme vous.

— Qui êtes-vous ? demanda Remo.

— Votre ennemi, probablement.

Par acquit de conscience, Remo envoya un doigt brandi en plein dans l'œil droit de l'apparition. Mais cette fois le mystérieux personnage claqua comme un retour de flamme, avec d'étranges et doucereux relents de bois brûlé.

Remo regarda autour de lui. M^r Arieson avait disparu.

Ainsi cela avait marché. Il ne savait pas trop pourquoi, ni comment mais cela avait marché. Arieson, le chef de cette armée d'ombres était reparti d'où il était venu.

— Eh bien, Messieurs, fit Remo en se tournant vers les chefs indiens, qui veut mourir ?

Petit-Elan se rua sur une des armes que Remo avait jetées sur la carte d'état-major. Remo la lui arracha comme un jouet à un gosse et la plia entre ses doigts.

Les trois autres avaient ramassé le reste des armes mais Petit-Elan,

toujours le plus rapide, leur fit signe d'arrêter.

— La fête est finie, laissa-t-il tomber d'un ton sans réplique. On rentre au tipi. M^r Arieson n'est plus là.

Mais, à cet instant, tombée d'un de ces tourbillons de poussière qui montent en spirale dans la grande plaine américaine, on entendit la voix caverneuse de l'esprit disparu.

— Seuls les morts n'entendront plus parler de moi ! lança-t-il avec un ricanement sépulcral.

La colonne monta à l'horizon et s'évanouit dans le soleil.

Ce jour-là, Johnny Deere mourut de ses blessures. Le général William Tecumseh Buel perdit sa chance de gagner la deuxième bataille de Little Big Horn et Remo annonça à Harold W. Smith, chef de l'organisation CURE, que, après plus de vingt ans de bons et loyaux services, il rendait son tablier.

— Mais pourquoi ? demanda Smith d'une voix blanche.

— Vous ne pourriez pas comprendre, vous n'êtes pas de Sinanju.

— Mais vous avez bien réussi à étouffer la révolte !

— Possible, mais parce qu'il l'a bien voulu. Je ne peux pas me battre contre les esprits. Il va falloir que je me plonge dans les textes sacrés. Je rentre à Sinanju.

Smith fixa son combiné. Remo avait déjà raccroché, à peine plus clair que Chiun qui venait de le couvrir d'encens au téléphone, ce qui était toujours très mauvais signe.

Pour étouffer les sentiments qui pesaient sur sa poitrine, Smith se plongea dans le dossier de la rébellion indienne. Les troupes s'étaient débandées aussi vite qu'elles s'étaient formées mais les experts se perdaient en conjectures. Comment une poignée d'indiens déchus avait-elle pu se métamorphoser si vite en une troupe supérieurement entraînée et motivée ? Où leurs chefs avaient-ils instantanément puisé leur capacité foudroyante à exploiter la moindre faute de l'adversaire ? La lourde machine de guerre américaine, formée aux combats frontaux sans imagination et à l'exercice brutal de sa puissance de feu avait été régulièrement débordée par leurs mouvements de flancs. On n'avait pas vu de telles tactiques depuis les campagnes de Napoléon ou d'Hannibal, et, à la rigueur, des généraux allemands de la Seconde Guerre mondiale. Dans leurs rapports, les experts concluaient que si la même situation se développait sur d'autres théâtres d'opération, l'armée US (comme du reste toute autre armée) se révélerait tout autant inadaptée.

Le rapport sortit du Pentagone dans le maroquin du secrétaire de

la Défense. À la Maison Blanche, le Président lui dit qu'il pouvait se détendre, il disposait, lui, d'une arme qui avait déjà frappé à Little Big Horn et pouvait frapper chaque fois que le besoin s'en ferait sentir.

Mais il ne savait pas qu'il ne disposait plus de ses services et que le monde n'allait pas tarder à voir ces curieux phénomènes resurgir.

Seuls les morts n'entendraient plus parler de M^r Arieson.

CHAPITRE IV

Le général Saman Abdul Haq, leader maximal à vie de la république populaire et islamique d'Idra, était déçu.

Saman Abdul Haq avait fait don de sa personne aux peuples du tiers-monde. Pour éclairer le sentier de leur libération, il avait confié ses pensées à des nègres exceptionnellement bien payés. De ce brainstorming était né le petit livre vert. L'ouvrage avait été tiré en édition de luxe à des millions d'exemplaires, distribué gratuitement par tous les centres culturels idriques.

Et personne ne le lisait.

Le général avait dépensé quarante-trois milliards de dollars pour lutter contre l'impérialisme, le sionisme et le grand capital apatride. Des militants de l'IRA au groupe Abou Nidal en passant par le régime de Mengistu, il avait parrainé tous les combattants de l'injustice et de l'exploitation de l'homme par l'homme. Pourtant, au terme de vingt ans de largesses, tout son bilan se montait à treize mille assassinats d'opposants, six détournements d'avion, cinquante-sept kidnappings et trois incendies de synagogue. Seule source de satisfaction dans ce désert d'ingratitude : l'indéfectible soutien de la presse progressiste occidentale.

Sur le front intérieur, ça allait mieux. Bien sûr, le mal était partout et les suppôts du Grand Satan et du Sionisme International parvenaient à égarer quelques âmes faibles. Mais, très vite mis au courant par les générateurs de sa police politique, ils retrouvaient la lumière et renonçaient à l'obscurantisme et à la réaction. Seuls, les cas irrécupérables étaient renvoyés dans l'au-d'Allah.

Tout cela changea la nuit, où, volant au raz des flots, des F 111 américains surgirent pour ravager la caserne des martyrs du 26 Octobre où dormait Saman Abdul Haq.

Les bombardiers yankees le ratèrent, bien sûr, mais les bombes ne ratèrent pas les quartiers voisins de Traboulsi, la capitale d'Idra.

Soudain la population réalisa qu'on pouvait la faire payer pour le progressisme de ses dirigeants. On découvrit que les bombes et les prises d'otages pouvaient avoir un mauvais côté, celui des victimes. Des rumeurs, puis des murmures, des grondements enfin, remuèrent le souk. Des colonels, qui n'étaient pas de la tribu, du Président, se

rassemblèrent pour parler. Ils parlaient de le renverser.

Averti par ses espions, Saman Abdul Haq proposa sans attendre un grand méchoui dans le désert. Tous les colonels de l'armée étaient invités, ce qui faisait quand même un quart des effectifs. Il n'invita pas les généraux parce qu'ils ne quittaient jamais leurs résidences à air conditionné. Seuls les colonels daignaient encore se déplacer. Sur une armée de soixante mille hommes, six mille étaient généraux, quinze mille colonels. Le seul record que l'armée idrique avait battu était celui de l'armée guatémaltèque dont les rangs avaient un jour compté quatre mille colonels pour quinze mille hommes [9].

Les quinze mille colonels de l'armée, idrique arrivèrent en retard, leurs Mercedes s'étant ensablées dans les dunes qui envahissaient l'autoroute dès qu'on oubliait de payer les équipes d'entretien italiennes. Pourtant, le général Saman Abdul Haq avait bien fait les choses. Une smalah de tentes avait été érigée dans la plus pure tradition bédouine par des manœuvres pakistanais. Cent tonnes de viande de mouton avaient été déchargées par des dockers philippins d'un bateau néo-zélandais. Depuis que l'entrepôt frigorifique tchèque avait été livré hors d'usage clé en main, un bateau de viande était ancré en permanence dans le port de Traboulsi. Bien que le prix du pétrole fût en baisse, le gouvernement idrique pouvait encore payer. Cela valait mieux que des émeutes, comme en Jordanie.

Quand les officiers arrivèrent enfin, un fumet de viande grillée flottait sur le désert. Ils se regroupèrent bruyamment sur de vastes tapis chinois et mordirent à pleines dents dans la viande de mouton. La viande était plus tendre que du temps où leurs femmes la cuisaient sur des feux de braise. À l'époque, faute de frigos, il fallait la manger à peine la bête abattue. En plus c'étaient des bêtes maigres, à la chair nerveuse qu'il fallait longuement mâcher. Aussi les vieux ne vivaient-ils pas longtemps. Maintenant la viande était tendre et des cuisiniers français la faisaient cuire. Les femmes d'Idra étaient parties à la ville pour devenir médecins, informaticiennes, économistes, ou tout autre métier que les hommes considéraient comme en dessous de leur condition.

Quand il vit que ses hommes avaient le ventre plein, le général Saman Abdul Haq se racla la gorge. C'était un bel homme à la mâchoire carrée et à la prune de velours. Ce n'était pas par hasard qu'il était devenu le leader maximal. Il avait fallu qu'il passe sur le corps des autres membres du comité de la Révolution qui avait renversé le vieux roi. Et eux non plus n'étaient pas des enfants de chœur.

S'étant éclairci la voix, le général tenta la franchise :

— Mes frères, je suis en colère, moi aussi, autant que vous ! Plus que vous ! Les avions impérialistes n'auraient jamais dû pénétrer dans nos défenses aériennes. Elles nous avaient coûté deux milliards de dollars. Pour ce prix-là on pouvait attendre un meilleur service des Russes. Mais qui pouvait prévoir qu'ils abandonneraient leur poste sans tirer un seul Sam ?

— Moi ! lança un des colonels qui les avait déjà vus à l'œuvre au Liban en 82.

— Alors, il fallait être à ton poste derrière ta batterie, rétorqua l'encore jeune général.

Un silence tendu figea l'assistance. On n'entendait plus que les pâtisseries tunisiens échanger des plaisanteries, là-bas, autour de leurs fourneaux. Ils en étaient aux gâteaux traditionnels, dégoulinants de sucre. Moins bons que ceux que les femmes d'Idra préparaient autrefois, mais il n'y avait plus de bonnes femmes.

Un autre colonel se dressa. Celui-ci brandissait un pistolet-mitrailleur. On entendit claquer les culasses des gardes du corps du général Saman Abdul Haq et, cette fois, même les cuisiniers se turent.

Sans un regard pour les armes braquée sur lui, le colonel parla dans le silence. Il avait la voix rauque d'un vieux sous-off.

— Je suis un musulman et un soldat. Je suis né pour obéir. J'obéis aux préceptes du Coran. Je crois qu'il n'y a qu'un Dieu et que Mahomet est son prophète. Mais je ne crois pas dans le meurtre des innocents. Je ne crois pas que jeter une bombe d'une BMW dans une rue de Paris soit un acte héroïque.

Le colonel scandait ses phrases comme s'il récitait une sourate du Coran. Pourtant il aurait suffi que Saman Abdul Haq batte seulement un de ses longs cils pour que le colonel soit foudroyé par ses gorilles. Mais le général ne bronchait pas. L'interrupteur poursuivit.

— Je ne crois pas que c'est combattre le sionisme que de jeter un vieil infirme à la mer.

— C'était un Juif et il se rendait en Israël, il n'y a pas de sioniste innocent, rétorqua Saman Abdul Haq.

— C'est un déshonneur que de tuer ceux qui ne peuvent pas se défendre et cela ne peut que desservir notre cause.

Le général Abdul Haq éclata alors de rire.

— Ah oui, lis donc ceci.

Il tendait au colonel un éditorial d'un grand journal occidental.

« Un tel acte doit être placé en perspective, rappelait le journaliste.

Le terrorisme est une réaction. Il ne pourra cesser que quand sa cause, l'absence d'État palestinien, sera supprimée. »

Il y eut un concert d'applaudissements mais le colonel poursuivit.

— Moi aussi, je suis pour la destruction de l'État d'Israël, mais pas pour le bénéfice des Palestiniens. Je me fous bien d'eux et tous les autres Arabes font comme moi. Tout le monde le sait. Non, si je veux détruire Israël, c'est pour moi, parce que les Juifs nous ont humiliés quatre fois. Je veux les battre à mon tour mais pas en jetant un infirme à la mer avec sa chaise roulante. Je veux retrouver la grandeur des armées arabes quand elles sont parties à la conquête du monde. Nous l'avons déjà fait, nous pouvons le refaire encore.

Le silence était total et tous les hommes écoutaient cette voix rauque monter dans le désert et marteler au fond de leurs ventres l'appel de la guerre. Le général le sentit et cligna des yeux pour mieux distinguer ce colonel qui savait les toucher là où la promesse de nouvelles Mercedes et de repas fins ne pouvait les atteindre.

« Curieux, pensa Saman Abdul Haq, je ne l'ai jamais remarqué auparavant. »

L'homme arborait une luxuriante barbe noire qui n'arrivait pourtant pas à couvrir son cou épais. Il avait le port altier et l'œil du faucon des premiers combattants de la guerre sainte. Abdul Haq avait senti résonner dans sa poitrine la force de l'officier. Pour un peu il l'aurait suivi à la reconquête de Jérusalem. C'est pourquoi il savait qu'il était dangereux et devait mourir. Mais pas avant de l'avoir débarrassé de tous les mécontents de l'armée en les entraînant à sa suite.

— Tu parles bien, mon frère, tu parles avec un cœur de lion. Je te fais général et je veux que tu prennes la tête de l'expédition que nous allons lancer contre l'ennemi sioniste. Frappe au ventre le serpent sioniste, saisis-le par la queue et fouette-le contre le sable. Que le Dieu de la guerre t'accompagne.

La-nuit crépita de rafales de mitraillettes mais, au grand soulagement de Saman Abdul Haq, les balles montaient vers le ciel en gerbes de traçantes.

— À Jérusalem ! s'écrièrent en chœur tous les soldats présents. Allons libérer la mosquée El Aqsa des souillures des infidèles !

Poussant des youyous, les hommes couraient à travers les buissons d'épineux. Abdul Haq eut un soupir. Il avait souvent terminé ses discours sur ces notes vengeresses. Ses hommes avaient poussé les mêmes cris de guerre, avaient couru vers leurs Mercedes et étaient rentrés se coucher.

— Ne quitte pas ce colonel d'un pas, glissa-t-il à son confident, et dès que tu seras seul avec lui, tue-le.

— Dès que je serai seul ? fit l'homme de main d'un ton dubitatif.

Le général leva un sourcil surpris. Les hommes avaient dépassé leur Mercedes et continuaient à courir dans le désert.

« Bah, se dit le général, ils se lasseront vite. Dans une demi-heure, ils seront de retour et je leur dirai ce qu'ils ont toujours voulu entendre : qu'ils sont les vrais héros de la Révolution et que la route de Jérusalem passe par mon commandement. »

Mais personne ne revint ce soir-là, ni le lendemain. Le général apprit par ses espions que le colonel avait organisé les volontaires en petits commandos. Les grades avaient été abolis provisoirement jusqu'à ce que les plus capables se révèlent à l'entraînement. L'instruction se poursuivait sans relâche, malgré la chaleur écrasante. Les soldats semblaient avoir retrouvé la frugalité et l'endurance de leurs ancêtres numides. Quand ils ne pouvaient pas réparer un véhicule, ils l'abandonnaient et poursuivaient à pied. C'en était fini d'utiliser du matériel coûteux et trop compliqué qui ne pouvait être entretenu que par des étrangers. Ils ne gardèrent que le matériel qu'ils pouvaient réparer et rejetèrent tous les gadgets dont leur patron avait fait l'emplette dans les foires aux armements de l'Occident. Ils avaient abandonné les slogans révolutionnaires et économisaient les mots autant que l'eau de leurs gourdes. Dents serrées, silencieux, ils se préparaient à combattre et à mourir. Mal à l'aise, régulièrement tenu au courant par ses informateurs, Saman Abdul Haq était pressé de les voir partir pour Jérusalem. Toutes les tentatives pour se débarrasser du meneur ayant échoué, le général mettait, une fois de plus, tous ses espoirs dans les Israéliens.

*

* *

Pendant longtemps on n'avait même pas su le nom du colonel. Il avait fallu qu'un de ses frères d'armes insiste lourdement pour qu'il daigne lui répondre. Après tout, s'il allait les mener au combat, ils voulaient au moins savoir avec qui ils allaient mourir.

— Arieson, lâcha enfin le mystérieux colonel.

— Arieson ? Mais c'est pas un nom arabe ça ! s'étonna son collègue.

— Mais si c'est un nom arabe, c'est un nom qui était de toutes les grandes batailles de la Djihad.

Une fois le nom lâché, il tomba dans l'oreille d'un reporter allemand qui le fit passer à son chef de rédaction. Une heure plus tard, il atterrissait sur les écrans de la station de contrôle du Mossad, à Bersheba, aux portes du désert du Neguev.

— Combien dans cette armée ? demanda un des chefs des services secrets israéliens.

— Quinze mille, répondit un analyste spécialisé dans les armées du Proche-Orient.

— C'est rien du tout, laissa tomber le responsable.

— Ceux-là sont bons.

— Depuis quand les Idriques sont bons ?

— Depuis très longtemps. Ils ont formé la meilleure cavalerie de l'empire romain, autant dire du monde.

Le responsable haussa les épaules. Cela s'était passé plus de deux mille ans auparavant. Qui aurait bien pu ressusciter une tradition perdue depuis si longtemps ?

*

* *

Remo renifla. Sinanju, le petit village qui sommeillait à l'ombre de la glorieuse maison de Sinanju, avait toujours la même odeur. Les rigoles de purin coulaient directement des porcheries dans la rue principale, indifférentes aux canalisations inutiles du tout-à-l'égout.

— C'est le prix d'un contrat, pour l'empereur Vespasien. Il a beaucoup fait pour les toilettes publiques, remarqua Chiun de sa voix de crécelle en montrant les rigoles en marbre de Carrare. Les fournitures sont arrivées mais pas les ingénieurs romains qui devaient les installer. Ils ont été massacrés par les Parthes. Ça fait deux mille ans que le village attend les plombiers.

— Ça se sent, commenta Remo en pinçant les narines.

— Encore une chance que les voleurs du trésor n'aient pas emporté le marbre mais toi, évidemment, tu t'en fous, reprit le vieil Oriental d'un ton geignard. Je sais bien que tu ne m'as pas suivi jusqu'ici par amour de Sinanju mais pour découvrir comment tuer quelqu'un que tu ne peux pas tuer.

— Vous tenez vraiment à ce que je vous dise que j'aime cette porcherie, soupira Remo en désignant une truie vautreée en plein milieu de la rue.

New York n'est pas une porcherie peut-être ?

— Ça n’a pas la même odeur.

— Ça ne produit pas de Maître de Sinanju non plus, rétorqua Chiun, vexé.

À l’entrée du village, les anciens étaient alignés pour saluer le retour du Maître. Ils souriaient de toutes leurs dents, souvent manquantes, heureux de pouvoir annoncer que, cette fois-ci, rien n’avait disparu. Bien sûr, rien ne pouvait manquer, pensa Chiun amèrement, puisqu’il n’y avait plus rien à voler. Quand Chiun était rentré de son précédent voyage, il avait découvert que le chef des services secrets nord-coréens avait volé le trésor millénaire pour forcer la Maison de Sinanju à travailler pour Kim Il Sung.

Quand son plan avait échoué et que le chef s’était suicidé (ce qui, étant donné la colère de Chiun, était sûrement une bonne idée), il avait malheureusement, emporté dans la tombe le secret de la cachette du trésor, sans même la révéler, à Kim Il Sung, son Président. Et maintenant, le trésor était perdu pour toujours.

La Corée du Nord ne pouvant, bien entendu, pas rembourser la Maison de Sinanju, restait une seule question : Kim Il Sung devait-il payer pour les méfaits de son subordonné ? La réponse, bien entendu, était oui. Mais, Chiun n’ayant pu encore décider quelle punition serait appropriée, Kim Il Sung essayait fébrilement, en attendant, de se faire pardonner. Il avait, entre autres, décidé de faire construire trois autoroutes qui menaient au village et d’intégrer un chapitre, entier à la gloire de la Maison de Sinanju dans tous les manuels primaires de Corée du Nord.

Et ainsi, au milieu de tartines d’idéologie marxiste, apparaissait sans transition la généalogie complète des Maîtres de Sinanju. D’un même souffle on chantait les louanges des comités de travailleurs et des pharaons qui payaient ponctuellement pour les assassinats qu’ils avaient commandités.

Ainsi des millions de petits Coréens apprenaient maintenant par cœur qu’Akhenaton dans sa sagesse avait fait tribut de quarante statues nubiennes en or massif à Maître Gi et que le roi Crésus (un homme réputé très riche) de Lydie avait remis cent oboles à Maître Wang.

Chiun était sensible aux amendes honorables de Kim Il Sung particulièrement quand il avait vu à l’aéroport de Pyong Yang trois mille étudiants brandir les oriflammes des Maîtres de Sinanju.

— Ils ne savent même pas ce qu’ils chantent, fit Remo en entendant les écoliers nord-coréens chanter la gloire des glorieux assassins de la Maison de Sinanju.

— Peut-être penses-tu que les anciens du village de Sinanju sont des idiots eux aussi, à attendre ainsi de nous payer tribut.

— Pas si idiots que ça : ils savent très bien qui les nourrit.

— C'est normal, ils sont notre sang.

— Pas le mien, fit Remo.

— Le sang de ton fils.

— Je n'ai pas de fils.

— Parce que tu es bien trop occupé à courir après toutes les traînées occidentales. Épouse une bonne Coréenne et tu procréeras un héritier que nous pourrons former. Lui aussi épousera une Coréenne et peu à peu personne ne saura plus qu'il y a eu une tache blanche dans la lignée des Maîtres de Sinanju.

— Si tel est le cas, peut-être y a-t-il déjà eu un Blanc dans la lignée, y avez-vous pensé petit père ?

— Seulement dans mes cauchemars les plus noirs, grimaça Chiun en descendant de voiture pour recevoir les courbettes des anciens.

Remo se retourna. Aussi loin que l'œil pouvait porter, on voyait quatre bandes de macadam onduler sur la campagne coréenne en direction de Pyong Yang. Il savait qu'il y avait deux autres autoroutes qui convergeaient sur le village, tout aussi vides. De temps en temps un buffle s'égarait sur le béton et l'éclaboussait d'une bonne bouse, ce sur quoi un soldat se ruait avec pelle et balayette pour réparer l'outrage. Jusqu'ici ils avaient toujours réussi à battre le célèbre record de Disneyland où une crotte de cheval ne restait pas plus de trente secondes sans être ramassée. C'était la moindre des choses quand on voulait faire oublier le trésor de Sinanju.

— Salut, ô anciens, fit Chiun quand les vieux du village se redressèrent de leurs courbettes, grimaçants de rhumatismes. Je suis revenu avec mon fils car je veux passer l'éponge sur le passé. Je ne veux pas lui tenir rigueur d'être allé courir le monde, soi-disant pour le sauver alors qu'ici, au même moment, des criminels volaient quatre mille ans d'histoire. Il est vrai qu'ici même, on n'a pas pris trop de risques pour défendre le trésor.

Les têtes des anciens replongèrent vers le sol.

— Vous vous demandez peut-être, reprit Chiun, satisfait de leur démonstration d'humilité, pourquoi je n'en tiens pas rigueur à Remo ?

— Mais non, petit père, interrompit Remo, ils ne se le demandent pas.

Les anciens relevèrent la tête, soucieux : deux Maîtres de Sinanju

se disputaient.

Chiun étendit sa main diaphane :

— Ne vous inquiétez pas. Il ne le pensait pas. Je sais bien que vous vous demandez tous pourquoi je n'en veux pas à Remo.

D'abord, c'est parce qu'il est revenu pour étudier les écritures (même si c'est pour trouver les moyens de combattre quelqu'un qui ne peut être battu). Mais surtout...

Chiun laissa un blanc, ménageant ses effet.

— Mais surtout, reprit-il enfin, parce qu'il a décidé, pour se faire pardonner, de donner un fils au village de Sinanju.

Les têtes s'étaient maintenant toutes relevées, pleines de sourire édentés. Il y eut un concert d'applaudissements.

— Avec une des jolies filles du village, conclut triomphalement Chiun.

— Ça ne risque pas, il n'y en a pas, remarqua Remo, suffoqué, quand il retrouva enfin sa voix.

— Pas de fils, pas d'aide contre ton ennemi, souffla Chiun en continuant à sourire pour les anciens alignés.

— C'est aussi votre ennemi, petit père, rappela Remo.

— Oui, concéda Chiun, mais moi je ne suis pas pressé de le combattre. En plus tu ne peux pas rester plus longtemps sans enfant.

— Je ne veux pas d'enfant, grogna Remo.

— Tu ne peux pas savoir ce que c'est tant que tu n'as pas essayé.

— Amenez-moi à la salle des écritures. Je suis sûr que si vous l'avez reconnu c'est qu'il est dans les écritures. Mais d'enfant, pas question.

— Ça ne prendra qu'une nuit, plaida Chiun, juste un mauvais moment à passer, une petite graine qui rencontre un petit œuf. L'espace d'un instant.

— Menez-moi aux écritures.

— Pas de mariage d'une nuit, pas d'écritures.

— Mais autrefois vous me suppliez pour que je lise les écritures.

— Ça c'était quand tu n'avais pas envie de les lire.

Remo poussa un long soupir. Le temps pressait, l'autre pouvait continuer ses méfaits et après tout qu'était une nuit dans la vie, d'un homme ? Et puis il fallait bien un garçon pour perpétuer la lignée de Sinanju.

« Comme c'est étrange, se dit Remo, si j'ai un fils je n'imagine même pas qu'il ne soit pas instruit dans la tradition de Sinanju ».

Mais il n'arrivait pas à envisager de faire un enfant à une fille du village. Sans doute était-il encore trop américain : il imaginait encore qu'il fallait aimer pour faire un enfant.

— Bon d'accord, mais pas plus d'une nuit.

— Parfait, je vais tout de suite t'amener aux écritures et tu pourras apprendre à distinguer les louanges des pharaons de la Basse-Égypte de celles des pharaons de la Haute-Égypte. Tu apprendras aussi à ne pas te fier aux courtisans de la dynastie Ming. Tout ce que j'ai toujours voulu t'enseigner. Et tu épouseras une brave fille. Je la choisirai personnellement.

— Eh ! minute, petit père, je n'ai jamais dit que je vous laissais le choix.

— Comme tu veux, mon fils, dit Chiun en prenant un air benoît, choisis la plus jolie, la plus intelligente, ce n'est pas moi qui vais diriger ta vie.

Mais quand Remo se mit à la recherche des jeunes filles du village, il s'aperçut que les plus jolies avaient profité des trois autoroutes pour fuir à la capitale. Celles qui restaient n'auraient jamais quitté leurs mères, sachant que, même à Pyong Yang, où, pourtant, la proportion d'hommes par rapport aux femmes était la plus élevée du monde, elles n'auraient pas trouvé chaussure à leurs pieds.

Et il y avait Poo Cayang.

Poo Cayang pesait cent kilos et connaissait trois mots d'anglais. Ces trois mots n'étaient pas oui et non, ou hello Joe, good bye Joe, ces trois mots étaient : contrat de mariage.

Poo ne se considérait pas comme obèse mais plutôt comme pleinement épanouie. Poo pensait que si elle ne s'était pas encore mariée, c'est parce qu'elle n'avait pas trouvé d'homme digne d'elle à Sinanju. À Pyong yang non plus, d'ailleurs. Poo était la fille du boulanger et choisissait toujours les meilleurs gâteaux, ce qui n'était pas pour rien dans son épanouissement et qui devait continuer une fois qu'elle serait mariée au Maître blanc de Sinanju.

— D'accord, fit Remo.

— Je ne dois pas non plus quitter Sinanju ou me trouver à plus d'une heure de ma mère.

— D'accord, concéda encore Remo.

— Bon, paragraphe trois, en ce qui concerne la maison...

- Elle sera à Sinanju ?
- Bien sûr, fit la frêle fiancée.
- Alors elle est à toi.
- Paragraphe quatre, les objets du ménage...
- À toi aussi, soupira Remo.
- Très bien, signez ici, fit la future épouse, en poussant vers Remo un papier timbré.

CHAPITRE V

C'était un plan génial. Même les spécialistes israéliens le reconnurent après le succès de l'opération.

En pleine nuit, des milliers de felouques, de vieux bateaux de pêche arabes avaient levé l'ancre et fait voile vers les côtes israéliennes.

Si la marine idrique avait utilisé ses frégates soviétiques ou ses vedettes françaises, les radars israéliens et ceux de la sixième flotte les auraient repérées.

Mais les felouques étaient en bois et elles étaient manœuvrées par des équipages d'Abou Dhabi, les meilleurs contrebandiers du monde, habitués depuis des temps immémoriaux à écumer les côtes de la mer Rouge, du Golfe arabo-persique et de la mer d'Oman. Nuit après nuit, ils faisaient encore le trafic de l'or dans le sous-continent au nez et à la barbe de la marine indienne.

Les AbouDhabiens étaient de vieux pirates, sans foi ni loi, qui n'avaient jamais hésité à aborder les bateaux de pèlerins en route pour La Mecque. Avec les survivants, ils peuplaient d'esclaves les caves et les harems des émirs. Ils détestaient les Idriques comme ils méprisaient les Indiens et haïssaient les Iraniens, qui n'étaient même pas des Arabes. En fait, ils vomissaient tout le monde, sauf le colonel Arieson qui avait su les toucher.

— Avec lui, avait dit un capitaine manchot, on se croirait revenu au bon vieux temps des Barbaresques.

Ses passagers avaient hoché la tête en évitant de le regarder parce qu'il poussait la coquetterie, guerrière jusqu'à laisser béant son œil crevé. Qui ne manquait jamais de s'infecter et de couler avec un pus de plus en plus jaunâtre. C'était quand même son œil le plus humain.

On aurait dit que même les éléments obéissaient au colonel Arieson car, le jour, une brume recouvrait la mer, empêchant toute reconnaissance aérienne et, la nuit, les felouques cinglaient sous le couvert d'un ciel sans lune.

Soudain, une nuit, l'horizon sembla se couvrir d'étoiles. Figés de tension, les soldats arabes virent se découper devant eux les superstructures des bâtiments de la sixième flotte US [10]. Ils étaient tombés en plein sur une des plus formidables concentrations de forces

du monde. Dans un silence absolu, ils virent se détacher l'énorme plate-forme d'un porte-avions gardé par son escorte. On n'entendait plus que le clapotis des vagues contre les coques des navires.

— Cap sur le porte-avions, souffla Arieson.

— Sur le porte-avions... ?

Même le chef d'état-major avait sursauté d'horreur.

C'était un bédouin des confins du Soudan, très noir, sûrement un fils d'esclave venu du Darfour. La mer lui faisait horreur et il avait dû rassembler tout son courage pour s'enchaîner à cette felouque pourrie et montrer le bon exemple au reste de l'armée.

Il tira Arieson par la manche et lui souffla.

— Notre objectif est Israël, mon général, nous devons arriver entiers pour combattre les chiens sionistes.

— Pense à notre gloire si nous réussissons à nous emparer du bateau amiral de la grande flotte impérialiste.

— Mais. Mao Tse Toung n'a-t-il pas écrit dans ses traités qu'il faut toujours attaquer là où l'adversaire est le plus faible ?

— Alors va attaquer les hôpitaux comme Abdul Haq, lui jeta Arieson.

Il vit que les yeux de son second brillaient d'un éclat assassin. Il lui sourit :

— Hamid Khaidy, mon frère, plus tard tu me béniras de t'avoir emmené sur les chemins de la gloire.

Et il se mit à chanter un très vieux chant, celui que les armées arabes avaient entonné à la bataille de Hattin quand ils avaient mis les croisés en déroute.

— Hamid Khaidy, mon frère, fais passer ce message à ceux qui tremblent : le mot amiral est un mot arabe. Nous avons été les plus grands combattants des mers, les émirs de la mer. Nous allons prouver au monde que nous pouvons le redevenir.

*

* *

Le système électronique de la sixième flotte pouvait capter le moindre objet de métal, distinguer si un avion à cent miles nautiques était ami ou ennemi. Il pouvait intercepter les conversations des unités du Hezbollah surveillant les champs de hachich de la vallée de la Bekaa au Liban. Il pouvait surveiller les rotations des ferries qui

évacuaient les réfugiés du port de Jounieh au Liban. Mais il ne pouvait pas repérer des objets de bois à quelques miles de là. On avait cessé de se battre avec des bateaux à voile depuis plus d'un siècle. Aucun système militaire au monde n'était programmé pour intercepter une flotte de felouques.

Écrasés de peur, les soldats arabes virent les bateaux américains les surplomber de toutes parts. C'était comme de se glisser entre des gratte-ciel de métal. Le moindre porte-avions faisait trente mètres de haut.

Sous le remous des hélices géantes, les felouques sautaient comme des baigneurs dans le baquet d'un enfant.

— Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? souffla Khaidy à son chef.

— Fais passer aux hommes : déballez les sacs verts.

Khaidy se souvint que les hommes s'étaient souvent demandé à quoi pouvaient bien servir ces mystérieux paquets. Il s'empara de celui qui trônait au milieu de leur felouque et l'ouvrit. Il découvrit une sorte de harpon géant dont l'extrémité était une tête plate et métallique.

— C'est un aimant, lui expliqua Arieson pour répondre à sa question muette.

Les felouques idriques étaient maintenant engagées sous les flancs des grands navires. Les soldats comprirent alors qu'ils y étaient en sécurité, dans l'angle mort de leurs ennemis, à l'abri de leurs canons, de leurs missiles et de leurs avions. À moins que les navires américains ne se tirent dessus.

Arieson avait déjà lancé son harpon et il alla se ficher au ras du pont du porte-avions, tirant derrière lui une échelle de corde. Dans toutes les felouques, ses hommes l'imitaient, un couteau entre leurs dents. Quand ils débouchèrent sur le pont, ils poussèrent le vieux cri de la Djihad et chargèrent.

Le capitaine de l'USS James K. Polk était en train de surveiller l'activité des avions soviétiques au-dessus de la mer Noire quand il entendit les premiers cris. Il pensa d'abord à des marins en bordée.

Le chef du contingent de marines [11] fut plus rapide. Il rameuta ses hommes mais ils furent tout de suite débordés par les masses hurlantes qui déferlaient, certains brandissant des cimenterres. Les pilotes, eux, n'eurent même pas le temps de s'approcher de leurs avions pour s'enfuir. Les marins essayèrent de se défendre à coups de balai mais au bout de quelques minutes toute résistance cessa et la grande bannière verte de l'Islam monta dans le ciel de la Méditerranée. Pour la première fois depuis la bataille de Lépante, les

musulmans disposaient d'une force navale conséquente. Pour la première fois aussi, les prisonniers furent traités avec les honneurs de la guerre.

— Alors, Hamid mon frère, fit Arieson quand ils prirent possession de la passerelle du vaisseau amiral, tu penses toujours que c'était une folie ?

— Non, quand cinglons-nous sur les côtes de la Palestine ? rétorqua Hamid Khaidy dont les yeux brillaient d'anticipation.

Il ne se demandait même plus comment Arieson allait s'y prendre pour débarquer sous le feu des meilleures divisions blindées du monde.

*

* *

À Washington, comme à Jérusalem, la nouvelle fit l'effet d'une bombe. Comment une nation dont la plus grande opération militaire avait consisté à mitrailler un restaurant casher dans le quartier du Marais, avait-elle pu se métamorphoser aussi vite ?

Une question beaucoup plus pressante hantait le Président des États-Unis. Devait-il donner l'ordre de couler son propre porte-avions ?

Dans l'hôpital de Folcroft qui servait de couverture à son organisation, Harold W. Smith répondit au téléphone.

— Smith, (c'était la voix du Président) j'ai besoin de vous plus que jamais. Envoyez-moi vos deux gars sur ce porte-avions pour qu'ils me le ramènent.

Smith se gratta la gorge.

— Ce sera difficile, Monsieur le Président. Ils se trouvent tous les deux en Corée en ce moment.

— Eh bien, rappelez-les tout de suite.

Dites-leur que c'est une mission de la plus haute importance. C'est la survie du monde libre qui en dépend.

— Je vais essayer mais j'ai peur qu'ils n'aient démissionné pour de bon cette fois-ci.

— Démissionner ! Il n'en est pas question, pas en ce moment. Empêchez-les.

La voix du Président tremblait et était montée de plusieurs octaves.

— Comment, Monsieur le Président ? demanda Smith.

— Eh bien, je ne sais pas moi, suppliez-les, offrez-leur la Californie

si c'est nécessaire, elle est de toute façon perdue, si ce cinglé d'Abdul Haq la réclame.

— Je vais essayer, Monsieur le Président, fit Smith en raccrochant.

*

* *

Aucun coup de fil ne pouvait déranger la cérémonie où Chiun officiait.

— Bas bossible, doi bas comprendre, le Maître se marier, expliqua le boulanger en petit-coréen.

De fait, la cérémonie battait son plein. Chiun se considérant contre toute raison comme le père de ce garçon, dont tout le monde pouvait voir qu'il était blanc, officiait à la fois comme Maître de Sinanju et comme père du marié. Il avait bien fait les choses et tous les villageois reniflaient l'arôme de la viande de porc grillée. Pourtant les Maîtres de Sinanju étaient végétariens et se contentaient de picorer quelques grains de riz complet.

Tout le village était en liesse. Qu'un nouveau Maître de Sinanju épouse une fille du village garantissait la survie de la communauté. Alors que la Corée n'avait pratiquement connu que l'occupation, tour à tour des Chinois, des Mongols, des Mandchous et des Japonais, seul le petit village de Sinanju, sous l'ombrelle protectrice des Maîtres assassins, avait prospéré à l'abri des occupants étrangers ou d'un travail trop harassant.

Aussi les villageois poussèrent-ils des hourras au passage de Poo Cayang, voyant déjà dans les replis de son ventre rebondi la graine de leur prospérité future.

Ceux qui n'avaient pas pu entrer dans le salon de la maison du boulanger se pressaient à la porte pour suivre la cérémonie. Remo, le Blanc, était habillé d'un costume de Blanc que le tailleur du village avait coupé hâtivement. À côté de lui, rosissante, la future épouse, en robe de mariée blanche, écoutait ses parents assurer le beau-père, Chiun en l'occurrence, en kimono blanc et haut-de-forme noir, que la jeune fille était vierge.

— Bien sûr, qu'elle est vierge, glissa Remo à Chiun, qui voudrait se taper de son plein gré un boudin pareil ?

— Tu parles de celle qui va être ta femme et la mère de tes enfants.

— Hélas, ne me le rappelez pas, soupira Remo.

Poo se pencha pour écouter et le plancher craqua. La mère sourit, le père sourit, Chiun rendit les sourires.

Encouragé, un prêtre d'un village voisin unit les poignets des deux fiancés d'un ruban blanc, les déclarant mari et femme.

Et maintenant, puisque Remo était occidental, l'assistance réclama qu'il accorde le baiser traditionnel à la mariée. Rougissante, Poo ferma les yeux et tendit sa face ronde agitée d'un léger tremblement. Elle rouvrit les yeux : Remo venait d'effleurer sa joue d'un léger baiser.

— Hé, fit-elle frémissante d'indignation, ça ce n'est pas un baiser occidental !

— Comment saurais-tu ? Tu n'as jamais quitté Sinanju.

— Je vais te montrer un baiser occidental.

Poo s'était penchée sur Remo et le saisissant par le cou, planta ses lèvres contre les siennes, dardant entre ses dents une langue passionnée.

Suffoqué, Remo se débattit pour échapper à l'étreinte. Il avait l'impression qu'on lui avait mis une ventouse dans la bouche. Il se dégagea enfin, se retenant de cracher par respect pour l'assistance.

— Où as-tu appris ça ? demanda-t-il quand il fut revenu de sa stupeur.

— Je lis beaucoup.

— Alors continue ce soir, j'ai à faire.

— Attends, Remo, ce n'est pas fini, il y a les autres devoirs.

— Quels devoirs ?

— Les devoirs conjugaux auxquels j'ai droit.

— Elle a raison, intervint Chiun, Remo tu dois l'honorer comme une épouse.

— Petit père, vous êtes en train d'interférer dans mon mariage.

— Tu devais bien t'en douter, depuis vingt ans que tu me connais.

— Alors, petit père, puisque vous tenez tant à intervenir dans mon mariage, pourquoi ne remplissez-vous pas les devoirs conjugaux vous-même. Comme ça vous aurez même un Jaune pur comme héritier de Sinanju.

— Non, Remo, j'ai rempli mon contrat pour Sinanju et maintenant c'est ton tour.

— Et dans mon contrat à moi, pleurnicha Poo, il doit faire certaines choses la nuit de noces.

Elle s'était mise à trépigner et toute la pièce en tremblait. Mais le grondement sourd venait aussi de l'assistance que Chiun venait de prendre à témoin de ses malheurs.

— Vingt ans de souffrances, non pas que je me plaigne, fit Chiun.

— Un Maître de Sinanju ne se plaint jamais, acquiesça le boulanger, père de la mariée et aussitôt approuvé par toute l'assistance.

— Mais si, petit père, vous adorez vous plaindre. Pour vous, un jour sans plainte est comme un jour sans pain, long et dur.

Un murmure de réprobation parcourut la foule. Poo était la plus bruyante.

— Que ça vous plaise ou non, tonna Remo, il adore se plaindre et il le sait ! Et quant à vous, gardez bien en mémoire qu'un jour je serai le seul Maître de Sinanju et que je marque déjà vos noms.

Tout le monde se figea, Chiun le premier, à la fois blessé dans sa vanité et stupéfait que Remo ait compris d'instinct la première grande loi qui réglait le comportement des villageois et tant qu'à faire, du reste du monde : la crainte.

Remo sortit dans un silence sépulcral à peine troublé par les sanglots étranglés de Poo. À foulées rapides, il grimpa la colline jusqu'à la grande maison des Maîtres de Sinanju.

En entrant, Remo fut frappé par l'aspect désolé des pièces. Autrefois, avant le vol, les trésors s'entassaient en piles croulantes, statues sur vases de perles et coffres regorgeant de pièces de monnaie. Il avait été étonné la première fois de voir à quel point les pièces semblaient neuves, alors qu'elles avaient été frappées par des dynasties éteintes depuis des millénaires.

Au milieu de la pièce centrale, il découvrit une série de rouleaux : les écritures que Chiun avait préparées pour lui. Le vieil Oriental respectait sa partie du contrat. Remo fouilla rapidement, pressé de trouver les écrits qui concernaient l'Europe du Nord. Un nom comme Arieson devait être suédois ou danois. Remo passa tout en revue mais il ne trouva rien qui retrace les services rendus par les assassins de Sinanju aux rois vikings. Il parcourut rapidement tous les autres parchemins, sans rien trouver concernant un certain Arieson.

— Téléphone ! cria un des villageois. Un certain Smith.

Préoccupé, Remo redescendit vers la maison du boulanger où le téléphone avait été installé le temps de la cérémonie. L'appareil pendait au bout de son fil et il dut passer entre deux haies de villageois renfrognés. Il leur sourit mais n'eut droit qu'à des regards

hostiles. Le père de la mariée se détourna ostensiblement. La mariée éclata en sanglots.

Je lui ai déjà dit que nous ne quittons pas Sinanju, laissa tomber Chiun d'un ton glacial.

— Allô Smith ? fit Remo en s'emparant du téléphone. Oui vous dites que le monde est en pleine crise, que vous avez besoin de moi, que c'est urgent, d'accord, j'arrive.

— Formidable ! Remo, dit Smith sans pouvoir cacher son soulagement. Mais qu'est-ce qui a bien pu vous faire changer d'avis.

— Oh ! rien, Smith, le devoir avant tout.

« C'est curieux, pensa Smith en raccrochant, il parle comme un homme marié. »

— Et ton devoir envers ton épouse, glapit Poo, qu'est-ce que tu en fais ? Je pars avec toi.

— Impossible, c'est trop dangereux.

— Comment pourrais-je être en danger sous la protection du Maître de Sinanju, fit la belle en gardant les yeux pudiquement baissés.

*

* *

Dans les 1^{re} classe de l'avion, Poo rappela vingt fois l'hôtesse pour lui réclamer des gâteaux. Quand il n'y en eut plus, elle vida aussi la boutique hors taxe. Quand le couple arriva à Jérusalem, Remo et Poo prirent une suite à l'*hôtel du Roi David*, le meilleur de la ville, intégralement refait après l'attentat de l'Irgoun qui avait décapité l'état-major britannique en 48. Poo réclama aussitôt une deuxième suite pour installer ses emplettes.

Un diplomate américain les avait accueillis. Il avait promis de s'occuper de tout pendant que Remo filait sur Idra.

— De tout ? Vraiment ?

— Absolument, fit le jeune attaché d'ambassade.

— Alors occupez-vous donc de la nuit de noces de ma femme.

Le jeune homme pâlit, déglutit et fit non de la tête. Il voulut balbutier une excuse mais Remo était déjà parti.

*

* *

À son arrivée à Idra, l'humeur de Remo ne s'était pas encore arrangée. Quand le policier des frontières lui demanda son passeport, Remo le tua. Personne d'autre ne chercha à l'arrêter. En fait, l'aéroport était pratiquement vide. La plupart des soldats et des policiers avaient pris le croissant pour aller se battre en Palestine. Tout le monde arabe vibrait de la nouvelle de la victoire mais très peu de cris résonnaient dans les rues. C'était une fierté silencieuse qui gonflait les poitrines, une confiance et un respect comme on n'en avait pas vus depuis Saladin.

Remo chassa un garde à l'entrée du palais présidentiel. Il regretta que le soldat né cherche pas à résister. Il traversa à grandes enjambées une vaste pièce dallée de marbre et parfumée de pétales de roses. C'était le « bunker des commandos suicide de la révolution ». Au bout de la longue table, Saman Abdul Haq, revêtu d'un uniforme blanc constellé de décorations, écoutait d'un air morose les communiqués de victoire.

Remo l'attrapa par sa chevelure crépue et le secoua. Une pluie de médailles s'abattit sur la table en crépitant.

— Alors c'est vous qu'il a envoyé pour me tuer ? demanda le général.

— Je suis venu récupérer mon porte-avions.

— Je ne l'ai pas, rétorqua Abdul Haq en secouant la tête.

Remo l'attrapa par le cou et pinça un nerf. Le chef de la nation idrique poussa un cri de douleur.

— Je ne les contrôle pas, larmoya-t-il.

— Essaie, trésor, tu dois bien avoir un moyen d'entrer en contact avec eux.

— J'ai déjà essayé, ils ne m'écoutent même pas.

— Essaie encore, ordonna Remo tout en polissant quelques dalles de marbre avec le visage du général.

Sanglotant, Saman Abdul Haq donna des ordres pour qu'on amène une radio dans son bunker de commandement. D'ordinaire, il n'y avait que des liqueurs et de la nourriture. Quand le général réussit à avoir la communication avec l'USS Polk, rebaptisé (si l'on peut dire) Al Djihad, il reconnut la voix d'Hamid Khaidy.

— Hamid mon frère, au nom de la nation, commença Abdul Haq d'une voix chevrotante, parle à mon hôte.

— Pas le temps, nous sommes occupés.

— À quoi ? demanda Saman Abdul Haq.

— Nous activons les ogives nucléaires. Nous sommes à portée de Jérusalem et nous pouvons submerger leurs défenses.

Le front barré, le général mit sa main sur le récepteur.

— Est-ce que je leur donne l'ordre d'arrêter ?

— T'inquiète, je vais m'en occuper, laissa tomber Remo.

CHAPITRE VI

Quelques minutes plus tard, un Sukhoi 27, dernière acquisition de l'aviation idrique, décollait en urgence rouge de l'aéroport de Traboulsi. Propulsé presque à la verticale par ses deux réacteurs de vingt tonnes de poussée chacun, l'avion de combat vira sur l'aile pour s'engager au-dessus de la Méditerranée.

— À vous, fit le pilote, en lâchant les commandes.

— Comment ça, « à moi » ? fit Remo en s'arrachant à ses songes. Il venait de penser que Poo, sa tendre épouse, se trouvait à Jérusalem, là précisément où allaient tomber les missiles de l'USS Polk. S'il lui arrivait malheur, Chiun ne manquerait pas d'imaginer : qu'il l'avait fait exprès et il avait la rancune tenace.

— Ben oui, à vous, vous êtes bien un instructeur ?

Remo revint au présent et vit une nuance de crainte passer dans les yeux du pilote.

Il avait parlé en russe et Remo avait appris assez de russe archaïque dans les chroniques de Sinanju pour le comprendre et lui répondre.

— Non, je ne suis pas un instructeur, je suis votre passager.

Le pilote pâlit et balbutia d'une voix blanche :

— Mais alors qui va poser l'avion ?

— Vous ne savez pas poser un avion ? s'étonna Remo.

Il fixait la série de décorations qui barrait la poitrine du pilote idrique sans savoir qu'il les avait reçues pour avoir abattu une policière anglaise des fenêtres de leur ambassade à Londres.

— C'est-à-dire, si, j'ai déjà posé des avions, mais jamais sans un instructeur russe.

— Alors, ça va marcher.

— Sur un porte-avions ?

— Bien sûr.

— Mais c'est une technique très spéciale.

— Je vous montrerai.

— Comment pouvez-vous me montrer si vous ne savez pas ?

— J'ai dit seulement que je ne savais pas piloter d'avions, expliqua Remo.

Le pilote le fixa, les yeux ronds. Qui était ce cinglé ?

Soudain une escadrille de F. 14 américains les entoura, surgie du soleil.

— Et ceux-là, qu'est-ce qu'on en fait ? hurla le pilote.

— Ne t'occupe pas d'eux, pense à ta respiration.

— Je ne peux pas, ils peuvent nous abattre d'une seconde à l'autre.

— Mais non, concentre-toi plutôt sur ta respiration.

Remo vit les épaules de l'homme se relâcher imperceptiblement.

— À quoi pensais-tu à l'instant ? demanda Remo.

— À ma respiration, mais maintenant je pense de nouveau aux avions.

— Reviens à ta respiration et sens l'air autour de toi, sens comme il te porte et sens comme l'avion pèse.

Sans cesser de parler, Remo amena l'homme à travers les nuages et, quand ils aperçurent le porte-avions agité par les vagues, dérisoirement petit au milieu de la mer, il en fit un ami et non un objet de terreur.

Le pilote, qui ne s'était jamais posé tout seul sur la terre ferme, posa son avion comme une caresse sur le pont du porte-avions. Il ne s'était même pas rendu compte de la difficulté. Sous l'empire de la voix de Remo, c'était devenu un jeu, une communion, presque un acte amoureux. S'il avait pensé un seul instant qu'il était en train d'accomplir une des opérations de pilotage les plus difficiles, il aurait paniqué et se serait écrasé sans rémission contre le tablier d'acier.

À peine l'appareil immobilisé, il fut entouré de soldats en armes. Remo remarqua tout de suite qu'ils portaient leurs armes en professionnels, sans s'abriter derrière elles comme les gardes du palais, mais comme des hommes qui faisaient sobrement leur boulot de protection. Les Indiens à Little Big Horn avaient eu la même attitude : la marque d'Arieson.

— Je cherche Arieson, fit Remo en arabe, en descendant d'avion.

— Ah, le général ? fit un des soldats.

— Oui, où est-il ?

— On ne sait jamais. Il est comme le vent du désert.

Personne ne pouvant imaginer un pilote idrique capable d'atterrir sur un porte-avions, tout le monde supposait, que Remo était un instructeur russe.

— Cherchons-le, commanda Remo au soldat.

Ils parcoururent les coursives du navire. Remo aperçut le capitaine et de nombreux marines prisonniers. Ils avaient l'air bien traités. Mais d'Arieson, point.

— J'ai une confidence à te faire, glissa soudain Remo à son soldat d'escorte en le tirant par la manche. Je ne suis pas russe, je suis américain.

— Alors meurs, ennemi !

Le soldat tirait déjà, vidant le chargeur de son Kalashnikov. Pour un soldat, il avait réagi très vite. Mais quand même trop lentement pour Remo qui le mélangea au minium des parois d'acier.

— Allons, on se presse, y a un bateau à prendre, fit Remo en balançant l'arme à un des marines qui avait suivi la scène.

— Ces gars-là sont pas des enfants de chœur, prévint le marine.

— Vous non plus que je sache, rétorqua Remo.

Remo filait déjà le long des coursives, libérant les autres marins de la même façon.

La bataille éclata au niveau du hangar numéro un et se répandit jusqu'à la tour de contrôle. Les cadavres pirouettaient sur les balustrades, dégringolant à la mer. Les deux camps s'entremassacrèrent avec ardeur jusqu'au soir. À minuit, le dernier Idrique chargea à la baïonnette un marine armé d'une grenade défensive. La grenade eut le dernier mot.

Alors une voix profonde résonna dans la sono :

— Formidable mes p'tits gars, ça c'était de la bagarre. Vous êtes des hommes.

C'était Arieson.

Remo fonça. Le pont dégoulinait de sang, gras et glissant comme de l'huile de vidange. Il se hissa en haut d'une passerelle couverte de déjections, de débris humains, de paquets de cadavres ennemis entrelacés dans la mort. C'est ce que Chiun avait voulu décrire quand il parlait de la boucherie de la guerre, de la faillite des hommes d'État qui n'avaient pas su avoir recours à l'intervention chirurgicale d'un bon assassin.

Débouchant sur la passerelle de quart, Remo découvrit Arieson. Hilare.

— Ça, c'est la guerre, fit-il, souriant d'une oreille à l'autre.

— Et ça, c'est un au revoir, mon frère, répondit Remo.

Il avait envoyé deux manchettes foudroyantes dans le torse d'Arieson. La deuxième était pour prévenir toute fuite dans une colonne de fumée comme à Little Big Horn. Mais ses mains sonnèrent contre du fer. Et ce n'étaient pas les parois du navire. Remo regarda ses doigts : ils s'étaient refermés sur un casque à plumet rouge et une cuirasse de poitrine à l'acier bruni.

*

* *

À Jérusalem, quelques jours plus tard, un archéologue identifia la cuirasse comme étant une armure de soldat spartiate du V^e siècle avant Jésus-Christ. Mais elle était neuve, encore enduite de cire.

Remarquable imitation. Curieux quand même, s'interrogea-t-il pensivement, qu'ils se soient donné la peine d'utiliser une technique depuis si longtemps disparue. Où l'avez-vous trouvée ?

— C'est un ami qui me l'a donnée.

— Et ça ? demanda l'archéologue, intrigué par les trous dans le métal.

— Ça a été fait à la main.

*

* *

De retour à l'*hôtel du Roi David*, Remo découvrit que sa chère Poo avait appris deux nouveaux mots : duplex et Bloomingdale [12].

De charmantes dames juives de New York en visite chez leurs cousins pauvres d'Israël avaient été apitoyées par le dénuement de la frêle Orientale. Elles l'avaient emmenée faire quelques emplettes. La note était chez le concierge.

— Dix-huit mille dollars ! s'étonna Remo. Comment as-tu fait pour dépenser dix-huit mille dollars en fringues dans un pays qui ne produit que des armes et des pamplemousses ?

— Je n'avais rien à me mettre sur le corps, bouda la petite Poo, même pas un mari pour le soir de mes noces.

— Bon, d'accord, dépense.

— L'argent ne remplace pas l'amour.

— Depuis quand ?

— Depuis que je n'ai pas de duplex ni de crédit chez Bloomingdale, trépigna Poo, au bord de la crise de nerfs.

Remo trouva une diversion salutaire dans le second papier que le concierge lui tendait. C'était un message envoyé d'Irlande. Remo lut :

— À bientôt, mon frère.

*

* *

Visages barbouillés de cirage, fusils d'assaut braqués, les soldats d'une section britannique remontaient Falls Road comme si c'était la citadelle de Hué au Tet de 68. Falls Road était une rue typique du quartier catholique de Belfast, c'est-à-dire longue de pubs où des patriotes au chômage se saoulaient consciencieusement en attendant que les troupes britanniques dégagent pour qu'ils puissent s'expliquer avec les protestants. De temps en temps un coup de feu isolé éparpillait les soldats anglais comme une volée de moineaux, ce qui faisait bien rire les Irlandais.

Soudain la porte d'un des pubs s'ouvrit sur un homme râblé vêtu d'une veste grise et d'une gapette informe.

— Et vive Hazel Thurston, brave première ministresse d'Angleterre ! À votre santé les gars !

Sa déclaration fut saluée d'une volée de verres brisés et d'effroyables jurons. Mais l'étranger se contenta de sourire de sa bonne plaisanterie.

— Qu'entends-je, on n'aime pas Hazel Thurston ?

Quelqu'un tira un coup de feu mais apparemment la balle rata sa cible. Le nouveau venu leva la main.

— Il faut tirer sur elle, mon gars, pas sur moi, si tu la détestes tant.

— T'es pas bien, c'te salope est superprotégée.

— Alors pour se venger, on tire sur le premier venu.

— On fait ce qu'on veut, fit un colosse en se levant pesamment de son tabouret.

— Ben voyons, en attendant l'autre salope comme vous l'appellez à la chatte bien au sec. Faudrait en avoir un peu plus dans le pantalon, mon gars.

— Tu veux sortir et répéter ça ?

— Je suis très bien ici.

— Tu pourrais bien te retrouver avec un gros trou dans ta tête et

pas plus loin qu'ici.

— Très bonne idée, comme ça tu pourras rejoindre les pensionnaires de la Prison de Maze et faire la grève de la faim. Pour ce que ça la dérange la mère Thurston de vous voir tous crever.

— Mais qui es-tu donc étranger ? fit le colosse, enfin intrigué.

— Quelqu'un qui se souvient du temps où les Irlandais étaient de vrais hommes, où ils s'expliquaient à coups de hache de guerre avec les Anglais. À la bonne bataille de la Boyne par exemple.

— Oh a assez de guerres comme ça, bougonna le colosse.

— Non, vos meurtres à la petite semaine, c'est pas la guerre. Faire sauter les rotules de quelques pauvres types, c'est pas la guerre. Tapez au moins à la tête, visez la dame de fer.

— On peut pas l'atteindre, remarqua quelqu'un.

— Et pis, faudrait avoir drôlement faim pour se la farcir, rigola un autre.

— Tu parles beaucoup l'étranger, on voudrait bien te voir à l'œuvre, reprit le colosse.

— Suis-moi et tu verras.

Sous le regard étincelant du nouveau venu, le colosse se sentit frémir. Sans même s'en rendre compte, il s'était mis au garde-à-vous, la poitrine soulevée.

— Attends une seconde. Patron ! Le coup de l'étrier !

— Tu as déjà assez bu, commanda l'inconnu d'un ton sans réplique. Maintenant tu vas t'envoyer un Premier ministre d'Angleterre. Et au fait, mon nom est Arieson.

— Arieson ? Ça fait pas de chez nous ça. Ici c'est plutôt McGillicuddy ou O'Dowd.

— Tu te mettras à aimer mon nom toi aussi. La plupart des hommes l'aiment, même s'ils ne l'admettent pas au début.

La protection d'Hazel Thurston, Premier ministre du Royaume-Uni, était assurée non seulement par Scotland Yard et ses as de la Spécial Branch mais par un commando de la 22^e SAS[13] basée à Newton Abbot dans le Devonshire. Ils avaient tellement épluché les techniques des terroristes que leur protection n'avait jamais été prise en défaut.

À Brighton, lors du congrès du parti conservateur, ces spécialistes avaient, sans crier gare, déménagé Hazel Thurston de sa chambre d'hôtel. Quelques minutes plus tard, tout l'étage explosait. Le Premier ministre faisait une confiance absolue à ses services spéciaux. Après

tout, dans le monde occidental, seuls les Anglais et les Israéliens avaient la réputation d'être compétents.

Ce jour-là, le Premier ministre et son escorte se rendaient à Bath, pour prendre les bains, quand, soudain, le convoi fut détourné sur une route secondaire.

— Une nouvelle attaque ? demanda madame Thurston.

Malgré un visage ingrat, elle avait une certaine classe, pour une fille d'épicier.

L'inspecteur divisionnaire consulta sa montre :

— Je le dirai, dans deux minutes sur la nationale.

— Vous pouvez être précis à ce point ? s'étonna le Premier ministre.

— Parfois madame, répondit modestement le policier en rougissant jusqu'aux oreilles.

Deux minutes et quinze secondes plus tard, une explosion retentit dans le lointain mais l'escorte restreinte du chef de l'exécutif roulait déjà sur une de ces merveilleuses routes anglaises, si étroites et encaissées que toute pointe à plus de cinquante était impossible. Les Anglais, eux, roulaient au pas, profitant des moutons qui bouchaient la route, pour admirer les couleurs de la campagne anglaise sous la lumière filtrée d'un soleil de fin d'été. Les moutons avaient toujours eu la priorité sur les voitures, même les Rolls Royce du gouvernement.

Un robuste pasteur, sa large face burinée sous une casquette de tweed, bâton de berger à la main, s'approcha de la longue limousine noire pour s'excuser du dérangement. Hazel Thurston sourit. Ces gens-là étaient le sel de l'Angleterre, la colonne vertébrale de l'empire, enfin de ce qu'il en restait.

Le Premier ministre baissa sa vitre. Le berger baissa son bâton et, toujours souriant, en pointa le bout sur la dame de fer. Hazel Thurston sentit son cœur s'arrêter. Le bout était noir et rayé et le berger ne souriait plus. D'une voix rugueuse, il expliqua que si la salope anglaise ne lui obéissait pas, sa cervelle irait éclabousser les cuirs de sa limousine.

— Je dis, plutôt indécent, quoi, ricana l'Irlandais, singeant l'accent de la dame de fer.

CHAPITRE VII

— Vous n'avez aucune chance de vous en tirer, fit Hazel Thurston d'une voix qui ne tremblait pas. Il vous est tout simplement impossible de cacher un Premier ministre britannique sur le sol anglais. Par contre, si vous vous rendez sans attendre, je saurai me montrer indulgente.

La dame de fer fit du regard le tour de la pièce où elle était enfermée. On aurait dit le hall de cérémonie d'un château-fort mais toutes les issues avaient été bouchées avec une matière brune si bien que la seule lumière provenait d'une ampoule nue, alimentée par un générateur. Il y régnait une odeur de terreau moisi, mais toute l'Angleterre sentait la terre humide.

La femme d'État estima qu'elle devait se trouver juste à la sortie de Bath : ils ne pouvaient pas avoir voyagé plus d'un quart d'heure après son enlèvement. Sa libération n'était qu'une question de temps. Elle savait avec quel acharnement de fox-terrier la police anglaise devait ratisser la région, arrêtant tous les véhicules, allant de maison en maison, interrogeant tous les habitants, repérant la moindre présence suspecte. Ils allaient fouiller jusqu'au dernier poulailler.

— Messieurs, je vous donne une dernière chance d'être raisonnables, reprit la dame de fer.

— Oh, ta gueule, mémé ! Tu fais plus la loi et tu vas bientôt t'en rendre compte.

C'est le colosse déguisé en berger qui avait parlé. Il y avait quatre autres hommes dans la pièce. Hazel Thurston remarqua son garde du corps ligoté et jeté comme un sac dans un coin de la salle.

— Bien, reprit Hazel Thurston, les lèvres réduites à un trait, laissez-moi essayer de parler votre langage. Si vous me libérez tout de suite, vous vous en tirerez avec quelques années de prison. Sinon, je ferai en sorte que nos services spéciaux vous pendent par les couilles jusqu'à ce que mort s'ensuive. Vous avez vu à Gibraltar ce que nos SAS peuvent faire aux petits rigolos de l'IRA.

— Oh, ta gueule, vieille pute ou je te fais sauter la tête !

Le visage du colosse avait pris la couleur d'un foie de veau.

— Vas-y tire, goret puant ! hurla la première dame d'Angleterre.

On entendit soudain un énorme rire qui résonna longuement contre les murs de pierre. Hazel Thurston se retourna et découvrit un homme au cou et à la barbe épaisse.

— Ça c'est parlé comme un homme ! s'exclama le nouveau venu dont les yeux pétillaient de joie.

— Qui êtes-vous ? demanda la dame de fer, impressionnée malgré elle par la classe de l'inconnu.

— Quelqu'un qui a beaucoup apprécié votre guerre des Malouines. Dans la meilleure tradition anglaise, je dois dire.

— Très bien, mais encore, qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Nous voulons que vous quittiez l'Irlande et que vous laissiez les gens de là-bas régler leurs différends comme ils l'entendent.

— Ils le régleront en s'entre-massacrant, c'est ce que vous voulez ?

— Tout à fait, mais j'appellerais plutôt cela l'expression d'une volonté nationale.

— Leur volonté est de s'annihiler mutuellement.

— Et alors, en quoi cela vous concerne-t-il ?

— Nous avons une obligation morale...

— Quelle obligation ? Et depuis quand la perfide Albion aurait-elle une morale ? Je ne peux que féliciter l'Angleterre d'avoir si bien travaillé pour la cause de la guerre civile : regardez l'Irlande, mais aussi. Chypre, le Nigéria, le continent indien, l'Afrique australe, sans parler de la Palestine, votre plus belle réussite. Diviser pour régner : la devise de l'Angleterre. Maintenant allez jusqu'au bout et laissez les protestants et les catholiques se massacrer en bons chrétiens.

— Pourquoi, vous êtes juif ? musulman ? contra la dame de fer.

— Parfois les deux à la fois, mais personne ne me reconnaît pour ce que je suis.

— On peut changer cela mais puis-je d'abord vous demander de détacher mon garde du corps, le pauvre homme semble horriblement inconfortable.

L'homme acquiesça et le colosse alla libérer le policier. Hazel Thurston vit que son garde du corps avait enregistré l'obéissance sans murmure du gros Irlandais. L'inconnu était indiscutablement le chef. La dame de fer nota aussi que son garde du corps se frottait les poignets en s'appuyant innocemment contre une des ouvertures bouchées de la pièce. Elle sourit intérieurement : son responsable de la sécurité ne faisait rien innocemment.

— Je pourrais envisager une solution de compromis, proposa-t-elle pour faire diversion.

L'inconnu sourit derrière sa barbe.

— Vous me décevez Hazel Thurston, je vous croyais d'un métal mieux trempé.

— Nous vivons dans un monde complexe, je pourrais nommer une nouvelle commission, un groupe de sages.

— C'est trop tard, Madame, nous n'avons plus besoin de vous. Vous êtes la seule personne capable de prendre des décisions dans votre gouvernement. Une fois vous disparue, ils s'assièront à la table de négociations. Voyez-vous, le problème des gens forts, c'est qu'ils rendent faibles tous ceux qui les entourent. Il suffit de vous éliminer.

— D'où tenez-vous cette théorie ? continua Hazel Thurston.

Elle voyait dans l'angle de son œil que son garde du corps s'appuyait à la fenêtre et grattait avec sa main.

— C'est une loi de la vie, répondit l'inconnu, aussi inévitable que la loi de la gravitation.

Hazel Thurston ne fit pas de commentaires. L'inconnu avait peut-être raison. Il pouvait aussi y avoir des micros dans la salle. De toute façon son garde du corps venait de lui adresser un bref hochement de tête, signe qu'il avait accompli ce qu'il voulait faire.

Effectivement, quand ils se retrouvèrent seuls, l'homme de la sécurité ouvrit la main et Hazel Thurston sourit. Elle avait reconnu la matière friable dans la paume de l'homme : c'était de la terre. Les fenêtres étaient bouchées avec de la terre. Ses ravisseurs l'avaient enfermée dans une maison qu'on avait remblayée. Aucun travail de terrassement de cette importance ne pouvait passer inaperçu. Surtout dans la zone de Bath. Sa libération était inévitable.

— Et pourtant, elle est dans le coin, inévitablement, fit l'inspecteur de la Spécial Branch de Scotland Yard.

Il gardait les yeux baissés pour éviter de rencontrer les regards des ministres de l'Intérieur et de la Défense.

— Mais comment peut-on perdre un Premier ministre dans cent miles carrés ? explosa le ministre de la Défense. Ce n'est quand même pas Beyrouth ici !

— Nous avons tout fouillé, Monsieur, même les cimetières. Nous n'avons rien trouvé.

— Si ça se trouve ils l'ont déjà tuée, intervint le ministre de l'Intérieur.

La moitié du cabinet s'était déplacé à Bath. Ils louchaient vers l'établissement thermal qui datait du temps des Romains. Ils avaient tous besoin d'un bon bain maintenant qu'ils s'étaient mutuellement passé des savons. En fait la situation était catastrophique pour tous et aucun des ministres n'avait de quoi se vanter. Là police était incapable de protéger, encore moins de retrouver son Premier ministre et l'armée était en train de se faire étriller en Irlande du Nord.

— Leurs demandes sont ridicules, reprit le ministre de l'Intérieur. L'évacuation de l'Irlande du Nord contre la vie du Premier ministre.

— Pas si ridicules. La situation en Irlande nous obligera sans doute à l'évacuer, de toute façon. Alors autant passer l'accord et récupérer le Premier ministre.

— Et céder aux kidnappeurs ?

— Regardons la situation en face. Un : personne dans le gouvernement n'a les couilles d'Hazel Thurston pour leur dire non. Deux : nous sommes en train de prendre la pâtée en Irlande. Jamais vu ça. C'est devenu Stalingrad, bataille rangée dans Belfast.

— Ça ne peut pas être l'IRA. Ils n'ont jamais pu aligner cinquante personnes sans s'entre-tuer, remarqua l'inspecteur de Scotland Yard.

— D'après nos informateurs de la sécurité militaire, expliqua le ministre de la Défense, il s'agit d'une sous-fraction d'une section des provos et ce sont ces gars-là qui sont en train de nous battre à plate couture dans ces combats de rue. C'est insensé ; il y a quelques jours ils roulaient dans les caniveaux de Falls Road, ivres morts, et maintenant ils massacrent nos régiments d'élite.

— Appelons les Américains à la rescousse, suggéra le ministre de l'Intérieur.

— Plutôt crever, bougonna son confrère des Armées.

— Ça risque de nous arriver de toute façon. Voici ma proposition : si l'on ne trouve pas le Premier ministre à minuit, on appelle les Yanks.

*

* *

Poo et Remo étaient rentrés de leur lune de miel. Poo était très excitée de retrouver ses amies et de leur montrer tous les habits qu'elle avait achetés à Jérusalem.

— Et ils boivent aussi une boisson qui fait des bulles et qui s'appelle lolo-caca.

Les yeux bridés de ses amies s'arrondirent. Poo enfonça le clou.

— Et ils mangent de l'herbe qu'ils appellent salade. Et ils mangent de la viande sans jus qu'ils appellent cashère. Et ils ont des sonnettes, si on les enfonce, on vous amène à manger dans votre chambre à n'importe quelle heure de la nuit.

Ses copines, vertes de jalousie, louchaient sur son ventre rebondi pour voir si l'arrondi était dû aux assauts du nouveau Maître de Sinanju.

Poo rosit et laissa leur imagination phantasmer sur les délices inouïs et la verte vigueur qui l'avaient laissée pantelante mais, une fois seule avec sa mère, elle éclata en sanglots et dit la vérité :

— Il m'a rien fait. Il m'a pas embrassée, il m'a même pas touchée.

— Rien du tout ! se catastrophait la maman.

— T'es sourde ? J't'ai d'jà dit, rien du tout ! hurla la malheureuse, trépignant de dépit.

— Tu as essayé les trucs que je t'ai montrés.

— J'ai tout essayé sauf de la lui mettre dans un étau pour l'allonger.

— Essaye l'étau.

— C'est un Maître de Sinanju. Tu peux pas l'atteindre s'i veut pas. Et maman, il veut pas, i'm'veut pas, éclata la pauvre Poo.

— Il faut qu'il te veuille. Il est ton mari. Je vais parler à ton père.

Et la femme du boulanger raconta à son mari l'infortune de leur fille. Tremblant de peur, les recommandations de sa tendre épouse tonnait encore à ses oreilles, le pauvre homme grimpa la colline sur laquelle se trouvait la maison des Maîtres de Sinanju.

— Et le laisse pas s'échapper ! le rattrapa la voix de sa femme.

« Le laisser s'échapper ? » pensa le boulanger. Maître Chiun pouvait fendre un crâne comme un œuf depuis qu'il avait douze ans. « Il va me tuer. Au moins y me ratera pas. C'est le bon côté des Maîtres de Sinanju : on n'a pas le temps de souffrir. »

Tordant son chapeau entre ses mains, le boulanger monta les marches du calvaire qui menait à la porte de la demeure des maîtres. Il baisa le seuil de l'entrée et, face contre sol, fit d'une voix mourante :

— Ô grand Maître de Sinanju, moi, Baya Cayang, père de Poo Cayang, je supplie son immense grandeur de bien vouloir converser avec son humble et méprisable serviteur.

— Entre, Baya Cayang, père de Poo Cayang, tomba la voix de

Maître Chiun, et lève-toi, car tu vas être le grand-père de mon petit-fils.

Mais le boulanger se mit à trembler, la gorge nouée, entendant encore les propos de sa femme.

« Et tu lui diras qu'on est une famille honnête et qu'on a accepté un Blanc parce qu'il avait la garantie de la Maison et que bien qu'il soit un Blanc, on pensait qu'il serait capable de se tenir. Tu lui diras qu'en bref on a été blousés et on veut qu'il s'occupe de notre fille, comme un mari ou on récupère notre fille et on garde l'argent de la dot. »

Ah, comme ces propos avaient l'air raisonnables là-bas, au village. Mais vu d'ici, le boulanger se demandait comment il allait pouvoir dire à Maître Chiun que le Blanc, qu'il considérait comme son fils bien-aimé, « n'était pas un homme... ».

C'était la mort, à tous les coups. Dans le meilleur, des cas.

Mais Baya Cayang savait qu'il ne pouvait pas reculer et retourner chez lui pour affronter sa fille et sa femme. Il valait mieux une mort digne et rapide qu'une lente crucifixion par ses deux bonnes femmes.

Écartelé, le pauvre boulanger avala la tasse de vin que le Maître lui avait remplie et se jeta à l'eau, abordant le sujet brûlant avec le maximum de diplomatie.

— Nous sommes honorés que notre humble famille ait été choisie par le Maître de Sinanju pour donner un héritier à la noble Maison de Sinanju.

— L'honneur est pour nous, répondit Chiun d'une voix égale.

Il n'aimait pas beaucoup la famille Cayang. Ils étaient radins, cupides et passablement crados mais, au moins, ils étaient de Sinanju et après toutes les Blanches sur lesquelles Remo était passé, cette Poo était un progrès.

— Tout comme vous, nous attendons impatiemment un petit-fils, osa le boulanger.

La gorge sèche, il en profita pour retendre son verre. Chiun versa. Il servait toujours le vin à volonté, non sans penser que quiconque acceptait était un ivrogne. Ni lui ni Remo ne pouvaient boire ; leurs corps étaient tellement purifiés que leurs systèmes nerveux se seraient disloqués sous l'influence de l'alcool.

— Personne n'attend un petit-fils aussi impatiemment que moi, laissa tomber Chiun avec la dernière goutte.

Que voulait ce crétin ? Les Cayang avaient reçu assez d'or pour

acheter tous les cochons du village. Le boulanger n'aurait même plus besoin de faire cuire du pain (sauf pour Chiun qui aimait ses gâteaux de riz).

— Mais il y a des choses qui doivent arriver à Poo pour qu'elle tombe enceinte.

— Ah ! ça ? Oh ! elle n'a qu'à se mettre sur le dos.

— Elle n'arrête pas. Enfin je veux dire, elle voudrait bien. Avec le Maître blanc s'entend, parce que sinon elle est aussi pure que la rosée.

— Heureusement, si vous saviez les catins blanches avec qui Remo a traîné. La pire était une Russe. Comme si les Américaines ne suffisaient pas.

— Oui, les femmes blanches sont dingues des hommes jaunes, fit Baya Cayang en se rengorgeant. Elles font des trucs incroyables. Des gestes, des positions, des mouvements.

« Des trucs. Ah ! les femmes ! ». Chiun se souvint de la sienne. Pourquoi les femmes ne se contentaient-elles pas de faire des gosses et la cuisine ? Tandis que Remo adorait les femmes « libres ». La dernière était une certaine Anna Chutesova, une Russe qui prenait tous les hommes pour des imbéciles et, en plus, arrivait à le prouver.

— Grâce à votre fille, Baya Cayang, Remo est maintenant à l'abri des entreprises, des femmes blanches.

— Ouais, y paraît qu'elles mettent des tenues pas possibles et qu'elles se mettent des produits dans la...

Chiun fronça les sourcils. Le boulanger était déjà à moitié saoul.

— Ne parlons pas des péchés des femmes étrangères et parlons plutôt de la vertu de votre fille.

— Hélas, oh Grand Chiun, gémit le boulanger, elle est aussi intacte qu'au premier jour.

— Que dites-vous ?

— Je dis, Grand Chiun, qu'aucun de nous deux ne va être grand-père.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Poo ?

— Rien. C'est Remo. Il n'a pas accompli son devoir d'époux.

Baya ferma les yeux, attendant le coup fatal. Rien ne vint. Il ouvrit lentement les yeux. Peut-être que le Maître ne voulait pas le tuer avec les yeux fermés. Mais le Maître de Sinanju hochait la tête d'un air compréhensif. Peut-être que Baya Cayang allait survivre.

— Remo ! appela Chiun.

— Qu'est-ce qu'il y a ? répondit la voix du nouveau marié, venue du fond de la maison.

Elle résonnait longuement dans les pièces vides.

— Je veux que tu viennes ici ! commanda Chiun.

— Je suis occupé.

— Il a encore des manières d'Américain, expliqua Chiun, le sourire jaune, mais nous garderons ça entre nous, vous êtes de la famille à présent. Remo, viens ici, ça ne prendra qu'une minute ! reprit Chiun d'une voix plus forte.

Puis de nouveau à voix basse.

— Je ne sais pas quoi faire avec ce garçon.

Je lui ai donné les meilleures années de ma vie et regardez comment il me remercie.

— Bon, fit Remo en entrant dans la pièce.

Il tenait un parchemin. Baya Cayang reconnut du coréen mais il y avait aussi d'étranges signes qu'il n'avait jamais vus, même sur la Bible que les Mormons distribuaient si généreusement.

— Petit père, fit Remo, j'ai lu et relu toutes les écritures mais je ne vois rien sur Arieson.

— Tu ne verrais pas ton nez au milieu de ta figure, grommela Chiun. Même ton gros nez blanc.

— D'accord, j'ai un gros nez blanc, maintenant si vous me disiez ce qui se passe.

— Ce qui se passe est que rien ne se passe, laissa tomber Chiun. Le père de Poo, ici présent (Remo lui adressa un signe de tête) dit que sa fille n'a pas été touchée. (Baya Cayang rendit le salut, s'inclinant jusqu'à terre).

Remo haussa les épaules.

— Le père de Poo, reprit Chiun, dit qu'il n'y aura jamais de petit-fils.

Remo haussa de nouveau les épaules.

— Le père de Poe a été assez gentil pour garder la nouvelle secrète dans le village, susurra Chiun.

Remo brandit le parchemin :

— Où est-ce que je dois chercher petit père ?

— Je cherche un petit-fils !

— Et moi, je cherche Arieson. C'est plus pressé, la paix du monde est en jeu.

— Retrouve le trésor de Sinanju et tu trouveras Arieson.

— Vous vous moquez de moi, petit père, vous avez essayé pendant des années de récupérer ce trésor.

— Sans le trésor, tu ne pourras pas t'occuper d'Arieson.

— Je ne veux pas m'occuper de lui, je veux le liquider.

— Seuls les morts n'entendront plus parler de lui.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette formule ?

— Pourquoi ne t'es-tu pas occupé de cette pauvre Poo ?

— Je vais y venir, pas de problèmes. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de Grecs et de serviteur du tyran de Thèbes ?

Remo secouait le parchemin.

— Lis ! commanda Chiun.

— Je l'ai lu et relu. Ce n'est qu'une longue liste de tributs.

— Justement, c'est là qu'est la clé. Et si le trésor était encore ici, tu comprendrais.

— J'ai besoin de réponses claires, pas de rébus, s'impatienta Remo.

— Tu as eu des réponses claires, tu es seulement trop aveugle pour les comprendre. Tant que tu n'auras pas trouvé le trésor tu ne pourras rien contre M^r Arieson. Alors tu ferais mieux de t'occuper du bouton de rose qui flétrit à t'attendre dans la maison de Baya Cayang, cet homme honnête qui t'a fait le don de sa fille (le boulanger s'inclina de nouveau jusqu'à terre, Chiun avait parlé sans reprendre souffle).

— Je ne laisse pas tomber, bougonna Remo.

Il venait d'avoir une idée. Chiun avait placé les rouleaux de parchemin dans une pièce complètement nue. Il n'avait pas dû le faire par hasard parce que Remo se souvenait maintenant qu'un rectangle plus pâle se découpait dans le parquet à cet endroit-là. Il était plus enfoncé, bien qu'en bois d'acajou, comme si quelque chose de très lourd y avait reposé pendant des siècles.

Remo s'accroupit et passa ses doigts sur le rebord de l'échancrure. Il se mit à frotter doucement ; il pouvait sentir sous ses doigts les fibres écrasées reprendre lentement leur forme originale. Mais il sentit aussi autre chose au contact de sa peau : de la poussière. Il coinça quelques particules sous son ongle et les amena à la lumière. C'était une poussière pâle et blanchâtre. Ou plutôt de la poudre. Du marbre pulvérisé ! Une statue de marbre avait été placée là autrefois, on

pouvait distinguer le carré de son socle découpé dans le plancher, un mètre sur un mètre. Chiun avait placé le parchemin comme un signe de piste.

Remo le relut. Il relatait la chronique d'un contrat typique, au Ve siècle avant Jésus-Christ.

À Thèbes régnait un tyran particulièrement impopulaire, même pour un tyran. Il ne savait pas parler en public, ni gouverner proprement, ni même se battre courageusement, ce qui pour les Grecs de l'époque était encore plus grave que d'avoir des mœurs orthodoxes. Un philosophe et un héros s'allièrent pour lutter contre lui. Le héros savait se battre, le philosophe raisonner en public et le peuple était derrière eux. Le tyran n'avait aucune chance. Sauf une : il connaissait l'existence des Maîtres de Sinanju.

Peu après on retrouva le philosophe et le héros dans un des ravins qui entouraient la ville. On aurait dit qu'ils s'étaient disputés. Le héros avait tué le philosophe et avait profané son corps d'une façon indicible. Puis, dans sa fuite, avait glissé au fond du ravin et s'était brisé le crâne. La populace, avec son humeur changeante coutumière, avait défilé dans la rue pour clamer son dégoût et son nouveau soutien au tyran. Personne n'avait vu dans l'incident la marque des Maîtres de Sinanju.

Le tyran avait payé tribut largement, une longue liste qui noircissait presque tout le parchemin.

« Et puis quoi ? pensa Remo, ce n'était même pas une technique très originale, elle avait déjà été utilisée à la cour d'Hammourabi, bien des siècles auparavant » :

Il y avait quelque chose là-dedans que Remo n'arrivait pas à voir et Chiun connaissait la réponse. Il se gratta la tête, pensif.

— Maître Remo, Maître Remo.

Remo leva la tête et reconnut un des petits garçons du village.

— Téléphone, Maître Remo. Dans la maison du boulanger.

— Il est tout le temps là-bas maintenant ?

— Maître Chiun a dit comme ça qu'il fallait l'installer en bas, pour que vous puissiez être tranquille avec votre femme bien-aimée. Ils vous attendent tous.

— D'accord, j'y vais, fit Remo.

Le coup de fil était de Smith. Il était sûr qu'Arieson était derrière les nouveaux troubles d'Irlande. Est-ce que Remo avait trouvé quelque chose de nouveau ?

— Non, fit Remo.

— Vous êtes seul ? demanda Smith.

— Non, fit Remo.

Il contemplait la belle-famille muette et soudée de désapprobation. Si les yeux de sa belle-mère avaient été des pistolets... quant à Poo elle sanglotait convulsivement dans les bras de son père et Chiun avait pris son masque des mauvais jours.

— Je pense qu'Arieson est aussi derrière le kidnapping du Premier ministre d'Angleterre, haleta Smith.

— Arieson en Angleterre ? s'étonna Remo.

— Sûrement à Bath, laissa tomber Chiun.

— Remo, demandez à Chiun comment il sait que c'est à Bath ?

Le vieil Oriental se drapa dans les pans de son kimono.

— Il suffit, de lire la chronique de l'année du Dragon, 112 avant Jésus-Christ pour le savoir. Tout est dans les chroniques, Remo, je te l'ai toujours dit.

— Chiun, Smith dit qu'ils ont enlevé Hazel Thurston dans la région de Bath et qu'elle doit encore s'y trouver.

— Évidemment.

— Ils n'arrivent pas à la retrouver.

— Prends les chroniques de l'année du Dragon et tu trouveras. Mais tu ne pourras pas mettre Arieson hors de combat. Tu perds ton temps. Tu ferais mieux de t'occuper de cette pauvre et tendre Poo.

— Smitty, j'arrive ! cria Remo dans le récepteur.

— Moi aussi, fit derrière lui une voix haut perchée.

Et Remo découvrit que Poo connaissait un nouveau mot d'anglais. C'était Harrod's [\[14\]](#).

CHAPITRE VIII

Remo installa Poo dans une suite du *Britannia Hôtel*. Les hautes fenêtres à guillotine surplombaient un des nombreux parcs de Londres.

Il allait sortir quand Poo le rattrapa.

— Vas-tu me déflorer ce soir ?

— Si tu as un pétunia à m'offrir, d'accord. Si tu parles de copulation, non merci, pas ce soir.

— Pourquoi pas ce soir ? Tu me laisses encore pendant notre lune de miel ?

— Pas ce soir, j'ai à faire.

— Tu as toujours à faire.

Heureusement qu'elle avait découvert en lisant la brochure de l'hôtel dans une langue qu'elle ne comprenait pas, qu'on pouvait faire venir une couturière dans sa chambre pour se faire faire des robes. On pouvait aussi faire venir des bijoutiers, et, bien sûr, des traiteurs. Elle allait pouvoir goûter aux fameuses pâtisseries anglaises.

— Eh ! Remo, qu'est-ce que je vais dire à ma mère, si tu me laisses encore ?

— Cinq mille livres.

— Il faut que je lui dise cinq mille livres ?

— Cinq mille livres si tu ne dis rien à ta mère.

— Ça serait raisonnable pour la première nuit, ça peut arriver à n'importe quel couple de ne pas consommer le premier jour mais ça fait maintenant des nuits et des nuits. Tu te rends compte que je perds la face ?

Justement la face de lune de Poo trembla sous l'empire d'une profonde affliction. Une larme roula sur sa joue laiteuse et elle se prit le visage entre les mains pour cacher sa honte.

— D'accord, soupira Remo, combien ?

— Dix mille au bas mot. Et puis combien tu prends sur le tribut quand tu rends des services ?

— Rien, tout va à Sinanju.

— Tout va à Chiun !

— Ça va à la Maison de Sinanju, à Chiun, à moi, au village, aux Maîtres de Sinanju.

— Comment ça, je suis mariée à un Maître de Sinanju qui ne sait même pas où va l'argent de son travail. C'est à ça que je suis mariée ?

Poo avait maintenant les poings sur les hanches.

— Tu peux toujours divorcer, fit Remo en tournant la poignée de la porte.

— Divorcer est impossible. Pas dans la cérémonie de Sinanju. Aucun maître n'a divorcé. Ce n'est pas... (elle chercha le mot et le trouva) dans la tradition.

— Il a dû y en avoir un ! s'écria Remo, sentant un étai de panique se fermer sur sa poitrine.

— Tu ne sais pas et tu as lu les chroniques.

Tu peux toujours chercher mais en attendant, il me semble que c'est toi qui fais tout le boulot pour votre client d'Amérique. Réfléchis un peu.

Remo passa la porte en frissonnant : la fille n'avait que vingt ans. Qu'est-ce que ça serait quand elle en aurait cinquante ?

Tout le long du chemin jusqu'à Bath il éplucha mentalement toutes les chroniques de Sinanju. Tous les maîtres de Sinanju avaient été mariés. Tout était noté, la date de leur mariage, de leur mort, de celle de leur épouse. Il n'arrivait pas à trouver de traces de séparation.

Il arriva à Bath dans un état effroyable mais remarqua quand même tous les messieurs en trench-coat qui parlaient à leur talkie-walkie camouflé sous leur revers. On se serait cru à un bal de la reine. Eux aussi remarquèrent Remo dès qu'il entra dans le comté d'Avon, chef-lieu Bath. Visiblement il n'était pas du coin. Il était vêtu de son sempiternel T-shirt noir et pantalon gris et n'avait pour tout bagage qu'un morceau de bambou où était roulé la chronique de l'année du Dragon (112 avant J. -C.).

Un bobby^[15] interpella Remo et lui demanda courtoisement ce que contenait son bambou. Le policier avait ce délicieux accent british que Remo, comme tous les Américains, affectionnait. C'est très poliment qu'il lui répondit :

— Quelque chose à lire.

Le bobby réussit à cacher sa surprise et demanda ce qui l'amenait dans ces parages.

— Une cure, c'est pour mes rhumatismes.

— Déjà ? Vous n’avez pas vingt-huit ans.

— Vous vous trompez de vingt ans, corrigea Remo.

— Réellement ?

— Ouais, j’ai huit ans.

Cela n’amusa pas le bobby. Il leva le bras et des policiers en civil accoururent de partout. Le chauffeur de taxi était déjà en train de dire qu’il ne connaissait pas ce client, qu’il l’avait jamais vu et qu’il avait pas encore payé.

— Nous sommes à la recherche de notre Premier ministre et nous n’avons pas envie de rire, monsieur, euh Williams, fit le plus gradé des policiers en examinant le passeport de Remo. Nous sommes au regret de devoir prendre certaines précautions et elles pourraient avoir pour conséquences de limiter vos allées et venues.

— Pas de problème, fit Remo, dites où je ne dois pas aller et je n’irai pas.

— J’ai bien peur que vous ne puissiez aller plus loin, M^r Williams.

— J’ai bien peur, mon vieux, d’être obligé de le faire.

— Nous allons être obligés de vous stopper physiquement.

— J’ai bien peur de ne pas pouvoir vous laisser faire.

Échangeant une série d’excuses, Remo et les policiers entamèrent une course poursuite à travers les rues de Bath. Tout en esquivant les policiers de sa gracieuse majesté, Remo essayait de se repérer. Il fallait qu’il trouve les bains. Des mains se tendaient sans arrêt vers lui et il fallait qu’il laisse son corps répondre aux mouvements de l’air pour les éviter, sans cesser de lire son parchemin. C’était la chronique du contrat de Maître Wa pour l’empereur Claude. Il avait été mandaté pour surveiller les légions d’Angleterre. L’empereur craignait une sédition.

— Arrêtez cet homme ! hurla quelqu’un.

— On n’y arrive pas, Monsieur, ce type est fait de courants d’air.

— Alors, ne le lâchez pas d’un pouce.

— D’un pied.

— D’une semelle, pas moins.

— On fait ce qu’on peut.

Suivi à distance par une escorte d’observateurs, Remo apprit du parchemin qu’un proconsul particulièrement ambitieux nommé Maximus Granicus avait éprouvé la tentation de faire marcher ses

légions sur Rome pour prendre la place de l'empereur.

Maître Wa, mandaté pour l'empêcher de franchir le Rubicon, racontait comment le proconsul s'était installé à Bath, à cause de ses rhumatismes et avait fait construire un palais à deux stades au nord de la route militaire.

« Un vrai dédale, relatait la chronique, des murs en quinconce qui fonctionnaient comme des pièges. ».

Cela n'avait pas empêché Maître Wa de lui faire avaler son oreiller à l'insu de tous. Sa mort avait été mise sur le compte d'une crise d'asthme.

— La route militaire ? demanda Remo à un bobby qui plissa le front de perplexité.

— Il y aurait bien la route des Américains. Elle a servi avant le débarquement de Normandie.

— Non, plus vieux.

— Désolé, je ne vois pas.

Suivi par ses fileurs, le « sujet » tourna en rond dans la ville, interrogeant les passants qui haussaient les épaules. Seule une petite fille sembla connaître ce qu'il cherchait.

Elle avait une robe à carreaux, une frimousse pleine de taches de rousseur, des nattes et tous les autres signes caractéristiques des élèves anglaises, en particulier cet accent d'Oxford dont Remo n'arrivait pas à se rassasier.

— Suivez les bornes blanches, fit-elle, montrant des petites stèles au ras de la pelouse, les Romains en ont laissé partout pour marquer leurs routes, n'importe quel idiot sait cela.

— Je suis américain.

— Ceci explique cela. Demandez à un bobby si vous vous perdez.

*

* *

Remo trouva la vieille borne et regarda aux alentours. Des moutons paissaient dans les champs. Un cottage fumait au carrefour du chemin. Il entendit des voix.

— Le sujet est arrêté exactement à l'endroit où le Premier ministre a disparu. Il se retourne. Mon Dieu, il nous fait signe de nous taire. Absolument incroyable, il nous entend à une distance d'un demi-kilomètre.

Remo essayait de se concentrer. Du talon, il tapota le macadam de la route : il pouvait sentir la pierre sous le bitumé. La nouvelle route avait suivi le tracé de l'ancienne voie romaine. Il repéra un tumulus herbeux, à trois cents mètres de là. Les herbes retraçaient les limites d'un ancien château. N'importe quel imbécile, même archéologue, savait cela.

Remo enjamba le muret qui bordait la route et marcha dans le champ au milieu des ovins. Il pouvait sentir les pierres enfouies sous ses pieds, beaucoup de pierres. Il fit le tour du tumulus, cherchant. Enfin il trouva : un rectangle d'herbe avait été découpé et remis en place.

Il se baissa et commença à retirer la couche de gazon. La terre, en dessous, avait été fraîchement retournée. Il se mit à gratter et entendit les autres, là-bas, sur la route, dire que le sujet avait découvert quelque chose. Il suivit le tunnel de terre fraîche et sentit une pierre sous ses doigts : le mur d'enceinte du palais de Maximus Granicus.

*

* *

Hazel Thurston étouffait. Depuis trois jours qu'ils étaient enfermés dans cette salle, l'air commençait à devenir vicié. Le garde suçait régulièrement sur un embout de plastique. Il devait aspirer de l'oxygène pur.

Hazel Thurston se redressa à force de volonté et dit d'une voix chancelante :

— J'ai une dernière déclaration à faire.

Amenez-moi votre chef.

— Tu peux me causer à moi, vieille salope.

— Je ne te donnerais même pas mes tampax à bouffer, goret infect. Amène-moi ton chef !

M^r Arieson arriva, tout sourire, sans masque à oxygène, frais comme une rose.

— Monsieur, je pense que je vais m'évanouir, j'aimerais vous faire part de mes derniers souhaits.

— J'adore les derniers souhaits.

— God save the Queen ! God save England [\[16\]](#) !

Autour d'Hazel Thurston la pièce se mit à trembler. Tout devint noir quand, soudain, le mur sembla exploser. Derrière la projection de terre, apparut un homme mince, en T-shirt noir et aux poignets épais.

Le gros terroriste pointa sa mitraillette mais le nouveau venu lui donna une sorte de gifle et la tête de l'Irlandais éclata comme un sac de papier.

— Arieson ! À nous deux ! clama l'homme mince.

— Me voici, fit Arieson, tout sourire.

Ils formaient un contraste saisissant : Remo, longiligne, se déplaçant à la vitesse de l'éclair, Arieson, massif, barbu, le torse et le cou de béliet.

— Alors, homme de Sinanju, tu as finalement reçu mon message ?

— Je t'écoute.

— Ne te mets plus jamais sur mon chemin. Vous autres de Sinanju, vous êtes toujours sur mon chemin. Même ici. Vous êtes venus tuer mon ami Maximus Granicus avant qu'il ne puisse mener sa guerre civile.

— Qui êtes-vous tous les deux ? demanda le Premier ministre.

— Quelqu'un qui n'aime pas qu'on le dérange, répondit Arieson.

— Je suis votre sauveteur, fit Remo.

— Bon alors, laissez-moi passer, fit Hazel Thurston.

— Une seconde, que je tue ce type d'abord, fit Remo.

— Faites, je vous en prie, mais laissez-moi prendre un bol d'air.

Elle fit signe de reculer aux hommes de Scotland Yard qui se pressaient dans l'entrée.

Remo saisit une roche énorme ; elle devait bien peser une tonne. Remo attendit qu'Arieson feinte pour la lui envoyer sur la poitrine. Mais Arieson ne feinta pas ; il marcha droit sur la pierre et à travers le mur, et disparut en s'écriant :

— *Salve gladiati !*

Si Arieson avait la faculté de passer à travers les murailles, l'autre inconnu avait celle de passer à travers les cordons de Scotland Yard. On le perdit dans le dédale du vieux palais romain et un peu plus tard, le Premier ministre apprit du Président des USA que son sauveteur était américain.

— Il se déplace d'une façon tout à fait incroyable mais qui est cet Arieson et quel groupe terroriste représente-t-il ?

— Nous ne savons pas encore et c'est bien ce qui nous inquiète, fit le Président.

Il n'allait quand même pas dire, même à son alliée la plus fidèle,

que Smith, patron de son arme secrète, avait mis sur pied un panel chargé de brainstormer sur tous les phénomènes anormaux qui surgissaient de par le monde. Une force mystérieuse était en action, capable d'instiller une fureur guerrière dans n'importe quel groupe humain.

*

* *

Remo retourna à Sinanju avec sa tendre épouse et les malles d'emplètes qu'elle avait faites à Harrod's. Remo n'avait pas réussi à résoudre le puzzle Arieson mais il avait une idée en ce qui concernait Poo.

— Chiun, en tant qu'Américain, je veux que ma femme vive ici, dans cette maison, fit-il après avoir prodigué les salutations d'usage au vieil Oriental. Elle tiendra les comptes.

— Ridicule, comme tout ce qui est américain, commenta Chiun, les lèvres pincées.

— Elle a des idées sur la façon de mener cette maison.

— Vraiment ? Fit Chiun, en posant ses doigts aux ongles longs sur la table, le visage apparemment impassible.

Poo commença par une série de courbettes puis se mit à parler des femmes des anciens Maîtres de Sinanju. Elle semblait en connaître un rayon. Apparemment les épouses commençaient par enlever leur slip et finissaient avec la culotte du mari. Quand il fut plus de minuit, Chiun lui demanda si elle avait bien exprimé tous ses desiderata.

— Oui, cher beau-père, répondit Poo, les yeux baissés.

— Très bien, parce que désormais il faudra négocier avec Remo. C'est à sa part que tu as droit.

— Et à quelle part a-t-il droit ?

— À celle que je lui laisse. C'est la tradition de Sinanju.

Remo, sourire intérieur, vit le sang quitter la face déjà blême de Poo Cayang. Il vola à son secours.

— Tu sais, chérie, si tu te sens blousée, tu peux toujours divorcer.

— Non, brama-t-elle, on ne divorce pas chez les Sinanju !

Souriant, Chiun laissa les époux régler leurs petites affaires. Poo voulait une liste complète des biens de Remo.

On se serait cru en Californie.

CHAPITRE IX

Anna Chutesova savait reconnaître la panique, même si, surtout si on cherchait à la cacher derrière le masque bétonné et la langue de bois d'un maréchal soviétique. Dans la patrie du socialisme, elle arrivait toujours enveloppée dans du papier brun tamponné de lettres rouges : sécurité d'État.

— Camarade Chutesova, tu ne peux pas mettre les Américains au courant, tu mets en cause la sécurité nationale, répéta le vieux maréchal Poliakoff.

Le placard de médailles qui ornait sa poitrine en faisait un bruit de ferraille. Mais lui au moins, au contraire d'Abdul Haq, avait gagné ses médailles pendant la guerre patriotique.

Dans la clairière, les autres hochèrent la tête, gravement. Ils se trouvaient à trente kilomètres au sud de Moscou, quinze maréchaux et membres du politbureau : tout ce qui restait de la ligne orthodoxe. Les autres étaient devenus fous.

Autour d'eux, quelques soldats de la première division de la garde, encore fidèles, faisaient le guet, AK 47 à la hanche.

Il faisait déjà froid et toutes les feuilles étaient tombées. L'hiver était en avance cette année et les hommes se passaient des bols de thé pour se tenir chaud.

Anna Chutesova haussa les épaules.

— Parce que vous pensez que la sécurité nationale se porte bien ? Que faisons-nous ici, rassemblés comme des lapins apeurés ? On ne sait même plus qui nous est encore fidèle.

— Mais ce sont quand même des Russes, rappela le maréchal. Ils se battent pour notre mère patrie. Ils sont comme nous, ils en ont marre d'attendre l'arme au pied que leur matériel se rouille.

Anna Chutesova fixa sur lui un œil perçant.

— Il semble que vous aussi, maréchal, vous êtes atteint du mystérieux virus qui ravage nos troupes.

— Le courage et le sens de l'honneur ne sont pas des virus.

— Quand l'armée décide de partir en guerre toute seule contre les États-Unis et kidnappe le chef de l'État, on peut considérer ça comme

une sérieuse maladie de la chaîne du commandement, vous ne croyez pas ? Les bras et les jambes sont partis en campagne et la tête se retrouve, terrifiée, dans cette clairière.

— L'armée va peut-être gagner, fit le maréchal Poliakoff.

Le maréchal Nevsky, chef du KGB, l'approuva d'un signe de tête.

— Gagner quoi ? le cingla Anna Chutesova.

— Gagner la guerre ! Vaincre notre ennemi capitaliste ! Faire triompher le communisme.

Anna Chutesova se figea. Elle pouvait voir que les propos du maréchal Poliakoff touchaient l'assistance.

— Vous aurez la victoire des cimetières. Vous ne trouvez pas qu'il fait assez froid comme ça ? Vous voulez l'hiver nucléaire ?

Les hommes frissonnèrent malgré eux.

— En Amérique, continua Anna Chutesova, exploitant son avantage, il y a un homme qui peut nous aider. Les Américains ont tout autant intérêt que nous à éviter la guerre.

— L'homme dont vous parlez, intervint le chef du KGB (il avait une bonne tête de castor, mais ce n'était qu'une apparence, en fait il était impitoyable), ne serait-il pas brun, plutôt beau garçon, avec de hautes pommettes et des poignets épais ? Un certain Remo Williams ?

— De fait.

— C'est bien l'homme qui vous a accompagnée dans cette mission contre l'hypnotiseur Rabinowitz ?

— De fait.

— Cet homme ne vous a-t-il pas séduite ?

— Non. Je l'ai séduit. Vous croyez que je ferais passer l'envie de copuler avec un homme avant l'intérêt national ?

— Comment le saurions-nous ?

Anna Chutesova connaissait ces hommes qui la regardaient maintenant avec des yeux de prédateurs. Il fallait qu'elle rentre dans leur jeu et leur dise ce qu'ils voulaient entendre.

— Si j'ai envie de sexe, qui est meilleur qu'un homme russe ? mentit-elle.

Et elle put voir tous ces hommes, âgés de soixante ou soixante-dix ans, se rengorger avec satisfaction et lui donner l'autorisation de sauver le monde de l'holocauste nucléaire.

— Fais ce que tu as à faire, camarade Chutesova, décida Nevsky

pour tous les autres.

— Merci, répondit-elle, le visage impassible.

En fait, elle avait déjà appelé Smith. Il lui avait raconté que cette soudaine soif de guerre était déjà apparue ailleurs.

— Je dois aussi vous dire, avait-il ajouté, que jusqu'ici Remo n'a pas réussi à neutraliser la force qui est derrière ce phénomène. Un certain Arieson. Ça vous dit quelque chose ?

— Non, rien et je suis désolée d'apprendre que Remo n'a rien pu contre cet homme. Mais il a quand même réussi là où tous les autres se sont fait prendre.

— Que voulez-vous dire ?

— D'après ce que vous me dites, il semble être le seul qui ait approché. Arieson sans tomber sous sa coupe.

— Je vous l'envoie, fit Smith en raccrochant.

L'adorable Poo multipliait les allusions. Par exemple, elle laissait pendre une nouille molle au bord de son bol et tout le monde pouffait. Ou elle regardait Remo et pointait le sol de son pouce, signe chez les Coréens, qu'il n'assurait pas. Elle en était à désigner tour à tour Remo et les vieillards qui passaient.

Toutes ces manœuvres ne réussissaient pas à donner à Remo l'envie de sauter Poo. En fait, dans son ventre, se coagulait un dégoût profond de sa charmante épouse. Ce n'était pas seulement que la Coréenne était moche et grasse, cela n'aurait pas gêné Remo qui ne s'hypnotisait plus sur les apparences, non, cette femme était moche à l'intérieur. Elle réussissait à être un raccourci saisissant des pires défauts qu'on pouvait trouver chez une femme.

Aussi était-il déjà dans l'avion de l'Aeroflot qui reliait Pyong Yang à Moscou, tandis que la conférence au sommet se déroulait dans la clairière.

Anna Chutesova attendit Remo à l'aéroport. Malgré le froid, il n'était vêtu que de ses habituels T-shirts noir et pantalon gris et il sembla danser jusqu'au bas de la rampe de l'avion. Le KGB devait les surveiller mais maintenant que Remo était là, elle se sentait à l'abri.

— Bonjour chéri, fit-elle.

— Bonjour chérie, répondit-il et elle fut dans ses bras, fondant sous son baiser brûlant.

Elle se mit à trembler.

— Pas sur la piste quand même, dit-elle, la voix rauque en essayant de se dégager.

— La piste vaut bien un lit, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Tu as essayé ?

— Non, je plaisantais.

— Ça ne me dérangerait pas non plus, mais nous sommes probablement en train d'être mitraillés par une brigade de photographes du KGB.

— Tant mieux, on va les instruire.

— Remo, arrête ! cria-t-elle, au bord de la jouissance. Je te veux toi tout entier, pas seulement tes doigts jouant avec mes terminaisons nerveuses.

Elle réussit à se dégager.

— Remo, la situation ici est une catastrophe. On ne sait même pas quelles unités ont été touchées par le virus. Les séditions ont enlevé le Premier secrétaire. Ils veulent le forcer à déclarer la guerre à l'Amérique. Ils sont fous, ils veulent affronter l'armée américaine en bataille rangée ; un endroit désigné à l'avance pour s'entre-massacrer, comme au bon vieux temps.

— Allons à l'hôtel, suggéra Remo. Lui aussi sentait son corps devenir fou au contact d'Anna Chutesova.

— Tu es venu ici pour sauver nos pays ou faire l'amour dans une chambre d'hôtel ?

— Devine, fit-il.

Anna Chutesova rosit.

— On le fera après le boulot.

— Ça c'est bien les femmes : toujours le boulot d'abord, soupira Remo.

*

* *

— Et tu dis qu'on ne sait même pas où se sont regroupées les divisions putschistes ?

Anna Chutesova approuva d'un hochement de tête.

Remo se gratta la sienne. Il allait falloir qu'il demande de nouveau à Chiun : c'était sûrement dans les chroniques de Sinanju.

— Remo, fais attention au téléphone, intervint Anna, comme si elle avait lu dans ses pensées, le KGB, l'a sûrement placé sous écoute.

Remo décrocha le combiné. Il sentait encore l'ébonite et semblait

sortir d'un film d'époque. Remo se mit à le polir entre ses doigts pour lui donner un aspect plus moderne. En même temps les vibrations servaient de contre-mesure électronique. Il eut Smith qui le mit en contact avec l'unique appareil de Sinanju. Ce fut la maman de Poo qui décrocha. La ligne était encore chez le boulanger.

— Bonjour Madame, salua Remo, je voudrais parler à Chiun.

— Poo est juste à côté de moi, fit la maman.

— Madame, je dois parler à Chiun, c'est important.

— Ton épouse légitime attend ici jour et nuit que son mari s'occupe d'elle. Ses yeux sont pleins de larmes mais sa grotte parfumée est pleine de rien du tout.

— Oui, bon, d'accord, passez-moi quand même Chiun.

Remo bouillait. Il sourit à Anna, elle lui rendit son sourire.

— Je vous passe Poo, trancha la maman.

— Poo, je dois parler à Chiun.

— Remo ! hurla Poo dans le récepteur. Il y a une femme à côté de toi ! Je le sens !

— Poo, c'est un appel urgent. Il faut que je parle à Chiun.

— Tu n'as pas consommé notre mariage et tu me trompes déjà, gémit la Coréenne.

Anna Chutesova ne comprenait pas le dialecte coréen de Sinanju, mais il y avait certaines choses qu'elle pouvait comprendre.

— Remo, lui demanda-t-elle dans son dos, tu as une petite amie en Corée.

— Non, répondit honnêtement Remo.

— Qui est-ce alors ?

— Une relation d'affaires, un contrat passé avec Chiun.

— Oui, mais qui est-ce ?

— Ma femme, lâcha Remo.

Il revint vers le téléphone. Chiun était arrivé.

— Chiun, Arieson est en Russie, il est sur le point de démarrer la Troisième Guerre mondiale. Où puis-je le trouver ?

— Pas la peine tant que tu n'as pas trouvé le trésor.

— Où est-il ? s'impatienta Remo.

— Ce n'est pas une façon de parler à ton père, gronda Chiun.

— Petit père, je vous en prie, je suis en Russie et les choses vont mal.

— Bon, si Arieson se trouve dans le nouveau pays qu'on appelle Russie, cela inclut la Sibérie. Il y a un camp de Mongols entre Vladivostok et Kubsk. C'est là qu'il doit se trouver. Ces Mongols adorent les gens comme lui.

— Merci, petit père.

— Poo veut te parler.

— D'accord, soupira Remo, c'est bien parce que je vous dois une faveur.

— Une faveur ? s'exclama Chiun. Tu me dois tout et tu parles seulement de cette petite chose. La voilà. Ma pauvre enfant, ne pleure plus, Remo ne voulait pas te déshonorer toi et ta famille par ses contre-performances viriles. N'est-ce pas Remo ? Parle sans peur mon enfant.

— Remo, tu me manques, reviens vite !

La voix de Poo était hachée de sanglots.

— Merci de me faire partager tes émotions, fit Remo en raccrochant.

Et, se retournant, il demanda à Anna Chutesova si elle connaissait un camp mongol entre Vladivostok et Kubsk. Elle hocha la tête et déplaça une grande carte.

— On les appelle les terres tribales, expliqua-t-elle en désignant du doigt une zone brune qui couvrait des milliers de kilomètres carrés. C'est tout à fait étonnant que Chiun les connaisse. Les tsars, comme les Soviets, n'ont pas osé toucher à ces gens-là : une sorte d'entente tacite. On les laisse tranquilles, ils nous laissent tranquilles. Et tous les ans, quel que soit le régime, même si le reste du pays crève de faim, on leur amène du grain et des fourrages.

— Et pourquoi ? demanda Remo.

— Parce qu'ils sont les descendants de la grande horde de Gengis Khan.

Remo fit la grimace : Gengis Khan était le summum du boucher militaire. À côté de lui Hitler faisait figure d'humaniste dégénéré.

— Vous savez que Gengis Khan n'a jamais été vaincu ? reprit Anna. Il a dévasté toute l'Asie, ne laissant derrière lui que des morts.

L'idée du paradis pour un Mongol c'est une steppe brûlée où son cheval peut galoper éternellement.

Ils volaient maintenant à mach 2 à bord d'un Mig 25 d'entraînement spécialement aménagé pour emmener deux passagers. Remo s'arracha à la contemplation de cette toundra sans fin.

— Ouais, je sais, il a détruit Bagdad, malgré nos avertissements et nous avons dû nous occuper de lui.

— Gengis Khan est mort d'une crise cardiaque, observa Anna.

— Je te montrerai tout à l'heure comment on fait les infarctus à Sinanju.

*

* *

Le pilote fit un atterrissage lamentable. Il avait entendu parler du sort que les tribus réservaient aux pilotes qui tombaient en panne dans le coin et Remo avait dû user de toute sa « persuasion » pour qu'il accomplisse sa mission. Dès que ses deux passagers posèrent le pied sur la toundra gelée, il emballa ses turbines et, dans sa précipitation, faillit se crasher au décollage.

Presque immédiatement des centaines de cavaliers vêtus de peaux de bête apparurent à tous les points de l'horizon. Ils montaient leurs petits poneys velus, lancés en plein galop.

Anna saisit la main de Remo. Les petits hommes au visage tanné semblaient déchaînés, poussant leurs chevaux à la limite de leur endurance, comme si chacun voulait être le premier à atteindre les intrus.

Le plus rapide tendait déjà sa main vers la tête de Remo pour l'arracher. Ensuite, ils se la disputeraient comme un ballon. Un noble jeu qui avait fait plein de petits de par le monde, du rugby au polo.

Remo adressa à Anna un sourire rassurant.

— Tu vas voir l'infarctus de Gengis Khan.

Il attrapa le premier cavalier, comme s'il raccompagnait dans sa cavalcade, le détournant juste un peu de sa course. En même temps il glissait sa main droite sous le sternum du Mongol et saisit une poignée d'artères, bloquant le flux du sang. Les yeux de l'homme s'exorbitèrent puis il retomba de côté, la face convulsée, les lèvres bleues.

— Infarctus, commenta Remo.

Il dut s'occuper des deux suivants simultanément.

Au premier il griffa la face et écrasa la rate.

— Variole, diagnostiqua-t-il.

Au second, il obtura les artères du cou avec ses doigts jusqu'à ce que le guerrier tombe inconscient.

— Hémorragie cérébrale.

Un nouveau cavalier fonçait. Remo le souleva de son poney et d'une rapide incursion des doigts dans le torse, fit brusquement gonfler ses articulations.

— Arthrite rhumatisante, fit-il d'un ton enjoué. Et je suis moyen. Tu devrais voir faire Chiun. Mais je pourrais quand même te faire toutes les maladies si j'avais plus de temps.

« Le temps est justement ce qui manque », pensa Anna. La horde invincible des Mongols montait de tous les horizons de la steppe, brandissant des sabres. Cette fois-ci, même Remo ne pourrait pas les sauver.

CHAPITRE X

Huak était un grand guerrier. Il était le fils de Bar, petit-fils de Huak Bar, arrière-petit-fils de Kar et sa lignée remontait directement à Sar Wa, porteur, au sac de Bagdad, de la bannière à sept queues de yacks du Grand Khan, Gengis, père de Khoubilai, roi des Khans. Huak n'avait rien perdu de la tradition de meurtre et de rapine qui avait mis à feu et à sang la moitié au monde.

Contrairement à ce que pensait Remo, Gengis Khan avait été un fin politique. D'abord il avait su unir d'une poigne impitoyable les tribus disparates qui, jusque-là, gaspillaient leurs talents à s'étriper entre elles. Ensuite il avait compris que pour garder sous le pouvoir de quelques milliers de cavaliers un empire qui s'étendait de la Chine à la Hongrie et à l'Égypte, il fallait quelques mesures d'exception. L'une d'elles était le massacre systématique de toutes les populations, incendie des villes, empilement des crânes en pyramides. D'abord il y aurait moins de gens à surveiller, ensuite les survivants seraient inoculés avec le plus sûr des vaccins : la terreur métaphysique du Mongol.

Et c'est le sentiment qu'éprouvait Huak en voyant le démon blanc encore debout au milieu des cadavres de ses frères.

— Skirah [\[17\]](#) ! hurla-t-il.

Huak n'avait pas peur de la mort. Il croyait comme les autres Mongols qu'un homme tué honorablement à la bataille se réincarnerait pour se battre encore et encore et encore, jusqu'à la fin des temps. Seuls ceux qui fuyaient pendant la bataille finissaient en créatures inférieures. Mais l'esprit qui surgissait comme le vent pouvait arracher son âme et la jeter aux royaumes des ombres, sans cheval, sans épée, sans nom, privé d'être pour l'éternité.

Ceux des guerriers qui n'entendirent pas immédiatement l'avertissement de Huak furent emportés par l'esprit dans le gouffre sans fond du néant. À côté de l'esprit était une créature livide à la chevelure de brume qui devait se repaître de leurs âmes volées.

Un jeune guerrier qui avait entendu l'ordre de Huak, crut qu'il pourrait quand même tirer une petite flèche. Les Mongols pouvaient tuer un homme lancé au galop à quatre cents mètres de là. Il fit jaillir une flèche de son carquois et banda son arc courbe.

Mais le sabre de Huak envoya un éclair et le gamin tomba, jugulaire tranchée.

Le père du jeune homme, qui chevauchait à son côté, vit ce que Huak avait fait et dit :

— Merci, frère Huak.

Huak hocha la tête ; ils s'étaient compris.

Sans lui, l'âme du jeune guerrier était perdue pour toujours. Le père allait pouvoir emporter sa dépouille et l'enterrer, sachant qu'il faisait toujours partie du clan et qu'il allait revenir, comme garçon bien sûr. Les mâles ne se réincarnaient jamais en femelles, à moins d'avoir fui à la bataille.

Le silence retomba sur la steppe, à peine troublé par le souffle des petits poneys velus qui s'ébrouaient.

— Ô, Skirah, fit Huak, que pouvons-nous te donner en offrande pour apaiser ta colère ?

— Fais reculer tes chevaux, ils puent. Ta horde sent la fosse à purin, répondit l'esprit blanc dans une langue que même les Mongols n'employaient plus depuis Gengis Khan.

— Combien de langues parles-tu ? chuchota Anna.

— Je ne sais pas. C'est dans les chroniques de Sinanju. Mais si tu sais dire à un Mongol de faire reculer son poney puant, tu as déjà la moitié du vocabulaire dont tu as besoin.

— Allez, ramasse, commanda de nouveau Remo.

Obéissants, les Mongols descendirent de cheval et entassèrent le crottin dans leurs couvertures de yack.

— Les Parisiens devraient en faire autant avec leurs chiens, glissa Remo en anglais puis tout haut et en mongol :

— Je cherche quelqu'un.

— Qui Skirah ?

— Un certain Arieson.

Le Mongol secoua la tête. Remo décrivit :

— Costaud, barbu, cou de taureau, yeux étincelants, difficile à percer d'une flèche, impossible même sûrement.

— Ah, notre ami Kalak ?

— Blanc ?

— La couleur de la viande de yack pourrie, oui, rigola le Mongol.

— Tu veux rester sur ton poney ou te mélanger à la toundra ? demanda Remo sans élever la voix.

Le Mongol prit la couleur d'un yack malade.

— Je ne voulais pas déshonorer ta couleur, ô, Skirah ! Nous allons te montrer le chemin de notre camp.

— D'accord mais avance, je ne veux pas être sous le vent de vos chevaux.

— Bien, Skirah.

— C'est quoi, Skirah ? demanda Anna.

— C'est un de leurs esprits. Peut-être leur façon à eux de prononcer Sinanju.

— Je crois comprendre. Quand ils ont perdu Gengis Khan ils ont expliqué sa mort par la venue d'un esprit. Et comme Gengis était un grand Khan, il fallait que ce soit un grand esprit. Tout est logique, même les mythes, tu ne crois pas ?

Remo sourit.

— Tu marches derrière huit cents chevaux et tu regardes si les mythes ont des explications rationnelles.

— Et qu'est-ce que je devrais regarder, Monsieur l'esprit fort ?

— Là où tu mets les pieds.

Anna sentit autour de son pied une soudaine chaleur humide. Remo était si terre à terre parfois.

Elle se figea pour de bon. Sous le crottin de cheval, la steppe avait été écrasée. Elle avait reconnu les deux bandes de terre retournée : des traces de chenilles.

« Mon Dieu, pensa-t-elle, si les Mongols ont des chars maintenant. À moins que... »

Elle leva la tête et vit que le pire était arrivé. Du haut de l'ondulation où ils se trouvaient, elle pouvait voir le campement. Parquée entre les yourtes de peaux, elle distinguait les masses épatées de chars frappés de l'étoile rouge. Elle reconnut les T 80 dernier modèle des divisions d'élite de la garde. Elle vit aussi des soldats russes et des Mongols se promener entre les tentes bras dessus, bras dessous. Beaucoup semblaient avoir échangé leurs armes et ils fraternisaient.

— Remo, fit Anna d'une voix blanche, demande-leur ce qui s'est passé.

Remo rattrapa un des cavaliers et traduisit ce qu'il disait.

— Il y a eu une grande bataille et les Blancs ont montré qu'ils aimaient la guerre. Ils ne craignaient pas la mort et ils ne se battaient pas comme le font les blancs d'habitude, pour voler, ou défendre quelque chose, ou sauver leurs misérables vies. Non, ils se battaient pour l'honneur de se battre.

Ainsi les Russes et les Mongols avaient fait cause commune et allaient déferler sur l'Amérique à travers le détroit de Béring comme l'avaient fait les Indiens il y a des millénaires.

— Et j'ai entendu le mot Kakak, remarqua Anna. Il parlait d'Arieson ?

— Non, répliqua Remo, Kakak, c'est la guerre. Arieson c'est Kalak. Mais c'est la même chose, on dirait bien qu'Arieson, c'est le démon de la guerre.

— Tiens, voilà les rabat-joie !

Anna cligna des yeux et découvrit un homme qui chevauchait à leur rencontre. Il dégageait une telle impression de puissance qu'il en coupait le souffle. Sa barbe fleurissait, drue et luxuriante, comme une prolongation naturelle de son cou et ses mâchoires, qu'on aurait dit taillées dans du marbre. Il portait un casque russe et ressemblait à une de ces statues de héros de la grande guerre patriotique dont les artistes staliniens du réalisme socialiste avaient parsemé les places d'Union Soviétique. Ses yeux étincelaient quand il s'adressa à Remo.

— Tu arrives et tu chasses nos chevaux. Tu trouves qu'ils puent. C'est la vie qui pue.

Le camp tout entier s'était pétrifié pour regarder les deux hommes s'affronter.

— Arieson, ton odeur, c'est celle des charniers, les lendemains de bataille.

Un chef de char, voyant que son ami insultait un inconnu élançé crut bon de mettre son grain de sel. Il démarra son engin et roula droit sur Remo. Il n'entendit pas Arieson le mettre en garde. Il vit l'étranger aux poignets épais disparaître. Ce maigrichon avait dû être broyé sous ses chenilles. Du reste il entendit un crissement affreux. Mais que faisait son char à tourner sur place ? Soudain l'autre chenille se disloqua à son tour. Ivre de rage le tankiste jaillit de sa tourelle, Kalach au poing pour apprendre aussitôt quel goût avait son arme. Remo venait de la lui enfoncer dans la gorge et s'était remis à marcher.

— Vous voyez, vociférait Arieson, c'est un assassin, pas un soldat ! Un assassin de Sinanju, le genre à frapper sous le couvert de

l'obscurité. Se vend au plus offrant. Pas de courage. Se bat même pas contre la peur, l'utilise.

— Est-ce vrai Remo ? demanda Anna.

— Il a raison, j'ai peur, j'utilise cette peur.

— As-tu essayé de parler avec lui ?

— Je ne veux pas lui parler, je veux le tuer.

— Mais tu n'as pas essayé de lui parler, n'est-ce pas ?

— Je vais d'abord le tuer, je lui parlerai ensuite.

— Apparemment tu n'as pas réussi alors laisse-moi lui parler.

— Ne bavarde pas trop longtemps.

— Tu peux toujours te battre si tu t'ennuies, jeta la jeune femme russe.

Elle voulait s'approcher d'Arieson pour comprendre ses réactions. Arieson, lui, criait aux soldats russes de ne pas se battre avec l'assassin de Sinanju. Ceux qui ne voulurent pas entendre son avertissement coururent à l'abattoir. Ils retombèrent proprement dépecés par un Remo machinal.

— Jamais un vrai combat de la part de Sinanju, cracha Arieson. Une bande d'assassins.

— Ainsi Remo semble avoir un certain pouvoir sur vous ? remarqua Anna Chutesova.

— Pas sur moi, mais sur ce que je veux faire et ça dure depuis des millénaires.

— Et vous aussi vous durez depuis des millénaires. Que voulez-vous au juste, monsieur Arieson ?

— Et que veut Remo ? demanda Arieson.

— Il veut le trésor de Sinanju.

Les mots avaient jailli de ses lèvres sans qu'elle y réfléchisse mais elle sut aussitôt qu'elle avait touché juste.

Elle entendit un choc sourd puis un objet rouler.

« Pourvu que ce ne soit pas une tête, pensa-t-elle », puis tout haut :

— Remo, arrête !

— Je n'y peux rien, c'est eux qui m'attaquent.

Il s'était rapproché d'Arieson et d'Anna.

— Ainsi, vous voulez le trésor de Sinanju ? demanda Arieson.

— Oui, fit Remo, vous savez où il est ?

En même temps, il esquivait les assauts de trois gros tankistes russes qui chargeaient avec des pelles de tranchée.

— Bien sûr, ricana Arieson. Mais il faut me donner quelque chose en échange.

— Pas question, je ne veux pas que tu attaques l'Amérique avec ta horde.

— Alors, tant pis pour toi ; tu ne sauras pas où est ton trésor.

Remo s'était jeté sur lui comme la foudre mais le petit poney qu'Arieson chevauchait l'instant d'avant se cabra et s'enfuit dans la steppe. Il n'avait pas de cavalier.

Soudain le silence retomba. Il semblait que les esprits retombaient avec lui. Quelque chose soudain manquait. Les soldats russes avaient l'air de bidasses qui se demandaient ce qu'ils foutaient dans cette steppe désolée.

Seuls les Mongols n'avaient pas l'air d'avoir changé. Ils se regroupèrent autour d'un chaman qui entreprit des incantations pour que l'esprit de Kalak reste dans leur cœur.

— Anna ! Anna !

La voix venait d'une yourte de yack. Remo et Anna soulevèrent le pan de peau qui faisait office de porte et découvrirent un homme menotté et recouvert d'un manteau de soldat trop grand pour lui. Remo reconnut la tache de lie de vin qui ornait son crâne chauve. Le Premier Soviétique leur montra une feuille de papier ornée du grand sceau du parti.

— Ils m'avaient fait signer une déclaration de guerre antidatée. Comme les Japonais à Pearl Harbour. L'attaque était pour demain.

*

* *

Harold W. Smith apprit de la bouche de son contact russe, Anna Chutesova, que tout danger de guerre était provisoirement écarté.

— Au moins entre l'Union Soviétique et les États-Unis observa Smith, mais Arieson peut frapper n'importe où.

— Oui mais, chaque fois, nous apprenons à mieux le connaître, fit remarquer Anna Chutesova. Et chaque fois, Remo réussit à le contrer. On dirait même que Sinanju a fait cela pendant des siècles et des siècles.

La voix de la jeune-femme était soudain devenue rauque et elle laissa retomber le combiné.

— Remo, soupira-t-elle longtemps plus tard, tu es merveilleux.

— Correct, sans plus. Je pensais à autre chose.

— Tu n'avais pas besoin de me dire ça, reprocha Anna.

— Je ne voulais pas te heurter, mais tu sais que faire l'amour fait partie de mon entraînement. Parfois je suis très bon, parfois moyen.

— C'est comme du travail pour toi ?

— Non, fit Remo en secouant la tête, avec toi ce n'est jamais du travail.

— J'espère, mais je ne le saurai jamais.

— Mais si, tu sais très bien, ça ne trompe pas une femme, fit-il en l'embrassant tendrement.

En fait, il dut reconnaître intérieurement que lui-même ne savait plus. C'était la rançon de Sinanju : les frontières de son égo devenaient floues.

Le téléphone sonna avec un horrible grincement. Toujours couché, Remo attrapa l'affreux produit de démocratie populaire sans regarder et sans rien renverser.

C'était Chiun, hors de lui. Il avait appris que Remo avait refusé un accord avec Arieson. Le trésor de Sinanju contre la liberté d'attaquer l'Amérique avec ses troupes de choc russo-mongoles.

« Arieson, sale cafteur », pensa Remo. Chiun poursuivit :

— Arieson propose un rendez-vous dans un endroit qui lui est cher. Vas-y tout de suite.

— Je vais y aller, petit père.

— Tout de suite ! Si tu crois que je ne sais pas ce que tu es en train de faire. Je peux sentir d'ici l'odeur suffocante de cette catin blanche.

— On y va, petit père, et je récupérerai le trésor mais laissez-moi d'abord m'occuper de celui-ci.

Remo laissa retomber le combiné et roula avec Anna sur la fourrure qui recouvrait le sol de son appartement moscovite.

*

* *

L'endroit qu'Arieson avait choisi pour la rencontre était un labyrinthe de tunnels, de blockhaus et d'obstacles antichars rouillés

qui s'étalait sur des centaines de kilomètres ; un projet grandiose qui à l'époque où il avait été conçu devait changer le cours de l'Histoire. En fait, il n'avait changé que le cours de l'offensive allemande. C'était la ligne Maginot (un expert : il avait terminé la guerre de 14, comme caporal. Hitler aussi d'ailleurs.) et les divisions panzers d'Hitler n'avaient eu qu'à la contourner pour qu'elle devienne un piège. Pour ses défenseurs.

Arieson s'était installé dans la plus grosse des forteresses abandonnées. On voyait encore les débris d'un train souterrain. Remo renifla l'air moisi : on se serait cru dans une champignonnière. Quant à Arieson, il irradiait dans la pénombre et jouait avec un ballon.

En s'approchant Remo vit que le « ballon » était un vase orné de flamants roses. Chaque flamant tenait dans son bec un sceptre d'or au pommeau de diamant. Remo connaissait ce vase. Il l'avait vu en compagnie de trente autres vases dans les salles du trésor de Sinanju. C'était un tribut très ancien versé pour prix d'un service rendu par Sinanju dans un pays qui plus tard avait été absorbé par l'Empire du Milieu[18].

— Je vous donne le reste si vous me laissez les mains libres, fit Arieson en jouant dangereusement avec le précieux vase.

Remo dressa l'oreille. Les murs de béton tremblaient sourdement. On entendait des grondements étouffés et des bruits de moteurs.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il.

— Oh ! rien, fit Arieson, une autre bonne vieille guerre. Un classique.

— Quel classique ? s'inquiéta Anna qui était restée jusque-là en retrait.

On pouvait maintenant distinguer les crislements caractéristiques des chenilles de chars contre le béton. Il y en avait des centaines.

— Alors qu'est-ce qu'on dit : le trésor contre les mains libres ? fit Arieson, faisant sauter le vase entre ses doigts.

Comment savait-il que les objets d'art de la civilisation Monchu étaient les plus chers au cœur de Chiun.

— Qu'est-ce qui se passe là-haut ? demanda de nouveau Remo.

— Quelques braves officiers français ont décidé de venger l'honneur de la France bafoué par quatre ans d'occupation allemande. Ils n'ont pas digéré d'avoir dû être libérés par les Américains. L'heure de la revanche a sonné. Un demi-siècle sans guerre franco-allemande, c'est comme une nuit sans femme.

— Remo, s'exclama Anna, tu ne peux pas laisser faire ça !

— Remo, pensez au trésor, rappela Arieson, sarcastique.

L'ombre de Chiun était dans la pièce et regardait Remo.

— Attendez une seconde, fit celui-ci, il faut que je réfléchisse.

CHAPITRE XI

— Remo, qu'est-ce que tu attends ? fit Anna au bout d'un moment. Tu vas laisser les Français et les Allemands s'entre-massacrer comme au bon vieux temps ?

— Bof, fit Remo en haussant les épaules.

— Comment ça, « bof » ? Il y a des millions de vie en jeu et tu dis bof, s'indigna Anna.

— Je dis bof parce qu'il y a toujours eu des guerres et qu'il y en aura toujours. Et que je me demande ce qui est plus important, mon allégeance à Sinanju ou l'envie de sauver des gens qui se jetteront avec là même ardeur dans la connerie suivante.

— Remo, fais-moi confiance, supplia Anna. Je pense avoir compris ce qui fait la force d'Arieson. Et personne jusqu'à toi n'a eu à sa disposition les forces combinées de l'URSS et des USA.

— Hé ! femme, reste à ta place ! tonna soudain Arieson. Tu ne connais pas Sinanju. Ce sont des assassins, ils ont toujours tué pour l'argent, jamais pour la gloire ou le bien-être de l'humanité et j'ai leur trésor. Homme de Sinanju accepte mon marché et tu récupéreras ton trésor.

Arieson tenait le vase à bout de bras, prêt à le fracasser.

— Remo ! Je t'en supplie ! hurla Anna.

Soudain il y eut un crépitement de lueurs qui se reflétaient sur les parois dégoulinantes de salpêtre. Anna crut voir un tourbillon de formes confuses. Remo avait bondi et le vase tournoyait. Une lutte, trop rapide pour ses yeux, se déroulait devant elle. Puis Remo fut debout, seul, tenant le vase entre ses mains.

— Remo, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Malheureusement pour Arieson, il est tombé sur le mauvais Sinanju. Chiun aurait sûrement marché mais pas moi. Je suis encore américain quelque part. Les bonnes sœurs m'ont élevé. Il m'en reste quelque chose.

— Où est Arieson ?

— Je ne sais pas, parti. Il recommencera ailleurs et tout ce qui me reste est ce vase. Chiun sera furieux. Il pensera que j'ai trahi quarante

siècles d'histoire pour priver quelques milliers d'abrutis du plaisir de s'étriper.

Remo poussa un soupir et se mit à lustrer le vase.

— Remo, non ! hurla Anna.

— Quoi encore ? s'étonna Remo.

— Ne touche à rien surtout. Cette terre encore accrochée au vase, c'est la première erreur d'Arieson. Les meilleurs experts du monde vont pouvoir l'analyser et dire d'où il sort.

— Tu veux qu'on l'emmène en URSS ? s'étonna Remo.

— Non bêta, je pensais à Smith et son équipe.

*

* *

Personne n'avait rien dit aux analystes de spectrométrie de masse. Ils ne savaient même pas pour qui ils travaillaient. CURE avait utilisé dix sociétés écrans pour leur commander l'analyse mais Smith était au milieu d'eux, déguisé en « archéologue consultant ».

Remo et Anna suivaient les recherches sur l'écran d'une télévision installée dans une limousine. Ils étaient isolés du monde extérieur par des vitres réfléchissantes. Même le chauffeur ne pouvait les voir ni les entendre. Mais eux pouvaient communiquer avec lui par un micro unidirectionnel.

Remo bâilla : les recherches de spectrométrie, l'ennuyaient prodigieusement. Pour se réveiller, il étendit la main et trouva le genou de la jeune Russe.

— Remo ! gémit-elle.

Le ventre en feu, elle se tortilla pour échapper à sa main experte. Remo aurait fait rougir de honte un maître de tantra.

La main revint. Elle poussa un râle.

— Remo, arrête ! Regarde, ils sont en train de bombarder les particules de terre avec une pluie d'électrons, fit-elle d'une voix haletante.

Mais Remo ne se laissa pas distraire.

*

* *

Écarlate, Smith referma précipitamment la portière de la limousine

qu'il venait d'ouvrir. La vitre coulisssa de quelques centimètres.

— Bonjour Smith, le salua gaiement Remo, vous tombez à pic, nous venions de finir notre conférence au sommet.

Gardant les yeux baissés, Smith se gratta la gorge :

— J'ai les résultats, fit-il, ils sont édifiants, eux aussi.

Il leur tendit une liasse de notes. L'ordinateur donnait trois possibilités pour l'origine du terreau. L'une était une anse de l'île de Chiloe au large du Chili. La deuxième, le fond d'un village lacustre du Bénin, en Afrique.

— Mais bien sûr, s'exclama Remo en découvrant la troisième hypothèse. On aurait dû y penser plus tôt. Je m'étais toujours demandé comment ils avaient pu déplacer un trésor aussi important. Et on ne trouvait que des témoins qui l'avaient vu quitter le village, aucun qui l'avait vu arriver ailleurs.

Anna et Smith hochaient la tête.

— Un endroit génial, remarqua Smith.

— Oui, tellement simple et logique, approuva Anna.

Ils se congratulèrent tout le long du chemin qui menait à l'aéroport. La question du trésor était réglée, il ne restait plus qu'à mettre Arieson hors d'état de nuire.

Quand Anna et Remo débarquèrent à Sinanju une fanfare les attendaient comme à chaque arrivée d'un Maître de Sinanju. Chiun était lui aussi sur le terre-plein qui formait la jonction de S 1, S 2 et S 3, les trois autoroutes de Sinanju. Mais le vieil Oriental ne souriait pas.

— Remo, s'exclama-t-il d'un ton acide, comment peux-tu amener ici cette traînée blanche ? Tu veux tous nous humilier !

— Petit père, merci de cet accueil, fit Remo d'un ton enjoué. Vous ne devinerez jamais où se trouve le trésor.

— Évidemment que je ne devinerai jamais, siffla Chiun. Si j'étais devin, ça se saurait.

— Très bien, cette petite colline, fit remarquer Remo.

Il désignait le promontoire sur lequel se tenait Chiun. Celui-ci fronça les sourcils d'un air revêché.

— Bien sûr qu'il est très bien, qu'est-ce que tu crois ? Je sais choisir les endroits où je me tiens. Devant moi, il y a l'autoroute, derrière moi, le village et le petit sentier qui y mène.

— Petit père, c'est bien par ce sentier qu'on a déménagé le trésor ?

— Remo, ne détourne pas la conversation pour nous faire oublier que tu as amené ça (Ça, c'était Anna que Chiun désignait d'un ongle long), ici ! Devant ta femme légitime !

— Je suis au courant de ce mariage, fit Anna Chutesova, je sais qu'il est bidon.

Chiun lui lança un regard venimeux.

— Pour en revenir au trésor, petit père, intervint aussitôt Remo, vous n'avez pas trouvé étrange qu'on n'ait retrouvé aucun des auteurs du vol ?

— Si on avait pu les retrouver, je les aurais retrouvés. J'ai cherché, Moi ! grinça Chiun. Ils ont dû être tués. Pour qu'ils ne parlent pas.

— Oui, mais où et quand ?

— Assez tourné autour du pot, tonna le vieil Oriental, au fait !

— Vous ne trouvez pas que ce monticule grandit bien vite ? fit remarquer Anna en désignant la petite colline où ils se tenaient.

— Bien sûr qu'il grandit, c'est le dépotoir de Sinanju.

— Eh bien, au bas de cette décharge, au milieu des ordures vous trouverez les corps décomposés des hommes qui avaient enlevé le trésor.

— Tant mieux, qu'ils pourrissent.

— Et s'ils sont morts, pourquoi pensé-je qu'ils ont été empoisonnés ?.

— Parce que vous êtes une Blanche obsédée sexuelle, toutes des Lucrèce Borgia.

— Mauvaise réponse, poursuivit Anna sans sourire, ils ont été empoisonnés parce que ça ne fait pas de bruit et que leur meurtrier n'avait plus qu'à recouvrir leurs corps d'une couche d'ordures pour les faire disparaître. Il n'avait plus qu'à retourner à Pyong Yang et il pouvait revenir ici aussi souvent que nécessaire pour poursuivre les négociations avec vous. Ainsi, il gardait toujours un œil sur le trésor. Parce que le trésor n'a jamais quitté Sinanju. Il est juste sous nos pieds.

Chiun était tellement excité qu'il en oublia de remercier Anna. Non pas qu'il considérât les remerciements comme superfétatoires. On n'avait qu'à oublier de remercier Chiun.

Toute la fanfare du village, asticotée par Chiun, se mit à fouiller dans les détritux.

— À mains nues ! cria le vieil Oriental d'une voix perçante quand

certains firent mine d'aller chercher des pelles.

Ils se mirent à chanter des cantiques de gloire en l'honneur de la Maison de Sinanju. Ils ne manquaient jamais de le faire quand Chiun était présent. Lui, ne manquait jamais non plus de leur rappeler qu'ils n'avaient pas levé le petit doigt quand le trésor avait été enlevé.

La puanteur devint intolérable quand ils atteignirent le niveau des corps mais un regard du Maître de Sinanju les relança au travail et soudain, sous une dernière charogne, les premiers coffres apparurent. Houspillés sans relâche par Chiun, ils dégagèrent, nettoyèrent et amenèrent tout le trésor devant la porte de la Maison de Sinanju. Le travail se poursuivit à la lueur des torches mais personne ne s'avisa de soustraire même la plus petite pièce de bronze. Ils connaissaient Chiun.

Remo et Chiun s'activaient à remettre à leur place exacte les innombrables chefs d'œuvre qui constituaient le trésor de Sinanju. Avec le boom actuel du marché de l'art, il y en avait pour des milliards et des milliards de dollars. C'était même incalculable.

— Remo, la statue d'Orus en or et rubis va avec les vases de la troisième dynastie de Haute-Égypte, commanda Chiun.

Il était très temporairement radieux, s'arrêtant de temps en temps pour regarder la Salle des tyrans grecs ou les trésors de Baghdad.

— Ah, Baghdad ! s'exclama le vieil Oriental en frottant avec délice une soierie contre son visage.

Malgré les siècles la soie était parfaite, produite par des vers qui avait reçu une diète spéciale dans les plantations des califes.

Anna Chutesova s'était arrêtée devant la salle des tyrans grecs.

— Des clients avisés, fit remarquer Chiun. Pas de complots imaginaires, ils savaient exactement qui devait être « déplacé ». Ils payaient correctement mais sans plus. Jamais de gâchis.

— M^r Arieson, au cas où ça vous intéresserait, fit Anna comme rêveusement, est un champ d'énergie qui se nourrit de ses victimes. Ses victimes sont des humains qui ont en eux une pulsion de guerre. Je me suis beaucoup demandé pourquoi vous et Remo ne sembliez pas affectés. Je crois savoir. À force d'entraînement vous avez fait un certain vide en vous, les réflexes qui conditionnent la plupart des hommes n'ont plus prise sur vous.

— Remo, ironisa Chiun, vient un peu ici écouter cette femme qui va nous expliquer ce qu'est Sinanju.

Remo portait une énorme statue de bronze de l'empire du Mali. Il haussa les épaules.

> — Remo, fit Anna Chutesova, je dois partir, est-ce que tu veux venir avec moi ?

— Je dois d'abord ranger tous ces trésors, fit Remo.

— Tu ne veux pas voir M^r Arieson disparaître dans une tempête d'électrons ? s'étonna Anna.

— Si bien sûr, mais il faut d'abord tout ranger.

Chiun sourit. Remo était parfois un bon garçon. Et, de toute façon, c'était son garçon.

— Il sait bien que vos petits tours de passe-passe ne peuvent pas arrêter quelqu'un comme Arieson.

— Mais Arieson n'est pas quelqu'un, je vous l'ai déjà dit.

Chiun eut un rire sec.

— Vous n'arriverez jamais à l'arrêter. Mais je vais vous proposer un marché. Si vous réussissez à arrêter Arieson, vous pouvez avoir Remo. Sinon, ne remettez jamais les pieds ici.

— Eh ! intervint Remo. Vous ne pouvez pas me promettre à quiconque.

— Je peux promettre de ne pas interférer.

— Tope là, fit Anna en tendant la main.

— Adjugé, répondit Chiun sans la frapper de sa main ivoirine.

— Remo, je t'appellerai, dit Anna.

— Tu peux lui dire adieu, ricana Chiun.

Remo haussa les épaules. Il regardait Anna descendre les marches et passer à côté d'elle sans la voir. Elle, c'était une statue, dont la base était carrée et faisait un mètre vingt sur un mètre vingt. Il l'avait reconnue et se précipita pour l'enlever des mains de cinq porteurs qui ahaiaient sous sa charge. La portant à bout de bras, il prit soin de s'essuyer les pieds en entrant dans la maison et parcourut les couloirs jusqu'à la salle des tyrans grecs. Doucement Remo s'accroupit et son socle s'inscrivit exactement dans la marque qu'il avait remarquée dans le plancher d'acajou sombre. Puis il se recula pour l'admirer.

C'était une statue de marbre et à sa barbe luxuriante et à son cou épais, Remo reconnut le buste antique. M^r Arieson avait posé pour lui, quatre cents ans avant Jésus-Christ.

Il fallut trois jours de travail à Remo et à Chiun pour pouvoir tout ranger. Pendant ce temps on fit savoir à Poo que Remo avait été délivré de ses vœux de mariage. Elle accourut à la demeure des Maîtres de Sinanju et se jeta sur le seuil, gémissante. Elle gémissait

plus fort chaque fois qu'elle apercevait des passants. Elle s'arrachait les cheveux et vociférait insultes et malédictions. Elle jura qu'aucune âme vivante à Sinanju n'ignorerait que Remo avait été impuissant à accomplir ses devoirs d'époux.

C'était bien sûr une menace vide car dès la première nuit de noces elle avait fait en sorte que tout le monde soit au courant.

La nuit, elle se frottait contre les marches du porche et hurlait interminablement. On aurait dit le croisement d'une chatte en chaleur et d'un verrat qu'on va transformer en cochon.

— Ça va finir quand ? demanda Remo à Chiun, la quatrième nuit.

— À l'aube du cinquième jour, répondit Chiun.

— Pourquoi le cinquième jour ?

— C'est la coutume, le cinquième jour elle sera prête.

« Prête à quoi ? » se demanda Remo.

Chiun ne disait rien.

Le lendemain, Chiun descendit les marches du porche et se pencha sur Poo. On aurait dit un cachalot échoué sur une plage brûlante. Il lui chuchota à l'oreille et elle se laissa emmener jusqu'au village.

— Et voilà, c'est réglé, fit Chiun en se frottant les mains.

— Qu'est-ce que vous avez bien pu lui dire ? demanda Remo, intrigué.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je lui ai dit qu'elle n'était pas faite pour toi, qu'elle serait mieux sans toi. Non. Je lui ai dit quarante deux mille dollars en espèces.

— C'est une coquette somme.

— Elle l'a gagnée. Elle s'est donnée beaucoup de mal sur ce porche.

Remo hocha la tête.

— Et Anna ? demanda-t-il.

— Ne t'inquiète pas. Ça m'étonnerait que tu la revoie.

— Mais ce n'est pas ce que je veux, petit père.

— Tu as bien voulu manger de la viande rouge une fois.

— Anna, ce n'est pas pareil, je ressens quelque chose pour elle.

— C'est ça et ça t'arrive de ressentir quelque chose pour la Maison de Sinanju ?

Chiun avait eu un éclair de colère dans ses yeux mais il fit place à

une lueur de joie en voyant son trésor.

*

* *

Anna appela le septième jour mais il n'y avait pas de joie dans sa voix.

— Smith est devenu fou, dit-elle aussitôt. Il crie sans arrêt : « 44^e ou la guerre ! »

— 44^e ? s'étonna Remo.

— Oui, il veut que la frontière avec le Canada passe par le 44^e parallèle. Il a déjà commencé les opérations.

— Smitty ? insista Remo, incrédule.

— Oui Smitty, et à partir de son QG de Folcroft.

— Parce qu'en plus tu es au courant de l'existence de Folcroft ?

— Je te l'ai dit, il est devenu fou. Il ne prend plus aucune précaution et il utilise tous les ordinateurs de l'organisation pour déclencher la guerre.

— Encore un coup d'Arieson ?

— Bien sûr, Remo, et dépêche-toi si tu veux sauver ton organisation.

Remo reposa le combiné et remarqua que le buste d'Arieson était justement amené en brancard jusqu'à l'embarcadère du village. Chiun lui-même portait une jarre d'albâtre avec des airs mystérieux.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demanda Remo.

— Oh ! rien, fit Chiun, juste une pincée de poudre.

Folcroft était en état de siège, oriflammes pendant aux fenêtres, hurlements résonnant dans les salles. Mais comme c'était un asile d'aliénés, les voisins ne s'étonnaient de rien. Quelques-uns des psychiatres qui travaillaient à l'hôpital s'étonnaient bien de voir M^r Smith, d'ordinaire si réservé, se conduire de façon si étrange, disant bonjour à tout le monde et essayant de les engager dans sa guerre contre le Canada. Ils l'auraient bien interné d'office s'il ne se trouvait pas justement déjà dans une institution psychiatrique et, il faut bien le dire, la frontière entre les patients et le personnel d'encadrement était souvent bien floue.

D'après Smith, le Canada n'avait pas cessé de provoquer les États-Unis depuis la guerre d'indépendance. Quand Remo l'attrapa par un bras pour le traîner dans son bureau, il le regarda d'un air féroce.

— Traître, vas-tu oublier que le Canada a accueilli tous les déserteurs du Vietnam ?

Arrivé dans son bureau, Remo remarqua qu'Anna s'y trouvait déjà. Machinalement il regarda si les tiroirs étaient ouverts. Anna Chutesova était quand même membre adjoint du politbureau. Il ne fallait pas trop pousser la détente.

Chiun arriva, précédé du buste d'Arieson. Le vieil Oriental était si frêle qu'il flottait dans son kimono gris. Mais, quand il posa le buste, le plancher craqua dangereusement.

De sous son kimono gris, Chiun sortit la jarre d'albâtre et en tira une pincée de poudre marron. Il l'alluma et des fumées pourpres tournoyèrent dans la pièce. Une odeur d'encens monta à leurs narines sous leurs sourcils froncés. Que pouvait bien manigancer le vieil Oriental ?

Celui-ci se planta devant la statue et commença une incantation.

— Ô, Arès, Dieu de la guerre, Mars pour les Romains, adoré sous d'autres noms par toutes les peuplades de la terre, nous te prions de laisser l'humanité faire ses stupides petites guerres elle-même, sans ton aide, sans que tu aies besoin de les organiser.

Une grande flamme orangée parcourut la pièce et soudain les fumerolles furent aspirées dans les narines de marbre de la statue. La voix de Smith éclata dans la pièce.

— Vous qu'est-ce que vous faites ici ? (Il pointait Anna). Et vous Remo ? Et vous Chiun ?

— Nous venons de faire le sacrifice approprié au Dieu que les Ojupas avaient malencontreusement libéré dans leur réserve.

— Je n'y comprends rien, fit Smith en se repeignant.

— La statue doit avoir une signification historique qui a dû mettre en branle ce champ électromagnétique que vous essayiez de créer avec vos scientifiques, tenta d'expliquer Anna.

— Sinanju doit avoir accès à des forces mystérieuses, fit Smith en se grattant la tête. À force d'être en retard, ils finissent par être en avance.

— Nous sommes éternels parce que nous sommes en dehors du temps, fit Chiun, les yeux pétillants de malice.

Et comme Remo et Anna esquissaient, une amorce de rapprochement, Chiun demanda à Remo de descendre la statue. C'était la moindre des choses étant donné qu'il l'avait amenée lui-même.

Mais est-ce qu'il se plaignait ?

Achevé d'imprimer en juin 1989
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)

— N°d'imp. 8722. —

Dépôt légal : juillet 1989.

Imprimé en France

-
- [1] L'équivalent US de nos abdominaux Kronenbourg.
- [2] Victoire indienne sur les longs-couteaux (sabres) de la cavalerie US.
- [3] La garde nationale est une sorte de réserve mise par le pouvoir fédéral à la disposition des gouverneurs d'État.
- [4] L'équivalent en Amérique de notre ministre de l'Environnement.
- [5] Enclave en territoire cubain pour laquelle les États-Unis disposent d'un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans que Castro n'a jamais résilié.
- [6] Little Big Horn est l'endroit où la colonne du général George Armstrong Custer s'est fait massacrer par une coalition d'indiens des plaines dirigée par le chef sioux Sitting Bull. Ndt.
- [7] Ministère américain de la Défense. L'immeuble a la forme d'un pentagone.
- [8] Véhicules de Transport de Troupe, blindé d'infanterie d'accompagnement.
- [9] Authentique.
- [10] La sixième flotte US est basée en Méditerranée.
- [11] À l'origine, l'équivalent de nos fusiliers-marins, chargés de la discipline sur les bateaux. Aux États-Unis, chargés d'appliquer la politique du gros bâton chez les voisins du Sud, ils sont devenus une quatrième arme, aux côtés de l'armée de Terre (Army) de la Marine (Navy) et de l'armée de l'Air (Air Force).
- [12] Grand magasin genre Galeries Lafayette, à New York.
- [13] Spécial Air Service, unité spéciale antiterroriste, l'équivalent en France du 11^e choc.
- [14] Célèbre grand magasin de Londres. A été l'objet d'un attentat à la bombe de la part de l'IRA à l'époque de Noël.
- [15] Policier anglais.
- [16] Dieu sauve la reine ! Dieu sauve l'Angleterre !
- [17] « Esprit » en mongol.
- [18] L'empire du Milieu n'est pas la mafia mais la Chine ancienne.